

André Baillon

Le Perce-oreille du Luxembourg

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué  
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>  
<http://editions.sillage.free.fr/livreelectronique.html>

Conception graphique : Laëtitia Loas.

Éditions Sillage  
90, rue Cambronne  
75015 Paris  
<http://editions.sillage.free.fr>

## Repères biographiques

**1875** : Naissance d'André Baillon à Anvers le 27 avril. Son père, riche entrepreneur, meurt un mois plus tard.

**1880** : Mort de son frère cadet Antoine. L'année suivante, sa mère, qui s'était remariée, décède à son tour. Au terme d'un procès, la tutelle d'André est retirée à son beau-père. On le confie à sa tante Louise, qui apparaîtra dans son œuvre sous le nom de « Mademoiselle Autorité ».

**1882** : Entre en pension chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Ixelles. Il est ensuite confié aux Jésuites de Turnhout, puis à ceux d'Alost. Il termine ses études secondaires chez les Joséphites, à Louvain. Il obtient d'excellents résultats, mais s'attire maints désagréments par sa conduite.

**1893** : Entre à l'École Polytechnique de Louvain. Il se lie avec une prostituée, Rosine Chéret, et se fait exclure de l'Université.

**1896** : Sa majorité atteinte, il reçoit sa part de l'important héritage paternel. Il quitte Louvain et part s'installer à Ostende avec Rosine. Il dilapide avec elle l'essentiel de sa fortune, avant de rompre une première fois. Il tente de se suicider en se jetant à la mer ; on parvient à le sauver. Il s'installe à Liège, où il renoue avec Rosine. Ils s'associent pour ouvrir un café, mais l'affaire périclité. La rupture est cette fois définitive.

**1899** : Baillon s'installe chez son frère, à Bruxelles. Il commence l'écriture d'un roman autobiographique, *La Dupe*, qui restera inachevé. En décembre, parution de sa première nouvelle dans *Le Thyrse*, une revue créée peu de temps auparavant.

**1901** : Il rencontre via une petite annonce Marie Vandenberghe, une ancienne prostituée, qu'il épouse un an plus tard. Ils quittent Bruxelles pour Westmalle, où Baillon espère soigner sa neurasthénie en menant une vie de petit fermier. Le couple se lance dans l'élevage de poules. Il entame la rédaction d'un roman biblique, *Judith*, qu'il abandonne sans l'avoir terminé.

**1905** : Lassé de la vie campagnarde, il revient à Bruxelles, où il est engagé comme rédacteur de nuit par le quotidien *La Dernière Heure*.

**1907** : Retour à Westmalle, où il tente à nouveau de se consacrer à l'élevage.

**1910** : Il rentre définitivement à Bruxelles, où il retrouve son emploi à *La Dernière Heure*.

**1912** : Il rencontre Germaine Lievens, pianiste célèbre, qu'il courtise assidûment pendant plus d'un an. Il finit par quitter Marie pour s'installer avec Germaine et sa fille Ève-Marie. Sa santé s'améliore ; il reprend son activité littéraire.

**1914-1918** : Il vit les années de guerre à Boendael, avec Germaine ; il écrit inlassablement. C'est de cette période que datent *Histoire d'une Marie, Moi, quelque part, Zonzon pépette* et les ébauches de plusieurs contes.

**1919** : Les relations avec Germaine se détériorent un moment. Il retourne vivre avec Marie. Il reprend son travail à *La Dernière Heure*.

**1920** : Parution de *Moi, quelque part*, aux Éditions de la Soupente. Baillon et Marie s'installent à Paris, où vit désormais Germaine.

**1921** : Parution d'*Histoire d'une Marie* chez Rieder. L'accueil critique est enthousiaste. Il signe un contrat avec Rieder l'obligeant à lui remettre un livre par an.

**1922** : Marie laisse Baillon à Paris et retourne vivre à Bruxelles. *Moi, quelque part* reparait chez Rieder sous le titre *En sabots*.

**1923** : Colette publie *Zonzon pépette* dans la collection qu'elle dirige chez Ferenczi. L'état de santé de Baillon s'est dégradé ; en avril il est interné à La Salpêtrière pour deux mois. Il s'installe ensuite à Marly-le-Roi, où il entre en convalescence auprès de Germaine et de sa fille.

**1924** : Parution de *Par fil spécial* chez Rieder. En août, nouveau séjour à La Salpêtrière, plus court que le précédent.

**1925-1929** : Baillon écrit sans cesse pour différents éditeurs ou journaux. Il accède à une certaine notoriété, mais doit accumuler les travaux pour parvenir à vivre de sa plume. Il s'épuise physiquement et nerveusement. Il publie *Un homme si simple* en 1925, *Chalet I* en 1926, *Délires* en 1927, *Le Perce-oreille du Luxembourg* en 1928, ainsi que plusieurs contes.

**1930** : Parution du *Neveu de Mlle Autorité*. Il rencontre Marie de Vivier, écrivain bruxellois et admiratrice de son œuvre. De vingt-quatre ans sa cadette, elle lui envoie une correspondance passionnée. Ils nouent une relation destructrice ; en 1931, ils tentent de se suicider ensemble, puis renouvellent leurs tentatives séparément. Marie de Vivier entre dans un hôpital psychiatrique.

**1932** : Parution de *Roseau*. Le 7 avril, il emplit sa chambre de fleurs et s'empoisonne aux somnifères. Il meurt le 10 avril à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye, où Germaine Lievens l'a fait transporter.

## Repères bibliographiques

### Œuvres d'André Baillon

*Moi, quelque part*, Bruxelles, Éditions de la Soupenote, 1920.

*Histoire d'une Marie*, Paris, Rieder, 1921.

*En sabots*, Paris, Rieder, 1922.

*Zonzon Pépette, fille de Londres*, Paris, Ferenczi, 1923.

*Par fil spécial, carnet d'un secrétaire de rédaction*, Paris, Rieder, 1924.

*Un homme si simple*, Paris, Rieder, 1925.

*Le Pot de fleur*, Anvers, Éditions Lumière ; 1925.

*Chalet 1*, Paris, Rieder, 1926.

*Délires*, Paris, À la jeune Parque, 1927.

*Le Perce-oreille du Luxembourg*, Paris, Rieder, 1928.

*La Vie est quotidienne*, Paris, Rieder, 1929.

*Le neveu de Mademoiselle Autorité*, Paris, Rieder, 1930.

*Roseau*, Paris, Rieder, 1932.

*Pommes de pin*, Bruxelles, Les Amis de l'Institut supérieur des Arts décoratifs, 1933.

*La Dupe*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1944.

*Le Pénitent exaspéré*, précédé de *La Dupe*, Bruxelles, Labor, 1988.

## Correspondance

*Lettres à Paul Alleman*, Dolhain (Belgique), Éditions Compléments, 1997.

## Études critiques

BAY Paul, *Le Suicide par somnifère. Un exemple : celui du romancier belge André Baillon à Marly-le-Roi en 1932*, Paris, La Diaspora française, 1964.

BINOT Lucien, *André Baillon : portrait d'une folie*, Bruxelles, Le Cri, 2001.

DE HAES Frans, « La mort est un mot. Deux paragraphes sur André Baillon », in *Filigranes*, n° 4, mars 1978.

DENISSEN Frans, *André Baillon, le gigolo d'Irma Idéal*, traduit du néerlandais par Charles Franken, Bruxelles, Labor, 2001.

DENISSEN Frans, *Bibliographie de et sur André Baillon, 1898-2004*, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 2005.

DOPPAGNE Albert, *André Baillon, héros littéraire*, Bruxelles, L'Écran du monde, 1950.

HANKART Robert, *La vie tourmentée d'André Baillon*, Bruxelles-Paris, À l'enseigne du chat qui pêche, 1951.

HAUZEUR Geneviève, « La parole volée : une "théorie sur les mots" dans *Le Perce-oreille du Luxembourg* d'André Baillon », *Textyles*, n° 15, L'Institution littéraire, 1998.

LANNAY Roger de, *Un bien pauvre homme. André Baillon*, Bruxelles, Office de Publicité, 1945.

LAROCHE Daniel (dir.), « André Baillon, le

précurseur », *Textyles*, n° 6, novembre 1989.

LEURQUIN-LAURENT Laure-Élisabeth, « Le Perce-oreille du Luxembourg », *Indications*, 47/5, 1990.

LONGUE Henri, *André Baillon, le Van Gogh de la littérature belge*, Jumet, Dénominateur commun, 1980.

MAUPOINT Marcel, *Un romancier belge, André Baillon*, Paris, Jean Fleurie, 1935.

MÉLIGNON Raoul, *André Baillon*, Bruxelles, Labor, 1989.

MUNO Jean, « L'Esprit Rieder dans le roman belge de l'entre-deux-guerres », in *Études de littérature française de Belgique*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, p. 315-326.

VIVIER Marie de, *La Vie tragique d'André Baillon*, Liège, L'Horizon nouveau, 1946.

VIVIER Marie de, *Introduction à l'œuvre d'André Baillon*, Bruxelles, L'Écran du monde, 1950.

WILLAM Maurice, *La Haute Solitude d'André Baillon, précurseur de l'existentialisme*, Bruxelles, Labor, 1951.

À signaler également la publication, depuis 2003, de la revue *Les nouveaux cahiers André Baillon*, à Bruxelles, par Présence d'André Baillon (un numéro par an). *Les Cahiers André Baillon* n'avaient connu qu'un numéro, en 1935.

# Le Perce-oreille du Luxembourg

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Mon nom : Marcel. Je ne m'aime pas. Une fusée filait en l'air pour devenir « une belle bleue », puis rien : c'est moi. Fusée ratée, ma tâche dans la vie se résume à additionner des chiffres. Entendons-nous. Je les additionne d'une certaine manière : par colonnes, d'abord de haut en bas, ensuite de gauche à droite, avec cette obligation que mon total soit le même dans les deux sens. Sinon, je recommence.

Ce n'est déjà pas si facile. Ainsi pour mon âge, si j'en fais le compte de haut en bas, je veux dire comme tout le monde, j'arrive à vingt-cinq ans. Mais si je pense à certains faits, me voici à cinquante. Du moins, j'estime en arriver à cinquante et alors c'est tout comme.

Vingt-cinq ou cinquante, je suis à l'hôpital, dans un de ces isolements que l'on a l'obligeance d'appeler : un chalet. Dire qu'à l'école, je ne comprenais pas ce que c'était qu'un euphémisme ! Il y a peu d'heures, je gonflais mes muscles pour détendre certains liens qui me sanglaient de partout. Une camisole de force, oui. On m'en a débarrassé. Elle attend sur une chaise, prête car on ne sait jamais. Mon voisin de chalet est là aussi, oh ! par amitié je n'en doute pas, mais également, si je m'en rapporte à certains regards, parce qu'on ne sait jamais.

C'est lui qui m'a passé des cahiers, un crayon :

– Écris, Marcel. Cela te soulagera. Tu verras clair en toi.

Écrire ! Écrire quoi ? Parmi d'autres choses, j'en abhorre deux : les clins d'œil et, je m'en expliquerai bientôt, certain mot. Ce mot, je vais l'écrire tout de suite : NIAISERIE. Il m'est arrivé de décider un acte, mais un de ces actes que l'on considère comme essentiels, et de le voir tomber en morceaux, uniquement parce qu'ayant ouvert un livre, NIAISERIE me sautait aux yeux, comme un jugement et un sarcasme. Ce mot d'ailleurs m'obsède. Je le vois imprimé, en lettres de plaques de rue, à tous les coins de ma vie. Rien de fort, rien de grand, jamais la belle bleue ! Raconter cela ?... Il est vrai qu'en se plaçant à certains points de vue...

Alors écrire, soit. Mais pour qui ? Pas pour mes amis. Je n'en ai plus, je n'en veux plus. Pour mes parents ? Je suis bourré de secrets que je confierais à n'importe qui, sauf précisément à mes parents. Pour les médecins ? Hum ! À force d'en voir, ces Messieurs savent une fois pour toutes ce qu'est la vérité : qu'elle est un bras, une glande, un ulcère et pour le reste une bulle en l'air vers laquelle chacun souffle une autre bulle. Écrire pour eux ! Je deviendrais un cas.

Alors, si tout simplement j'écrivais pour n'importe qui ? Ou pour moi. Comme en promenade quand on a perdu sa canne, revenir en arrière, fouiller les buissons et, de niaiseries en niaiseries, refaire ses pas, chercher.

Finissons-en d'abord avec la question qui m'a conduit ici. Je ne suis pas fou. Les vrais fous qui sont ici, ragent et se démènent en hurlant : « Je ne suis pas fou ! Je ne suis pas fou ! » Moi, je le dis, je l'écris avec calme. Cette

phrase, si je ne me retenais, je l'écrirais mille fois, sur mes murs, dans mes cahiers, et jusqu'à la dernière, ma main resterait calme. Ce serait à tenter. Bien entendu, il y a certaines choses. On n'a pas eu tort de m'envoyer ici. Maman y a passé. Elle s'en est tirée. Pourquoi ne m'en tirerais-je pas ?

Je me souviens d'un film. Dans la caverne du nain, le jeune Siegfried s'est forgé une épée. Il la trouve belle, la tend devant lui, jette en l'air une plume, la reçoit sur le tranchant, et la plume continue de tomber, coupée tout bonnement en deux. J'ai réfléchi à cette plume. Certains esprits n'ont pas de fil. L'idée tombe dessus et s'accroche bêtement, flocon de neige sur une branche. Sur d'autres, l'idée se divise. Une idée tombait, en voici deux. Papa me le reprochait à sa façon :

– Tu coupes les cheveux en quatre.

Plumes en deux, cheveux en quatre, on pense double, on souffre en plus fin, même pour des niaiseries. Mais est-on fou ?

Je connais quelques jeunes gens. Ils ont étudié, ils savent tout, ils ont des guides sûrs, ils s'adosent à des principes solides, en marbre : des colonnes. Belle bleue ratée, je ne sais rien. Mes colonnes cèdent dans mon dos comme de la toile peinte. Je le regrette et je me fiche par terre. Est-ce être fou ?

Par malheur ou niaiserie, je n'ai pas poussé très avant mes études. Néanmoins, je lisais. M'en a-t-on fait le reproche ! Je lisais trop, je lisais des choses trop savantes, je lisais des choses « à me tournebouler la tête ». Peut-être. Un livre, le voir m'émeut déjà. Je dois l'ouvrir, en attraper une page, une phrase, un mot, ajouter à la

mienne ce rien de la pensée d'autrui. J'ai lu Pascal ; j'ai lu Montaigne. J'ai trouvé, chez les deux, une même idée : la planche au-dessus du gouffre, ou la poutre entre les deux tours de Notre-Dame d'une grosseur telle qu'il nous la faudrait pour marcher dessus si elle était à terre et dont l'idée donne déjà le vertige. Les tours de Notre-Dame, c'est bien haut ? J'ai connu de ces planches niaisement – oui, je dis : niaisement – couchées par terre, dans l'au jour le jour de la vie et j'ai passé dessus, en plein vertige ! Est-ce être fou ?

Autre chose. Fou à demi, j'aimerais mieux être fou en entier. Toujours la belle bleue ratée ! J'ai besoin que les choses soient totales, qu'elles durent, qu'elles soient avec plénitude, certitude, ce qu'elles sont. Si j'aimais, je voudrais aimer pleinement. Aimer avec mes doigts, avec mes yeux, avec ma bouche, avec mon âme, avec tout ce que renferment mon esprit et mon corps. Toujours, jamais : voilà des mots que je comprends ! Ce qui passe, ce qui ne dure pas, ce qui est incertain, ce qui arrivera peut-être, ce qui arrivera plus tard : je suis en plein vertige sur ma poutre. Ce qu'un de mes amis appelait : « Tes petits scrupules d'absolu ». Et ces scrupules, si je les accroche à Dieu ? Dieu ou Pas-Dieu, le monde tourne autour de cet axe. Des prêtres sont devenus prêtres parce qu'ils croyaient en lui, tout à coup ils ne croient plus. Des savants le nient, puis l'affirment. Comment savoir ? Qu'il existe, nom de nom, ou qu'il n'existe pas, mais que l'on soit fixé. Un jour, je me dis : « Peut-être oui », le lendemain « Peut-être non ». Jamais un Tout-oui, un Tout-non. S'interroger là-dessus, ne pouvoir s'en empêcher, est-ce être fou ?

J'en arrive aux phénomènes extérieurs, ceux qu'un chacun peut voir. Quand je suis sérieux, je les appelle « mes mouvements » ; quand je plaisante « mes bêtises ». Entre parenthèses, si j'étais fou, dirais-je jamais : « mes bêtises » ? Voici. Si je parle d'un petit bonhomme qui est dans ma tête, entendons-nous : il n'y a pas de petit bonhomme dans ma tête. Les choses se passent comme s'il y était. Il commande, j'obéis. Tout à coup, c'est irrésistible : ma main se lève, je pointe mon pouce et dois l'enfoncer dans l'œil. Hif ! cela fait mal. L'œil droit est déjà entamé. Qu'arrivera-t-il, quand j'attaquerai le gauche ? Réagir ? Oui : c'est l'éternel conseil à ceux qui précisément ne peuvent réagir ! Quand je m'envoie le pouce, je me gronde : « Tu te blesses, tu es stupide ». Stupide ou non, il faut. Et le mouvement doit être bien fait.

Fait suivant les lois de mes petits scrupules d'absolu. Savoir jusqu'à quel point je supporterai le mal ; toucher de l'ongle l'œil à l'endroit que je sais ; si je rate, recommencer ; si je réussis, recommencer quand même, car ai-je vraiment réussi ? Après, recommencer, car réussirai-je encore ? Avec plus de mal ? Moins de mal ?

Bah ! ce sont des tics, les médecins l'affirment. Mais de grâce, que l'on se dispense de les arrêter dans une camisole de force. C'est comme si la plume sur le point de se partager, ne se partageait pas. Ce que l'on défend à mon pouce, ma pensée l'accomplit. C'est autrement pénible.

Une dame, une doctoresse, m'a dit :

— Quand cela vous prend, ayez un miroir de poche. Regardez-vous, d'abord pendant une minute, puis cinq minutes, puis dix...

Sauf votre respect, chère Madame, cela me rappelle un camarade qui était, je crois bien, cocu. Quand l'idée le pinçait il se découvrait une dent pourrie et courait chez le dentiste.

– Tu comprends ? Il habite à l'autre bout de la ville. Une heure pour aller, une demi-heure dans la salle d'attente, les minutes pour les piqûres, les secondes pour l'extraction, pendant ce temps, j'oublie que...

Il ne lui restait plus de dents. Il n'en était pas moins cocu. Votre miroir, chère Madame, je m'y devrais regarder, comme je fais mes mouvements. Votre minute compterait soixante secondes, pas soixante et une. Je devrais me regarder d'une façon bien précise, recommencer si je rate, recommencer si je réussis. Deux tics au lieu d'un. Grand merci !

Il n'y a, décidément, que les piqués pour se comprendre. Avant de me confier ses cahiers, mon voisin m'a coupé les ongles :

– Ils ne blesseront plus.

Des années d'étude, des années de pratique, il a fallu ce temps aux médecins, aux internes, aux infirmières, pour ignorer qu'un ongle qui vous blesse, on le coupe. Puis il m'a passé ses crayons.

– Écris, Marcel. Quant au crayon, pour les yeux, tu sais, il est tabou.

C'est vrai ! Le crayon est tabou et, tant qu'on écrit, le pouce aussi est tabou.

Et maintenant, Marcel, va. Oublie qui tu es. Cherche ta canne. Va au-delà de toi et fais parler Marcel, comme si c'était un autre.

Eh ! je vous entends, Monsieur mon lecteur improbable. Je radote, je ne vous intéresse pas. Des faits, des faits, vous voulez des faits. Ou, comme je vous l'ai promis, des niaiseries. Le reste est neutre, pâle, blanc. Blanc ? Permettez ! Quand vous êtes au cinéma devant l'écran, que voyez-vous d'abord ? Vous voyez du blanc : une nappe de lumière blanche. Comment, sans ce blanc, distingueriez-vous le noir que sont les personnages ? Eh bien ! j'ai projeté ma lumière blanche. Les personnages peuvent venir. Attention ! voici papa.

Papa, tel qu'il se présente, est un singulier bonhomme. Long, maigre, le nez qui coupe, les oreilles qui s'écartent. Il s'assied sur le bord de mon lit, me regarde, secoue la tête et sa bouche ne remue pas, puisqu'il ne dit rien. Ses oreilles, au contraire, s'agitent un peu. On dirait des ailes. Va-t-il s'envoler ? Non, les ailes sont trop faibles ou le corps est trop lourd. Que pense-t-il ? Que je suis un fou ? un imbécile ? En tout cas que je coûte de l'argent, alors que j'en pourrais gagner avec mes chiffres de haut en bas, de gauche à droite. Sur l'écran cela ne se voit pas : il ne m'aime pas, je ne l'aime pas, il me déteste. Je le sais, il le sait. Oh ! sans se le dire. Est-il besoin de se dire certaines choses ?

Voici maman. J'adore maman. Je voudrais que tout le monde aimât maman. Je lui ressemble. Elle m'a donné ses yeux, des yeux inquiets trop grands ; son front, un beau front, large et fort, ridé chez elle, uni chez moi, avec une mèche noire qui lui fait dire : « Mon petit Napoléon ».

Piteux Napoléon ! Elle est menue, fragile, blanche ; une porcelaine craquelée. N'y touchez pas : elle est brisée. Pardon ! On plaisante toujours un peu sa maman. À peine entrée, elle a déployé son mouchoir, m'embrasse, étale sur mon lit des poires, des raisins, des bonbons, pleure. Elle restera pendant deux heures : pendant deux heures elle pleurera. À la maison, elle pleurera pendant les autres heures. À cause de moi. Pauvre maman !

On n'est pas riche, chez nous : petites pièces, peu de meubles. Maman s'occupe du ménage. Papa a sa mallette : une mallette en cuir jaune. Il l'emporte le matin, la ramène le soir, s'absente quelquefois plusieurs jours. Il s'habille n'importe comment, plutôt mal que bien.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Autrefois, il se paraît d'une montre en or, d'une épingle en or, d'une chaîne en or, et sans doute des vêtements que comporte ce luxe d'objets en or. Je ne m'en souviens pas : j'étais trop petit. Maman m'en a parlé.

– Tes mains n'étaient pas bien grandes. Tu gigotais sur le dos. Ton père se penchait sur toi. Pouf ! tu attrapais sa chaîne et la montre filait dans ta bouche. Tu étais déjà bien malin.

Les mamans s'émerveillent de peu. Disons simplement que je faisais mes premières dents. Je donnais, paraît-il, d'autres preuves d'intelligence. C'est moi qui ne me laissai pas effrayer par un Monsieur qui avait pourtant une bien longue barbe. Il demanda à brûle-pourpoint, de sa grosse voix : « Et toi, saurais-tu dire ce que font les petits poissons dans la mer ? » Et moi, sans hésiter : « I nazent. » Le mot fit le tour de la famille. Quand il revint, un autre petit garçon avait dit : « On s'ennuie ici, allons

ailleurs. » Mais certainement cette réponse avait été arrangée par les grands.

– Et plus tard, s’extasiait maman, quand tu as vu bouger l’aiguille des secondes ! « Une mouche, disais-tu, est enfermée dans la boîte. Elle pousse sa patte dans le trou ; elle cherche, tout autour, par où sortir. »

Balivernes ! Pour moi la montre ne fut pas plutôt une montre qu’elle cessa d’exister. Mais je vais trop vite.

Nous occupions alors un autre appartement. Grand ? Je ne me le demandais pas. Il y avait de nombreuses fenêtres. Elles donnaient sur un parc. D’autres petits Marcel jouaient dans ce parc et aussi des fillettes. Les fillettes étaient toutes de petites Jeanne. Pourquoi ? C’était ainsi.

De cette époque, il ne me reste que des souvenirs confus. Je dégringolai du haut en bas d’un escalier, ce qui me laisse supposer que nous occupions non un appartement, mais une maison entière. Un jour, le feu se déclara dans la cheminée de la cuisine. Je vois encore le gris-bleu du pot de grès, plein de sel, que la servante vida dans le fourneau. Une autre fois, nous allâmes, papa, maman, moi, dîner à la campagne. Pour entrer au restaurant, nous traversâmes la route, en faisant un « biais » comme dit maman. Le mot m’est resté. Quand on le prononce, trois roses rouges m’apparaissent dans un verre sur une table, pendant que me vient sur la langue la saveur sucrée d’un vin blanc dont on me permit un demi-verre. J’ai d’ailleurs une théorie sur les mots et les idées qui s’en font les parasites : j’en parlerai plus tard. On me demandera pourquoi, au sujet de notre habitation par exemple, je n’ai pas de renseignements plus précis. Je me le demande aussi. Il doit s’être produit quelque chose.

J'ai interrogé mes parents. Ils ne m'ont jamais répondu. Cela n'a d'ailleurs aucune importance.

Je dois maintenant raconter un fait assez désagréable, parce qu'il me rappelle en petit ce qui plus tard me survint en grand.

Nous avions un Minou-Chat et un Toto-Chien. On dit que les animaux sont bêtes ; les nôtres n'avaient pas besoin qu'on leur indiquât l'heure. Le matin, ils savaient ; bientôt leur petit maître arriverait dans sa robe de chambre, se mettrait à table et boirait son chocolat, en croquant des croissants déjà prêts dans la corbeille. Ils attendaient près de ma chaise : Minou-Chat à droite, Toto-Chien à gauche. Jamais ils n'échangeaient leur place. Maman me donnait la moitié d'un croissant à partager entre eux. Un jour, elle fut distraite. Hop ! le chien avala, d'un seul coup, sa part. Le chat grignota la sienne et pendant ce temps que pensait le chien ? Il pensait : « L'autre mange ; moi je n'ai rien. » Je donnai un nouveau morceau au chien. Oui mais alors le chat eut fini. Et que pouvait-il penser ? Je donnai un morceau au chat. Oui, mais alors, ce fut de nouveau Toto-Chien. Je n'en sortis pas. Les croissants y passèrent.

– Bravo, dit maman, tu as mangé tout.

– Oui, maman.

J'étais content parce que j'avais régalé Toto-Chien et Minou-Chat. Inquiet aussi, car j'avais dit oui quand c'était non. J'avais menti. Un instant seul, j'ouvris le buffet où l'on trouvait toujours quelque bonne chose. J'en croquai un peu. C'était sucré. J'en croquai encore, puis encore. J'avais mangé : je n'avais plus menti. À midi, maman trouva cette assiette vide.

– Est-ce toi, petit ?

– Oh ! non, maman.

– Si, mon petit. Il ne faut pas mentir. Et manger des bonbons en cachette, c'est voler. Oh ! le vilain !

Voler ! Ainsi pour n'avoir pas menti, j'avais re-menti, puis volé. L'histoire me hanta longtemps. Maman triste ou soucieuse, je la regardais : « C'est parce que tu as menti, puis volé. » Maintenant encore, quand j'y pense... Ce fut, je crois bien, ma première histoire de plume coupée en deux.

Vers ce temps, papa n'eut plus sa montre et, partant, plus de chaîne. Aussitôt après, il survint autre chose. Je m'étais fauilé dans le salon : « Voilà, j'ai des lunettes, je plisse le front, j'ouvre un livre, je lis comme papa. » C'est un jeu très amusant. Si les caractères sont muets, les images parlent : « Moi, je suis un lion ; moi, un ours ; moi, la cheminée d'une maison dont la cheminée fume. » Grâce à elles, pas de danger que l'on tienne son livre la tête en bas. J'avais choisi le fauteuil le plus profond, celui d'où l'on chassait Minou-Chat quand il pensait seulement à s'y faire les griffes. Cela encore, c'était comme papa. Ah ! si j'avais osé chiper une de ses cigarettes ! Mais peut-être un crayon, en suçant bien...

On entra : papa, un Monsieur, maman.

– Lève-toi, petit.

– C'est que je lis, papa.

Les parents ne comprennent pas cela :

– Lève-toi quand même.

Il fallut bien. D'ailleurs ce fut encore amusant, car le Monsieur connaissait tous les tours que l'on peut exécuter avec un fauteuil. Il enfonça d'abord les poings dans le siège. Il l'attrapa par le dossier, le planta sur un pied et le fit tourner comme une toupie. Il le fit tourner, de même,

sur un autre pied. Ayant tiré de sa poche un verre qui ressemblait à un verre de montre, il le colla devant son œil et, avec de curieuses grimaces, examina les bras, tout le long. Il dit quelque chose à papa et papa ne dit rien. Il dit autre chose et papa roula de gros yeux. À cet instant, maman m'entraîna vers la porte. Ce fut dommage, car papa commençait à crier :

– Comment ! Mais c'est du pur Lou...

Jamais, je n'avais vu mon papa si furieux. Le Monsieur m'avait bien amusé. Je ne revis plus le fauteuil qui était du pur Lou...

Dans une autre pièce, un grand lustre descendait du plafond. J'avais même failli le décrocher, parce qu'en hissant une chaise sur la table, on atteignait ses morceaux de verre qui tintaient et vous mettaient dans l'œil leurs belles couleurs. Un jour, mon père le montra à un Monsieur. Cette fois, il dit :

– Autant toi qu'un autre...

Le lendemain, le lustre était parti et avec lui, les meubles qui lui tenaient compagnie. Il ne restait qu'un seul morceau de verre balayé dans un coin. Je le cachai dans ma poche.

Et cela continua : un jour, un buffet ; un jour, une pendule. Pourquoi ces objets s'en allaient-ils ? Pourquoi sur le front de mon père ce vilain pli qu'il avait pris en disant : « C'est du pur Lou... » ? Je commençais à pressentir quelque chose. Quand je n'aimais pas certaine soupe, on me forçait et j'avalais avec des grimaces. Maintenant papa faisait aussi la grimace. Ce qui lui arrivait était donc pire qu'une mauvaise soupe ? Pire pour lui, pire pour maman, pire pour moi. Je l'interrogeais. Je l'ai dit : on ne m'expliquait rien.

– Ne t'inquiète pas. Ce sont des soucis.

Des soucis, des souris, des sourcils ? Je m'inquiétais davantage.

À la fin, à force de s'en aller, il resta si peu de meubles qu'on put les entasser dans une charrette. Ah ! oui, certains appartements sont grands, puisque le nouveau était petit. Deux fenêtres, plus de parc : une cour. Le jour pris par une maison qui nous tournait le dos. C'est là que je connus la mallette de papa. Et toujours son air de pur Lou... Que s'était-il passé ? Quand il rentrait le soir, je tâchais de savoir. On dînait vite, sans bonne, sans Minou-Chat, sans Toto-Chien. Papa presque aussitôt reculait sa chaise, mettait les coudes aux genoux et regardait un coin par terre :

– Ah ! mon Dieu, oui...

Maman regardait le même coin.

– Ah ! mon Dieu, non.

Ils se taisaient. Et de nouveau :

– Ah ! mon Dieu oui.

– Ah ! mon Dieu non.

Je me crispais. Oui, non... oui, non, un oiseau battait des ailes, l'une pour monter, l'autre pour descendre et tombait. C'était triste.

### III

L'île Saint-Louis est vraiment une île. On peut en faire le tour : partout de l'eau. Mais pourquoi, puisque c'était une île, y avait-il tant de ponts ? Nous habitons par là. À cause de son nom, j'aimais beaucoup le Pont-Marie. Qui était cette Marie ? J'avais trouvé je ne sais quel rapport entre les sourcils de Marie et les arches de

son pont. Mais alors, elle devait être grande ! Et son corps long ! Long comme toute l'eau, le long de l'île. D'ailleurs on ne le voyait pas ; l'eau était trop noire. Les reflets des maisons et des arbres n'y descendaient pas en profondeur, mais s'étalaient à la surface, sans couleurs, parce que le soleil n'y parvenait pas. De l'autre côté, au contraire, il jetait en plein ses rayons qui continuaient à flotter en mille morceaux sur les vagues.

J'ai longtemps connu là une vieille dame qui venait se chauffer sur un banc. Son menton tremblait, son ombrelle tremblait, ses mots tremblaient comme le menton et l'ombrelle.

– Mon p-petit, le q-quai de Bé-béthune est mon Ni-nice à m-moi.

Je préférais notre quai où ce n'était pas Ni-nice. En descendant sur la berge, on pouvait admirer de près, presque toucher, le bateau-lavoir si mystérieux, puisqu'il flotte comme un navire et se cache sous un toit comme une maison. Si maman était loin, on risquait deux pieds sur la passerelle ; on se penchait vers l'eau pour entrevoir ne fût-ce qu'un pan de la robe de la grande Marie du pont. Ou bien, on stationnait devant les chalands qui montrent un canari dans une cage, une poule sur le pont, et un petit roquet jaune qui aboie de la poupe à la proue sans pouvoir aller plus loin. J'aimais aussi la rue Saint-Louis. Si longue, si étroite. Maman m'y envoyait en courses. Au bout, l'église tendait comme enseigne son horloge. Elle me rappelait la montre de papa : une bête dedans, mais engourdie, car les pattes pendaient toujours à la même place.

Ce que j'aimais le plus, c'était l'autre rive, où je ne pouvais aller. Elle remplaçait mon parc. À la soirée,

quand il faisait chaud, des enfants se déshabillaient et barbotaient dans l'eau. On lançait des bâtons pour aguicher les chiens. Certains nageaient très loin. Leurs maîtres étaient fiers : j'eusse été fier comme eux. Ils étaient trop gros pour nager ; ils trempaient leurs pattes et buvaient sagement sans s'effrayer des seaux qu'on leur vidait sur la croupe. Un jour, je distinguai une bâche noire étalée par terre : sans doute, un homme se trouvait en dessous ; ses chaussures dépassaient. Un pêcheur pas loin ne pensait qu'à sa ligne. Quelque temps après, je revis la bâche. Je tâchai d'apercevoir les chaussures. Maman, qui me surprit, m'entraîna par la main.

– Ne regarde pas cela, petit. C'est un noyé. Il est mort.

Mort ! Elle prononça le mot avec horreur. Je ne le connaissais guère. Il me donna à réfléchir.

Au bout de l'île, je me risquais sur l'estacade. Par endroits, l'eau tournoyait sans vouloir s'en aller. Toutes sortes de débris abordaient là : de la paille, des oignons, beaucoup de bouchons, quelques bouteilles, souvent des corps de chats. Maman me l'avait défendu, je regardais pendant des heures. C'étaient aussi des morts. D'où venaient-ils ? La tête trop lourde pendait sous l'eau, la gueule ouverte, les crocs dehors. Les pattes pendaient aussi. La queue était une chose minable. Quand un bateau passait, cela bougeait un peu : la tête, une patte ; mais on sentait que ce n'étaient pas les mouvements des chats qui vivent et pour un rien ils redevenaient immobiles. À les regarder, je comprenais le mot : mort. Maman en avait horreur ; à moi, cela ne me semblait pas horrible. Pauvres petits chats ! Quels airs malheureux ! Je ressentais de la pitié. Et il y avait d'autres morts. Ceux dont on

dit : « Il est mort », puis un corbillard passe. Morts sous leur bâche, morts dans l'eau, morts dans leur voiture, je m'inquiétais de tous ces morts :

– Ne pense pas à cela, petit.

Maman me soufflait sur le front. Chasse-t-on les idées comme les mouches ?

De chez nous aussi, grâce à la maison qui nous tournait le dos, on voyait beaucoup de choses. Maison de riches. Elle réservait ses belles fenêtres pour regarder les quais. Les autres étaient pour nous. Celles du premier étaient toujours ouvertes. Elles montraient tout : la cuisine à gauche, la salle à manger à droite, une pièce de transition entre les deux.

Je savais bien quelque chose : si le Monsieur du premier avait un si gros ventre, c'est qu'il attendait un bébé. Cela me préoccupait beaucoup. Assis, à part son ventre, il ressemblait à tous les messieurs. Debout, il s'appliquait à lancer les pieds en avant et jamais ils ne se posaient où l'on s'y fut attendu. Il n'avait pas l'air vieux. Il s'aidait de deux cannes, ou sonnait un valet en habit qui venait lui prêter l'épaule. Alors on ne le voyait plus.

Outre le valet, le Monsieur avait trois domestiques : le chef qui m'en imposait avec son haut bonnet blanc, une grosse femme qui ne m'intéressait pas, une autre que je regardais volontiers, car elle était fine et jeune. Depuis sa mallette, papa détestait tout le monde. À maintes reprises, je l'ai entendu grogner :

– Ce goinfre d'Italien.

Goinfre, oui, si j'y réfléchis, il l'était. Et, de plus, égoïste, car il goinfrait seul. Mais en ce temps, je voyais les choses de façon différente. Le matin je me régala

déjà d'un beau spectacle. Dans la salle à manger, le Monsieur était assis ; le chef, debout, un crayon prêt. Absorbé, une main sur le front, le Monsieur regardait en l'air, puis à terre, se disait oui, se disait non, finalement dictait quelque chose que le chef inscrivait. Puis de nouveau, il méditait.

– Le goinfre compose son menu, disait papa.

Ce menu, sans doute, était compliqué, car on s'affairait aussitôt dans la cuisine, sauf la jeune femme qui se donnait des airs et ne touchait à rien, parce qu'elle était femme de chambre.

La table dressée, si j'avais connu le théâtre, j'aurais pu penser à ces pièces qui se jouent dans un décor à compartiments. À droite, le goinfre apparaissait, s'attablait, déployait sa serviette, appuyait sur un bouton. Drin ! cela sonnait chez les domestiques qui attendaient à gauche. Il fallait alors, sans oublier le Monsieur, surveiller ce qui se passait dans les autres compartiments : regarder, dans le premier, le chef qui puisait dans une marmite, dressait un plat et l'envoyait n'importe comment au valet ; suivre celui-ci dans le deuxième où le plat cherchait un équilibre plus correct sur les cinq doigts d'une main ; arriver au troisième où l'équilibre trouvé, on présentait le tout avec mille cérémonies qui étonnaient après ce que l'on avait vu. Il arrivait que du côté cuisine, le chef portât à la bouche et léchât la cuillère que l'on plongeait avec délicatesse dans la sauce, du côté salle à manger. Je ne trouvais pas cela très propre :

– Le Monsieur ne sait pas. Mais s'il savait ! Pauvre Monsieur.

Le café servi avec les flacons de liqueur, on l'abandonnait à son sort et le repas commençait, entre domestiques.

Là, moins de cérémonie. On buvait largement ; on se passait les plats en riant. Placé près de la femme de chambre, le valet la voulait embrasser. Un jour il avança la main vers le haut du corps où c'est plus gros chez la femme. Elle lui lança une gifle. Une autre fois, elle ne lança pas sa gifle. Et que faisaient les mains ? Je regardai de tous mes yeux. Malheureusement on ferma la fenêtre. Et je ne vis plus rien.

Faut-il parler de l'école ? La peur des bousculades, une impression d'isolement malgré cent camarades. C'est tout ce qui m'en reste. Je sus lire très vite, et lire me passionna parce que mes livres racontaient des histoires. Dans ses bons jours, maman m'en racontait aussi. Les fées, les sirènes. Je crains de m'expliquer mal. J'avais conservé le morceau de verre tombé de notre lustre. Quand je l'appliquais devant mon œil, les choses s'entouraient de toutes sortes de couleurs surprenantes qu'elles n'avaient pas sans cela. Entendre une histoire : je regardais à travers mon verre, j'entrais dans un monde, bleu, vert, orange, où tout s'arrangeait, et plus agréable à habiter que le nôtre.

Je me souviens d'un conte d'Andersen : le petit soldat, une deux, une deux, qui revient de la guerre. Pour peu qu'on y réfléchisse, c'est un vilain bonhomme : duper une sorcière, lui voler son briquet, la tuer, prétendre épouser la princesse, appeler à son aide trois molosses qui jettent en l'air le roi et le brisent en mille morceaux, ce n'était pas bien. Je sentais cela vaguement et certes dans notre chambre, entre papa qui disait : « Ah ! mon Dieu, oui » ; et maman : « Ah ! mon Dieu, non », je n'eusse pas appelé les molosses. Mais je regardais à travers mon verre. Je

devenais le petit soldat. Je marchais dans la forêt. Je rencontrais la princesse. Et quand les chiens faisaient leur besogne, comme dans l'histoire, « je trouvais cela assez de mon goût ».

Il y avait aussi les images. Une me frappa : un roi regagne son château, sa reine au bras et un page les suit qui porte la traîne. Le roi était plein de majesté. Sa couronne m'en imposait plus que le bonnet blanc du chef de cuisine. Son manteau m'enchantait aussi : bleu avec des fleurs d'or qui brillaient. Mais sous ce manteau, le roi était courbé. S'il avait marché vraiment, il eût posé les pieds sans savoir où, comme le goinfre. Comme on comprenait qu'avec ses deux tresses fines, son visage de jeune fille, la reine préférât se retourner vers le page, aux jolies boucles blondes ! Or le page la regardait aussi.

Sous l'image on lisait :

*Tous deux durent expirer  
Car leur amour était surhumain.*

Je devinais quelque chose que j'appelle maintenant fatal, qui me semblait triste, doux et m'attirait.

Brusquement, le page, la reine, le roi s'envolaient.

– Cet enfant se pourrit la cervelle. Qu'il étudie donc son système métrique.

Le litre, le stère, le mètre carré qui va par deux zéros, le cube qui va par trois, les papas sont durs qui vous rappellent ces choses.

Je dois parler maintenant de ma première communion. Je m'étendrai quelque peu. Monsieur mon lecteur improbable voudra bien admettre qu'avec mes petits scrupules d'absolu, recevoir le Bon Dieu ne fut pas un acte quelconque.

Mais d'abord, il n'est pas donné à tout le monde de voir un curé se flanquer par terre. Moi, je l'ai vu et les quelques personnes qui se trouvaient dans mon tramway l'ont vu aussi. M. le curé semblait un bien brave homme : un bon petit ventre, un bon petit sourire, des cheveux bouclés du même argent que ses beaux candélabres, l'air si vrai comme curé, qu'on aurait dit un curé de théâtre. On arrivait au Pont Sully. Il demanda :

– L'arrêt, est-ce ici ?

– Oui.

Ce n'était pas tout à fait oui. À peine M. le curé eut-il touché le sol, qu'il bascula, se renversa, ne lâcha pas sa barre et continua de faire partie du tramway tout de son long par terre. Cela dura quelques secondes, les voyageurs s'affolant, le receveur tirant sur sa sonnette : « Lâchez donc ! Mais lâchez donc », M. le curé ne lâchant rien du tout. C'était mon arrêt aussi. Je me précipitai ; je le remis debout ; je courus après son chapeau ; j'époussetai sa soutane :

– Vous ne vous êtes pas fait mal, Monsieur le Curé ?

Mais il ne pensait guère à son mal. Il remuait les bras. Il avait l'air de prêcher :

– Tout de même être curé et se flanquer par terre.

Et cette idée sans doute lui tenait au cœur, car je le suivis sur le pont où je l'époussetai encore, nous entrâmes dans la rue Saint-Louis où je lui tendis son chapeau, on s'arrêta devant sa porte où très honnêtement il se coiffa et pendant tout ce trajet :

– Tout de même être curé et se flanquer par terre.

Quelques jours après, on me présenta à mon professeur de catéchisme, et c'était lui. Il me regarda avec inquiétude. Il avait tort. Depuis longtemps je m'étais mis en tête qu'il valait mieux ne dire à personne que M. le Curé...

J'aimai beaucoup mes leçons de catéchisme. Les Anges, les Saints, le Bon Dieu, c'était beau comme les sirènes et les fées. Je sentais bien une différence puisqu'il s'agissait maintenant de ce qu'on appelait « le salut éternel ». Quand même j'embrouillais un peu : c'était le même monde attirant où les choses étaient bleues, oranges, autres que dans celui-ci. Et puis, j'avais déjà mes petits scrupules d'absolu. On m'affirmait : « Il faut croire en Dieu ». Dur comme pierre, je croyais en Dieu. « Aimer la Vierge », je regardais la statue et sous son manteau blanc, sa couronne sur la tête, je m'efforçais d'aimer la Reine du Ciel que représentait cette statue. Le jour où M. le Curé décrivit, clou par clou, la mise en croix de Jésus, ces pointes pénétrèrent dans ma chair et quand le soldat avec sa lance... je poussai un cri et roulai sous mon banc.

Par malheur, il y eut bientôt des leçons plus effrayantes. M. le Curé y mettait de l'éloquence. Certaines de ses phrases me sont restées. Il m'arrive bien souvent de les réentendre. Par exemple, quand M. le Curé parla de la mort. Ah ! la mort ! Ce n'était plus un pauvre petit chat, la tête en bas, à la surface de l'eau. On monta tout exprès en chaire :

– Ouvrez l’Histoire, mes enfants. Lisez la vie des grands hommes. Que verrez-vous au bout ? Toujours le même mot. Alexandre le Grand, mes enfants, il a fait ceci, il a fait cela, puis... (M. le Curé lançait le poing sur la chaire : boum ! *Mortuus est.* César, il a fait ceci, il a fait cela... boum ! *Mortuus est.* Auguste ? *Mortuus est.* Charlemagne, Louis XIV, Napoléon, boum ! boum ! boum ! *Mortuus est ! Mortuus est !*

Sauf Napoléon, je ne connaissais guère ces grands hommes ; mais à chaque boum quelque chose sursautait dans mon dos et ma tête.

Une autre fois, il jeta les bras en avant, le corps en arrière, comme si on lui cassait sous le nez une douzaine d’œufs pourris :

– Le péché, mes enfants, qui met Dieu en colère, le péché quand on pense, le péché quand on agit, ce péché dont vous aurez à retenir le nombre, à connaître la gravité pour l’avouer à confesse, sous peine d’un autre péché plus grand encore, boum ! le sacrilège.

Il y avait surtout le péché contre le sixième commandement « si horrible, disait M. le Curé, que les anges, quand on le commet, se détournent pour ne pas le voir ».

– Et le diable, mes enfants !

M. le Curé avançait sur la pointe des pieds, regardant à droite, à gauche et donnant une expression féroce à sa figure pourtant si douce :

– Il rôde ainsi, en vous, autour de vous. Il commence par vous dire : « Ne craignez rien : vous savez bien que je n’existe pas... » et boum ! il saute sur vous, prend votre âme et la jette dans le péché mortel.

Le diable qui rôde, Dieu en colère, les Anges qui se détournent, la nuit je n’osais pas dormir. J’examinais ma

conscience. Ah ! je le savais bien : le péché entre en vous sans qu'on le sache. On pense nourrir un chat : on ment. On veut ne pas avoir menti : on vole. Je croyais n'avoir offensé que maman : j'avais offensé Dieu. Et mon corps ! Oh ! oui, je voulais être chaste, ne pas détourner de moi le regard des anges, mais ce corps dangereux, ne l'avais-je pas touché – ne le touchais-je pas encore – en quelque endroit défendu ? Avais-je bien fait mes signes de croix ? Récité sans distraction mes prières ?

Une chose me tourmentait. Mes parents n'allaient jamais à l'église. Ne me devais-je pas de les convertir ? Et comment m'y prendre ? Maman, quand j'en parlais, souriait ; papa me regardait avec des yeux de pur Lou... Alors, dans quel état se trouvait mon âme ? M. le Curé nous avait raconté une anecdote terrible. La Mort rôde comme le Diable, elle vous surprend à l'improviste ; un pécheur était entré dans une maison de perdition pour la dernière fois, avec l'intention de se confesser après, et en sortant, il était tombé mort sur le seuil et son âme avait comparu, chargée de péchés, devant son juge. Je me relevais, je regardais sous mon lit. Si un homme se cachait là pour me donner cette « mort subite ».

Il y avait encore les vœux. J'avais lu cela dans un livre. On promet une chose à Dieu, on est lié. Quand je me proposais : « Je vais faire ceci », n'était-ce pas un vœu ? Et quand sans le dire formellement, on le pense ? Mon attention attirée là-dessus, je le pensais à tout instant. Je m'empêtrais dans mes vœux.

Pour la communion, je m'étais arrangé une explication que mon professeur eût peut-être jugée hérétique et qui se classe certes dans la série de mes « Niaiseries ».

Incarné dans l'hostie, Dieu devenait un boyard. Oui, un boyard. Je tenais ce mot, et quelques autres, d'un ami de papa, un Russe que je voyais quelquefois et appelais par affection l'oncle Maryan. Alors ce boyard daignait visiter mon isba. Il s'agissait de la tenir propre : de beaux draps blancs, des vertus en guirlande, pas de poussières, aucun de ces vilains péchés qui sentent l'œuf pourri, car sinon gare ! je retombais dans les phrases de mon professeur, le boyard-Dieu s'irritait, l'hostie devenait un poison, un fer rouge sur la langue et boum ! on était sacrilège.

Quand j'expliquais mon isba, mes camarades ne me comprenaient guère. À la vérité, je ne les comprenais pas davantage. Communier pour eux, c'était étrenner un costume, recevoir des cadeaux, rouler en voiture, se trouver à la place d'honneur à table entre beaucoup d'invités.

– Moi, m'avait dit mon voisin, je recevrai une montre. J'en veux une plate.

Je réserve pour plus tard mon appréciation sur ce voisin. C'était notre aîné à tous : un long maigre, répugnant, les doigts toujours souillés d'encre et de boue. Je ne sais pourquoi M. le Curé l'avait placé sur mon banc. Il s'appelait Dupéché. J'avais beau me dire : « Il n'a pas choisi son nom », quand on l'interpellait : « Et vous, qu'est-ce qu'un sacrement, Dupéché ? » je me reculais avec un frisson. Avais-je, comme voisin, un Dupéché véniel, un Dupéché mortel, ou plus gravement un Dupéché contre le Saint-Esprit ?

On eût dit qu'il s'amusait à exaspérer cette mauvaise impression. Le jour où M. le Curé lança son coup de poing en criant : *Mortuus est*, Dupéché me poussa du coude, ferma très fort l'œil gauche, et me regarda de l'œil droit. Même jeu, quand M. le Curé imita le diable : « Ne

crains rien, tu sais bien que... » Et plus que le Curé, il ressemblait au diable.

Je l'avais en horreur. Je faisais tout pour l'éviter. Je ne sais quoi l'attirait. Du moins en ce temps je ne le savais pas. Plus je le fuyais, plus nous étions ensemble. Je ne trouvais pas la force de le chasser.

La veille de la première communion, nous dûmes nous confesser. Il me demanda :

– Tu vas chez notre Curé, toi ?

– Bien sûr.

– Moi pas. Je vais ailleurs. Accompagne-moi.

J'hésitai. Puisque notre professeur avait pris la peine de nous préparer, il était juste qu'on lui laissât la joie de nous absoudre. C'était même un devoir ; s'y dérober, peut-être un péché. Je ne dis pas cela à Dupéché. Je dis :

– Je préfère notre curé.

Il ne répondit qu'un mot :

– Viens.

Je le suivis à contrecœur.

Avec ce scrupule en plus, ma confession dura longtemps. Heureusement le prêtre me dit de bonnes paroles. J'étais un brave enfant ; je ne devais m'inquiéter de rien ; son absolution valait celle d'un autre ; quant à mon camarade, s'il me scandalisait, mieux valait, mon enfant, l'éviter.

Dupéché avait passé le premier. J'espérais qu'il n'aurait pas eu la patience de m'attendre. Il m'attendait. Cela me troubla déjà. Avec son vilain clin d'œil, il me dit :

– Ça a été long.

Je ne répondis pas. Dupéché avait choisi une église au loin sur la rive gauche. Nous rentrâmes en passant par le jardin du Luxembourg. Mon isba nettoyée, je marchais la

tête penchée, pour éviter les souillures qui entrent par les yeux. Il m'arrive souvent de voir en marchant un objet dont je ne me rends compte qu'après. Je ne crois pas que ce phénomène me soit particulier. Je m'arrêtai tout à coup : c'était bizarre, mais je venais de dépasser un caillou et sur ce caillou courait un perce-oreille qui avait, me semblait-il, une petite queue. Y a-t-il des perce-oreilles à queue ? Je me répondis non. Et pourtant ! En fermant les yeux, je me représentai ce que je venais de voir : il y avait le caillou, le perce-oreille, la petite queue. Je tenais encore les yeux fermés :

– Alors, tu joues à l'aveugle, blagua Dupéché.

– Non. Je viens de voir un perce-oreille avec une petite queue.

Il haussa les épaules.

– Est-il bête. Les perce-oreilles n'ont pas de...

Au fond, cela n'avait pas d'importance. Mais puisque je l'avais vu :

– Celui-ci en avait une. Tiens, si tu veux, nous allons le rechercher.

Il me suivit en rigolant. Je reconnus mon caillou, le déplaçai. Le perce-oreille s'y trouvait. Pas le moindre bout de queue.

– Ah ! tu vois ! dit Dupéché.

En effet ! Et pourtant, en fermant les yeux...

– Tantôt, il en avait une.

– Tu as eu la berlue.

– Non, non, je suis sûr.

Je ne sais pourquoi je m'entêtai si fort. Je vérifiai, encore une fois, l'image qui me restait dans les yeux.

– Je te jure, il en avait une...

– Eh bien ! tant pis pour lui.

Oh ! ce que fit Dupéché ! Ce fut rapide. Après des années, je revois, un à un, tous ses gestes. Dupéché, qui suçait une boule de gomme, la glissa dans un coin de sa joue, ce qui produisit une horrible grimace ; il me tira la langue, leva le pied au-dessus du perce-oreille, l'abattit. J'eus le temps de voir un gros nœud au cordon de sa chaussure. Le talon sur le caillou crissa :

– Oh !

Je sentis dans mes muscles cette force qui se contracte quand on va se ruer sur quelqu'un. À cause de l'isba, je me contins :

– Va-t-en !

Sans doute, il eut peur. Il s'éloigna. À quelques pas, il me tira de nouveau la langue. Un peu plus loin, il leva la main et me fit un pied de nez. Je me contins encore.

Je revins à mon perce-oreille. Sur le caillou, il restait un peu de gras que le soleil effaçait déjà. Oui ou non, ce perce-oreille avait-il une petite queue ? Même en fermant les yeux, je n'en étais plus si sûr. Dupéché peut-être avait raison, puisque moi-même j'avais douté tout d'abord. Mais alors ? Eh ! oui, tandis que je devais tenir mon isba propre, le diable m'avait pris au piège. J'avais menti, je m'étais obstiné, j'avais juré, je m'étais mis en colère : toute une suite de péchés, parce qu'au sortir du confessionnal, je n'avais pas eu la force de fuir un camarade qui me scandalisait. Et cela encore était un péché. D'ailleurs, il y en avait bien d'autres. Est-il bien sûr que je ne me fusse jamais moqué de mon professeur qui s'était flanqué par terre ? Et puis, comment n'y avais-je pas pensé ? Au concours de catéchisme, j'avais obtenu la première place. Oui, mais en rédigeant mes

réponses, mes yeux étaient tombés sur la copie d'un voisin. J'avais lu un mot : sacrement. Ce mot ne m'avait-il pas mis sur la voie des autres qui m'avaient valu la première place ? Cette place je l'avais volée. J'aurais dû l'avouer. Je n'y avais pas pensé : encore un péché ! Et puis il y avait la question du mariage. En feuilletant mon catéchisme, j'avais vu d'avance au chapitre du mariage, une réponse de sept lignes qui serait dure à apprendre par cœur. Par oubli, M. le Curé avait sauté le chapitre. Puisque je le savais j'aurais dû l'avertir. Pour échapper à cette longue réponse, je m'étais tu. Cela non plus, je ne l'avais pas confessé. Ah ! elle était propre mon isba et demain le boyard...

Je ne sais comment cela finit. Je sentis un petit choc sur l'épaule. Je me levai ahuri. Que faisais-je là sur ce banc ? Que me voulait ce garde ?

– On ferme, petit. N'as-tu pas entendu le tambour ?

Je n'avais pas entendu le tambour. Je sortis tristement et tous mes péchés sur moi ! En parler à la maison ? Maman sourirait. Papa... Retourner à confesse ? Ce soir, il était trop tard. Demain, je le savais, je n'oserais pas me faire remarquer.

Ainsi vint le jour où les autres étrennent un beau costume, roulent en voiture, reçoivent une montre plate... Le prêtre leva l'hostie. Je présentai la langue. Quel cri je pousserais en recevant ce fer rouge ! Rien ne se produisit. Une voix chantait :

*Le ciel a visité la terre.*

... Et j'étais sacrilège.

Je puis maintenant passer plus rapidement sur les années qui suivirent. Quelques jours après la première communion, Dupéché vint à la maison. Il n'y était jamais venu. Ce fut sa seule visite, du moins à cette époque. Je pensai au perce-oreille, je surmontai ma rancune. Je lui montrai ma chambre, mes livres, mes images, ce goinfre d'Italien. Je croyais encore que si ce Monsieur avait un si gros ventre, c'est qu'il attendait un bébé. Je le confiai à Dupéché. Il me rit au nez, sans d'ailleurs s'expliquer. Intrigué, j'interrogeai mes camarades à l'école. Ils m'apprirent le reste, plus ou moins. Ce fut un grand malheur. Bien que je fusse sacrilège, je redoutais toujours le péché. Or, le ventre du Monsieur, j'eus beau me dire qu'il n'était qu'un ventre d'homme, le voir m'en rappelait d'autres et certains actes pas bien définis, nommés « l'œuvre de la chair » auxquels il était interdit de penser. Je me refusais d'y penser ; mais j'y pensais. J'y pensais d'autant plus qu'on ne m'avait rien expliqué de précis. Et comment savoir si je ne mettais pas, dans ces pensées, ce que mon professeur appelait une complaisance coupable ?

Ainsi le ventre du Monsieur devint pour moi une cause continue de scandale. Comme il faut éviter le scandale, j'en arrivai à demander à maman que l'on déménageât. Naturellement, elle ne comprit pas.

Il y eut aussi la fenêtre de la cuisine. Un jour, on remplaça la femme de chambre. Mais le larbin resta et pour lui la nouvelle valait l'ancienne : les mêmes vilains gestes. Je détournais mes regards, je fermais les yeux en

secouant la tête : « Non, non ! » : que je ne les regardais pas. Mais l'image en était imprimée à l'intérieur de mes paupières. Je la voyais : ces gestes d'ailleurs on les faisait en ce moment. Encore une fois, j'y pensais.

Tout cela était bien difficile à raconter en confession. Dire : « J'ai eu de mauvaises pensées » ne me suffisait pas. Je cherchai le confesseur qui m'avait appelé un bon enfant. Je ne le trouvai pas. Je m'adressai à notre curé. Lui si bon, il coupa net mes explications.

L'histoire du perce-oreille, ne fut pas éclaircie non plus :  
– Pas d'importance, mon enfant.

Ces mots ne me tranquillisèrent pas. Peut-être le prêtre les avait-il dits parce que je soulignais insuffisamment l'importance de l'histoire. En tout cas j'y attachais, moi, de l'importance. Et les actes, aux yeux de Dieu, ont l'importance qu'on leur donne. Je retournai à confesse. Le prêtre s'impatienta :

– Je vous l'ai dit : cela n'a pas d'importance.

Alors ? Absous d'un péché dont on refusait de comprendre la gravité, je n'étais pas absous. Je n'osais plus y revenir, et me taisant, j'entassais, d'une confession à l'autre, sacrilèges sur sacrilèges. C'était ainsi. Des gens connaissent la maladie dont ils mourront. Je connaissais la mienne. Sacrilège, tôt ou tard, je deviendrais la proie du diable. Rien à faire. Je traînais cette idée. Elle grandit avec moi. Elle donnait à mes actes une inquiétude, logique pour moi, qui devait intriguer ceux qui ne savaient pas. Je surveillais si l'on fermait bien les becs de gaz. J'appuyais du pouce pour être sûr, puis vérifiais de nouveau, car s'il était fermé, en appuyant ne l'avais-je pas ouvert ? Je flairais ma viande. N'était-elle

pas décomposée ? N'osant la laisser là, j'y répandais des doses de sel qui purifie :

– Pourquoi, petit ?

– J'aime cela, maman.

Il n'en fallut pas davantage. Papa blâma mes goûts dépravés. Comment expliquer que ce gaz, cette viande portaient en eux la mort subite qui jette une âme aux pieds de son juge ?

Le soir, je priais. J'avais commencé par un Ave pour papa, un Ave pour maman, un Ave pour mon curé. Suivant les circonstances, j'en ajoutais. Cela formait une série d'Ave, que je devais réciter en pesant le sens de chaque mot. J'eusse voulu aimer Dieu. Sacrilège, je ne pouvais que le craindre. Ma prière finie, comme au temps du catéchisme, je regardais sous mon lit. J'avais commencé par peur, ce devint une habitude, bientôt une obligation. M'y dérober eût été un péché de plus.

Mes vœux : autre cause de péché. Je me disais : « Je vais faire un bon devoir. » Une seule faute, je ratais mon vœu. Dans la rue, je pensais : « Je vais dépasser ce Monsieur... je ne me laisserai pas dépasser par cette voiture. » À cause de ce vœu, je filais en plein galop. Impossible de faire un projet sans tomber dans un vœu. Et d'ailleurs, avec mes vœux, avec mes craintes de péché, qu'est-ce qui prouvait que j'avais été baptisé ? Maman m'affirmait que oui. Mais elle n'avait pas la foi. Elle pouvait dire oui, comme cela, en l'air, pour me tranquilliser.

Quelquefois, n'en pouvant plus, je me moquais de tout, et damné pour damné... Un jour une petite fille vint chez ma mère avec la sienne. Je la poussai dans un coin. À l'exemple du valet, je tâtai l'endroit du corsage où

c'était plus gros chez la femme. Elle se déroba. J'eus néanmoins le temps de sentir que ce n'était pas dur comme chez les garçons. Mais comment était-ce ? La question me hantait. Comme mon esprit, mes doigts étaient insatisfaits. On eût dit qu'ils avaient faim. Nouveaux péchés ! Au bout de quelques jours mes craintes revenaient et l'emportaient.

C'est ainsi que, gamin de dix à treize ans, je marchai en plein vertige sur une planche que d'autres franchissent, paraît-il, sans y penser.

Survint alors du nouveau. Cela commença par un cri. Pauvre maman, je la revois ce jour-là. C'est un jeudi, jour de vacances. Debout devant la cheminée, maman soulève un candélabre, regarde en dessous, le replace. Elle soulève l'autre candélabre, regarde en dessous, le replace. Puis elle trotte vers l'armoire, en retire les assiettes, les retourne, tout cela très vite et avec des gestes gauches, qui ne savent pas bien ce qu'ils font.

– Que cherches-tu, maman ? Veux-tu que je t'aide ?

Elle ne m'a certainement pas entendu. Elle replace ses assiettes, en vérifie le dessous.

– Mais enfin maman, qu'y a-t-il ? Que cherches-tu ? Elle me regarde surprise comme si je rentrais à l'instant. Me voit-elle seulement ? Ses yeux sont plus grands que d'habitude. Sa bouche danse un peu :

– Je cherche... je cherche... Je ne sais pas ce que... ce que je cherche.

Elle a dit cela comme pour elle-même. Je la retiens par la manche :

– Alors ne cherche plus, maman.

Elle me regarde de nouveau, et cette fois, d'une façon naturelle. Un sourire lui vient :

– C'est vrai, petit. Je suis bête.

Elle s'assied, appuie la tête sur une main et continue de sourire. Une heure après, elle est encore sur sa chaise. Et elle sourit toujours.

Au milieu de la nuit, le cri monta. Un cri ! C'était pointu ! Cela passait à travers mon mur. Cela devait, me semblait-il, percer le plafond, crever le toit, monter, hi ! hi ! loin jusque dans le ciel. Cela ne ressemblait en rien à la voix de maman. Pourtant, je la reconnus. Je reconnus aussi la voix de papa, très basse, murmurant des mots que je ne compris pas. Je me précipitai vers ma porte. Elle était fermée.

– Papa ! papa !

– Recouche-toi, Marcel.

Le cri monta de nouveau.

Dans les circonstances les plus étranges, l'homme reste ainsi fait qu'il rapporte tout à soi. Je m'imaginai que maman criait parce que je n'avais pas correctement récité son Ave. Je me jetai à genoux. Au milieu de ma prière, le cri jaillit pour la troisième fois. Mais plus faible, il ploya par le milieu et retomba sur lui-même. Un ah !... puis je n'entendis plus rien.

Quand je me levai le matin, ma porte était toujours fermée. Papa me cria de l'autre côté :

– Reste là, Marcel.

Je n'entendis pas maman. Un peu plus tard, il entra, en tirant la porte sur lui avec son pied. Il m'apportait un bol de lait. Il avait l'air fatigué, plus mécontent que d'habitude :

– Déjeune ici. Il vaut mieux que tu ne bouges pas. Ta mère a mal dormi. Elle repose maintenant.

Je vis à sa mine qu'il ne m'en dirait pas davantage et cela ne me rassura pas. Avec inquiétude, je tâchai d'entendre ce qui se passait dans l'autre chambre, près de maman. Il y eut des pas. On parla. Trois voix d'hommes que je ne connaissais pas. À un moment, le cri monta. Je regardais dans la cour. Dans sa salle à manger, le goinfre eut un geste d'impatience et le valet vint fermer sa fenêtre. On ferma les autres, aussi. Un peu plus tard, je vis arriver l'oncle Maryan, celui qui m'avait raconté ses histoires de boyards. Il marchait vite. Il leva les yeux vers notre logis. Il me fit un petit signe. Je crus qu'il me rejoindrait tout de suite. Je dus attendre. Quand il vint enfin, il frotta contre ma joue sa bonne grosse barbe. Il souriait avec tant de gentillesse qu'il me fut impossible de savoir s'il était triste. Papa souriait aussi – avec effort :

– Alors, dit mon oncle, c'est entendu. Nous emmenons ce bonhomme. Demain il verra mon mas.

Ce mot me parut drôle. Je demandai :

– Votre mas, mon oncle ?

– Mon isba quoi ? ma maison, là-bas.

– Et maman ?

– Elle est un peu malade. Ce ne sera rien.

Il aida papa à faire un paquet de mes vêtements. Papa jura, parce qu'il ne trouvait pas mes chaussettes. À un moment, j'eus envie de retourner vers la fenêtre : mon père brusquement venait de nous quitter. L'oncle me retint et commença une histoire. Je n'en compris rien, trop occupé par un remue-ménage dans l'autre chambre. Quand le silence fut revenu, l'oncle me laissa sortir. Je me

dirigeai vers le lit pour embrasser maman. Elle n'y était plus. Nous partîmes le soir même...

– Voilà mon mas !

C'était en pleins champs, une grosse paysanne de maison, toute blanche, les volets clos sous un soleil éblouissant. Nous avons roulé la nuit, une partie de la matinée, changé de train, gravi dans la poussière une longue côte où se dressait, de temps en temps, un arbre comme on n'en voyait pas à Paris.

À l'intérieur du mas, il faisait noir. Une femme se trouvait là, que je distinguai mal.

– Voilà ! Je t'amène un bonhomme. Je t'expliquerai. Embrasse-le, Varia.

Elle m'embrassa. Elle sentait bon. Je ne savais pas que l'oncle eût une femme.

C'est ainsi que du jour au lendemain je fus transporté en Provence. Je dirai plus loin pour quelles raisons j'aimai tant ce pays. Si je me l'imagine à présent, j'en retrouve peu de chose : un gros pin tout seul, le jaune d'un rocher, beaucoup de bleu, une ondulation de montagnes : c'est tout.

Les premiers jours, je ne remarquai rien. Je pensais à maman. Je me souviens : lorsqu'on voulut ouvrir mon paquet, je m'y opposai en sanglotant : maman avait repassé ce linge ; il fallait le laisser dans les plis qu'elle lui avait donnés.

– C'est très bien cela, petit, dit mon oncle. On te procurera le nécessaire. N'est-ce pas, Varia ?

– Bien sûr.

Je soupçonne fort ce brave homme d'avoir écrit de sa propre main certaine lettre qu'il me lut, dans laquelle

maman annonçait qu'elle était guérie, et me conseillait vivement de profiter de mes vacances :

– Tu es content ? Alors cours mon petit. Va sur le plateau, descends dans la grotte, visite les ruines.

Eh ! oui. Il y avait ce plateau ; il y avait ces ruines ; il y avait la grotte. Quel émerveillement ! Maman guérie, plus de papa bougon, un ami qui sourit, sa femme qui semble douce, on entre dans un conte. Et voici : le ciel est si bleu qu'il ne pourrait l'être davantage ; le soleil est un soleil franc sans nuages ; le vent s'appelle le mistral ; les arbres sont des figuiers, des amandiers, des oliviers ; et quand on va sur ce plateau, pendant que l'on se hisse sur ces ruines, le grand air qui entre en vous, embaume la lavande ; d'autres plateaux se lèvent au loin ; plus loin ce sont des montagnes ; on est surpris parce qu'un aigle tout à coup s'envole sous vos pieds ; on court, on danse, on saute, on est un Marcel heureux, et dans ce bon mistral qui joue à vous jeter par terre, les cheveux dans les yeux, on devient un Marcel un peu fou, un Marcel qui se moque des péchés, qui veut vivre... ah !

Y penser m'emballe encore. Et puis je l'ai dit, j'adorais cet oncle qui n'était pas mon oncle. Je ne sais pourquoi il avait quitté sa Russie. Quand il parlait de là-bas, tantôt il avait été ingénieur, tantôt médecin, tantôt quelque chose chez les forçats de Sibérie. Il vous décrivait les organes d'une locomotive et sans que l'on s'en aperçût, en arrivait aux organes que nous avons dans le corps. La vie l'avait fatigué, non pas usé. Étroit d'épaules, il marchait un peu courbé. Sa barbe embrouillait, du clair au foncé, toutes les nuances du fauve. Un jour j'avais vu maman se préparer du thé avec des espèces de crins roux et rugueux qu'elle

appelait des stigmates de maïs. La barbe de l'oncle était en stigmates de maïs. Ce qu'elle ne cachait pas, était un frétillement de petites rides, si bien réparties, une à droite, une à gauche, qu'on les eût dites savamment taillées à la main. Au moindre sourire, elles bougeaient et il ne cessait de sourire. Ses yeux souriaient aussi : des yeux gris qui vous prenaient, où je me sentais en confiance.

Je m'attachai bientôt à sa femme, quoique d'une façon différente. Elle m'effrayait un peu. Comment expliquer cela ? Elle était plus jeune que l'oncle. Plus jeune que maman. Aussi jeune que la soubrette du goinfre. Et de celle-ci, quand je ne me débattais pas dans mes scrupules, je commençais à comprendre qu'elle était jolie. La bouche petite, les joues très fines avec une singulière saillie aux pommettes, quand je la regardais au visage, elle était une fillette, une compagne avec laquelle j'eusse joué volontiers et qu'un Marcel de mon âge domine. Mais les hanches, la poitrine étaient d'une vraie femme et aussitôt Marcel se rencoignait à sa place de petit garçon timide devant une si grande personne. Ses yeux aussi m'inquiétaient : des yeux tirés vers le haut, très grands, qui vous enfonçaient deux pointes noires et se faisaient tout à coup vagues, presque tristes. Je préférais ces yeux-là. Elle les avait quand, par exemple, elle réfléchissait ou se croyait seule. Que de fois, je me suis dissimulé, afin de les regarder à mon aise. On aurait dit alors qu'il venait un rien de bleu dans leur noir.

Puisqu'il y avait « mon oncle », les premiers jours, je l'appelai tout naturellement : « tante ». Je me mis en tête qu'elle n'aimait pas ce nom... Dire « Varia » tout court, je n'osais pas et quand je prononçais directement « elle » ou

« vous », c'était grossier ; je trébuchais dans ma phrase. Cela me rendait très gauche.

De plus, il y avait son sourire. Peut-être provenait-il d'un creux aux coins de sa bouche. Il m'effarait. Comme tous les enfants, je me croyais au centre du monde. Si tante souriait, c'était à cause de moi ; son sourire ne pouvait signifier que deux choses : ou de la bienveillance ou de la moquerie. Je ne méritais pas sa bienveillance, et puisque je bafouillais devant elle, je me décidai pour la moquerie. Cette idée dans ma tête, je devins encore plus gauche.

Un jour, tante m'emmena dans le jardin, vers un cerisier plus rouge que vert tant il y pendait de fruits. Je m'imaginai qu'elle en cueillerait quelques-uns, que l'on se partagerait à table, parcimonieusement ainsi que cela se faisait à la maison. Une chèvre bêlait vers nous. D'un bond, tante attrapa une branche, la cassa, la tendit telle quelle à la chèvre qui brouta les fruits en dédaignant les feuilles. Comme tante était généreuse ! Je pensai aux regards de papa. Quels éclairs quand il m'arrivait de mettre en bouche deux cerises à la fois ! En ce moment le soleil se couchait. Tenant toujours sa branche, tante se cambrait sur ce ciel tout en or ; son regard me parut d'un bleu très doux. Il n'y eut plus de chèvre, plus de gamine, plus de femme. Une fée, une reine, une Vierge et comme devant une chose très belle, je criai :

– Oh !

Elle eut son sourire :

– Qu'as-tu, petit ?

Je bafouillai n'importe quoi. Par la suite, quand je pensais à elle, je la voyais ainsi. Je n'en fus que plus gauche.

Le jour, à cause du soleil, on fermait les volets. Le soir, on sortait des chaises et l'oncle racontait des histoires. Je connaissais les âmes, les isbas, les boyards. Il y eut les ours. Ah ! ces histoires d'ours ! Je me cherche, il n'est pas inutile d'en raconter quelques-unes. Car toute graine pousse son germe. L'oncle, à mon avis, racontait très bien. Il faisait beaucoup de gestes. Il imitait l'ours à la perfection. Il présentait d'abord ses personnages : la bise « qui ne ressemble pas au mistral », la neige, quelques isbas, les hommes dans la leur, l'ours dans la sienne :

– Et cet ours, mon petit, n'est pas un pauvre Martin, comme le vôtre à Paris. C'est un voisin, dont on se moque. On lui fait des niches. On l'appelle le Velu, par jalousie, petit, car sa pelisse, en vraie peau d'ours, est plus riche que la nôtre.

Cette présentation demandait déjà beaucoup de gestes. Il fallait montrer l'ours qui baguenaudait chez lui en pantoufles : « il en a quatre » ; et comment, ne supportant pas qu'on lui mît quelque chose devant le museau, il l'écartait avec sa patte :

– Comme ceci... comme ceci, disait l'oncle, en chassant, à coups de patte, ce qui le gênait devant le museau. J'ouvrais de grands yeux.

– Et alors ?

– L'ours n'aime pas qu'on le dérange. Quelquefois un vrai homme, pour montrer que tout de même c'était lui l'homme, allait jusqu'à la maison du Velu, se campait devant l'entrée et criait : « Hé, sors donc, Homme Velu ; sors, si tu oses ». Et alors...

L'oncle-ours se jetait à quatre pattes et sortait en grognant.

– Oui, mon petit, il sort ainsi. Grrr ! Grrr ! D’abord le museau, puis la tête, puis le corps. Quand il voit de quoi il retourne, il se dresse debout.

L’oncle se dressait debout.

– Oui, mais voilà ! L’homme sait que le Velu n’aime pas qu’on lui présente quelque chose sous le museau.

– Pourquoi, mon oncle ?

– Cela le fait loucher ou l’empêche de réfléchir. Alors l’homme lui met sous le nez le bout d’un bâton. L’ours l’écarte (l’oncle l’écartait). L’homme le représente, l’ours l’écarte de nouveau. Cette escrime dure quelques secondes, puis on jette là le bâton et...

Je savais : en plus du bâton, l’homme portait un couteau. Cela finissait mal pour le Velu.

– Et quand il vient voler le miel, mon oncle ?

L’oncle montrait un pin :

– Tu vois ! Le miel est là dans la ruche, tout en haut de l’arbre. « J’ai mes crochets », dit l’ours. Zzzt ! zzt ! les abeilles se fâchent : « Chacun chez soi, monsieur l’ours. Gare à nos dards ! » – « J’ai ma pelisse » dit l’ours. Il grimpe ; il prépare sa langue et tu sais, comme cuiller, c’est bien fait une langue d’ours. Eh ! qu’est-ce cela ? Devant la ruche, un bloc de bois pend au bout d’une corde : sans doute une farce des hommes. D’un coup de patte, l’ours l’envoie voler, puis il tend sa cuiller. Oui mais voilà ! quand le bloc a fini de monter, il descend et pan ! sur le museau de l’ours. Il rejoue de la patte, tend la cuiller et de nouveau, pan ! À la longue, c’est décourageant. Et l’ours s’en va grrr ! grrr ! jusqu’à la prochaine fois.

– Et pour le prendre au piège, mon oncle ?

– Ah ! voilà.

L'oncle se mettait à marcher, ployé, soufflant, souffrant comme s'il portait sur le dos une grosse pierre.

– Elle est lourde, tu comprends ! En sortant de chez lui, il a trébuché dessus et c'est encore une farce de l'homme. Seulement il ne veut pas que cela recommence. Cette maudite pierre, il ira la jeter loin. Par exemple là-bas, au bout de la pente, dans ce trou d'où elle ne remontera plus. Oui, mais voilà ! un Velu ne pense pas à tout. Il ne pense pas qu'une corde est nouée à la pierre et que cette corde le gêne à une patte dans un nœud coulant. Bon ! il arrive devant le trou. Il jette sa pierre, la corde se tend et rouf ! rouf ! il roule, cul par-dessus tête, jusqu'au bas où les hommes l'attendent.

Il y avait encore l'histoire de l'ours qui sait si bien nager :

– Car il nage bien, mon petit, mieux que les hommes : un champion, quoi ! Il ne veut pas que les voisins lui fassent concurrence avec leurs barques. Justement, il en voit une. Brrr ! et grr ! il plonge, nage jusque-là, s'accroche, se hisse, les crocs dehors pour leur apprendre. « À votre aise, monsieur le Velu, à votre aise. » On le laisse entrer. Oui mais voilà ! Pendant qu'il s'installe la barque se met à danser, à tanguer, à rouler (comme ceci, disait l'oncle, en secouant son fauteuil, à le renverser). L'ours n'aime pas du tout cela. Il veut bien nager, non pas tomber dans l'eau. Il se cramponne, crie, pleure et pendant ce temps, les hommes avec leurs rames...

L'ours en pantoufles sur ses quatre pattes, l'ours qui écarte ce qui le gêne, l'ours et sa langue comme une cuiller, l'ours qui ressemblait à mon oncle, l'oncle qui ressemblait à mes ours, par là-dessus, tantôt noirs, tantôt bleus, les yeux de ma tante, cela forma dans ma tête un

gâchis dangereux. Je dormais mal. Une nuit, j'eus un cauchemar. Je m'entendis hurler. Pensant aux cris de maman, je hurlai davantage. L'oncle ne me dit rien. Seulement, le lendemain, on dressa mon lit dans sa chambre et on ne parla plus d'ours.

## VI

Cela fait mal ? Cela fait mal ?

Et le médecin vous enfonce les doigts, juste à l'endroit où cela fait le plus mal. J'en arrive à un point où cela pince. Enfonçons le doigt.

Mon oncle s'absenta. Quelques jours avant, tante m'avait mené voir de grosses pierres écroulées qu'on appelait : le Château Sarrasin. C'était à l'extrême bord d'un roc en surplomb sur le vide. À cause du soir, ce trou s'enfonçait tout noir. Tout à coup, tante s'accrocha à une branche, se pencha et si fort que je la vis déjà rouler comme l'ours jusqu'au fond.

– Varia, prends garde, Varia !

J'avais crié son nom. Elle se releva tout de suite et m'embrassa :

– À la bonne heure. Tu sais maintenant comment je m'appelle. Tu trembles ?

– Oui.

– Oui... qui ?

Je regardai ses yeux. Ils étaient bleus :

– Oui... Varia.

Je tremblai davantage.

Avait-elle un dessein ? Au retour, elle dit à son mari :

– Le petit sauvage est apprivoisé. N'est-ce pas, Marcel ?  
Et de nouveau ses yeux.

– Oui, Varia.

« Varia » resta. L'oncle partit le surlendemain. Cet après-midi, on fit la sieste, puis tante m'emmena vers le pin qui servait quand l'ours volait le miel. C'était le temps des moissons. Loin, des fourmis entassaient sur des petits chariots des fétus qui étaient de grosses gerbes. On reconnaissait quelquefois un cri : Zou ! Le soleil dardait. L'air cuisait les joues. Pfff ! pfff ! tante ne savait comment faire, pour le chasser. À peine sous le pin, elle retourna vers le mas, en revint avec un livre.

– Lis, Marcel. Je vais dormir encore un peu. Pfff ! pfff !

Elle s'affala dans un fauteuil ; moi, par terre à ses pieds. Je lus quelques pages ; je levai les yeux. Même en dormant, elle conservait son sourire. La tête pendait vers l'épaule. Un pied avait glissé en avant, la jupe restait en route. Je constatai :

– Tante n'a plus ses bas.

Tantôt, je l'eusse juré, elle les avait. Cela m'étonna. Après tout, cela ne me regardait pas. Je repris mon livre, je lus quelques lignes. Quand même, pourquoi avait-elle enlevé ses bas ? La jambe se tendait vers moi, sans rien, étrangère comme une jambe dont on aperçoit la peau pour la première fois. Même en lisant, il m'en restait dans l'œil une tache rose. Et ce que je lisais m'intéressait si peu. Je regardai plus franchement. Bah ! qu'avait-elle de particulier, cette jambe ? Elle ressemblait à la mienne. D'une peau plus fine cependant, plus douce à voir, plus douce peut-être à... Qu'est-ce que je pensais là ? On ne pose pas un doigt sur la jambe de sa tante. Je fermai la

main solidement pour emprisonner ce doigt. Je m'efforçai de lire. Pfff! pfff! le pied se retira, la jupe tomba, c'était fini.

– J'ai plus chaud que tantôt... As-tu lu, Marcel ?

– Oui.

Je mentais : je ravalai mon « Varia ». Elle m'embrassa. Sa joue mouilla la mienne. Une odeur monta, une odeur qui ne ressemblait à aucune autre, douce, écoeurante un peu, que j'aurais voulu respirer tout le temps. Ici je ne me souciais plus des péchés. Pour l'odeur, je me dis : « C'est mal. » Malgré cela, j'aspirai un bon coup. Puis j'eus honte.

À l'heure du coucher, Varia me demanda :

– N'auras-tu pas peur de dormir dans un mas où il n'y a pas d'homme ?

– Non.

Encore une fois, « Varia » ne sortit pas.

– Qu'as-tu ? Tu me sembles triste.

Eh ! non. Je n'étais pas triste. Je n'avais pas peur, non plus. Quelque chose me tourmentait. Tout n'était pas comme il fallait. Mais quoi ? Au petit bonheur, je récitai un acte de contrition. Je m'endormis avant les derniers mots.

Le lendemain, on retourna sous l'arbre, Tante me donna un livre, s'installa, s'endormit, un pied en avant, sans bas, exactement comme la veille. Quand même, c'était drôle ! Je pensai à mon acte de contrition : « Je prends la ferme résolution... » et tournai le dos à la jambe. Cric ! le fauteuil d'osier eut l'air d'appeler. Ma tête bougea d'elle-même : le pied s'était rapproché. Peut-on combiner d'avance un plan sans y penser ? Je sus parfaitement ce que j'allais faire. Sans lâcher mon livre, je rampai vers la jambe. Quand je fus assez près, je feuilletai les pages qui effleurèrent le mollet. Rien

ne bougea. J'y mis le bout d'un doigt : rien. Une autre pensée me vint. Chez le goinfre, quand le valet portait la main sur la soubrette, celle-ci lui lançait une gifle... ou bien, elle ne lançait pas de gifle. Que ferait Varia ? Je me levai. Cela prit une longue minute. Zou ! les fourmis, loin, travaillaient autour de leur chariot : elles ne verraient rien. La tête renversée, Varia tendait en avant ce qui attire la main des hommes. Cela montait, descendait, remontait. Serait-ce dur ? Chaud ? Avec la petite fille je n'avais pas eu le temps. Je risquai un doigt : je sentis l'étoffe. J'appuyai : l'étoffe. L'ours devant le miel repoussait le bloc de bois : comme ceci... comme ceci. Je fis jouer ma patte :

– Que fais-tu, petit ?

Une main se ferma, la patte était prise. J'attendais une gifle. Il n'y eut qu'un sourire et, me parut-il, pas moqueur.

– Je ne faisais rien, Varia.

– Si, si, tu promenais ta main comme ceci.

Et certes je n'eusse pas osé appuyer aussi fort qu'elle le fit. J'eus peur comme sur un fer rouge.

– Vois-tu, ce sont des choses que...

Elle ne dit pas quelles choses. Je ne sais si je me jetai dans ses bras ou si c'est elle qui m'y prit. Je m'y trouvai. Je sentis son parfum. C'était mal. J'aspirai comme la veille. Je m'échappai en pleurant.

La nuit, je ne m'endormis pas. Toutes sortes de questions s'agitaient dans ma tête. Pourquoi deux jours de suite avait-elle enlevé ses bas ? « Ce sont des choses que... Si, si, tu les promenais ainsi... » Et ce parfum ! Mes doigts sur elle ! Qu'avaient-ils senti ? J'étais si troublé. Plus qu'après la fillette, ces doigts avaient faim. Je ne pensai pas à mon acte de contrition.

Tante ne dormait pas non plus.

– Tu sautes comme une carpe. As-tu chaud ? Peur ?

– Oui, peur.

– Dors.

Je continuai à sauter. De longues minutes. On agita une boîte d'allumettes. Une petite flamme. Tante à mon lit :

– Comme tu t'agites. Lève-toi. Je te ferai place près de moi.

Cela me parut plus effrayant que ma main sur elle tantôt. Je crois que je n'obéis pas tout de suite. Je dus entrer le premier, dans le fond, à la place de l'oncle. Je tremblais si fort que le lit dansait. La toucher ? Je n'étais plus curieux. Je m'écartai tant que je pus. Malgré cela, je humai son parfum.

– Tu n'as plus peur, j'espère. Tu dormiras.

Elle glissa sa main sur mon front, sur mes joues, au long de mes bras. Je suivais attentif comme si j'écoutais ses caresses : « La voilà au poignet, la voilà sur l'épaule, la voilà... » Elle arriva sur la poitrine et s'attarda. Mon cœur battait fort. Où irait-elle, après ? J'attendis. Cela ne bougeait plus. C'était doux, un peu effrayant. Je ne pensai plus à rien. Mes yeux étaient fermés. J'aurais voulu que cela durât toujours.

– Tu m'entends ? Tu dors ?

J'entendais. Je ne répondis plus.

La chose arriva au petit jour. Une pointe de soleil forçait le volet. Tante n'était plus là. Tout à coup :

– Le diable, mes enfants... Le péché... L'œuvre de la chair... Faire pleurer les anges.

J'entendis ces mots aussi nettement que si on me les eût criés la bouche contre l'oreille. Je ne sais si je devins

blanc ou rouge. Je me cachai sous mes couvertures. La voix m'y suivit :

– Le diable !... Le péché... L'œuvre de la chair...

Ah ! oui, l'œuvre de la chair ! J'avais commis le grand péché. Et pas moyen cette fois de douter. Je l'avais commis de mon plein gré, avec complaisance. Mes autres fautes, le confesseur avait peut-être raison : pas d'importance. Mais avant-hier, hier, cette nuit, j'avais provoqué tout, accepté tout, j'avais fait pleurer les anges, souillé mon âme, souillé ah ! souillé l'âme de Varia ?

Ceci me tourmenta plus que le reste. Je n'osai rien dire. Dans le courant de la journée, Varia s'occupa comme si de rien n'était. L'après-midi on n'alla plus sous l'arbre. Je la regardais : « A-t-elle des remords ? » Quand ses yeux étaient noirs, elle m'en voulait. Bleus, elle était triste. Mais non ! Je ne voulais pas qu'elle fût triste. J'étais seul coupable, moi qui l'avais touchée, moi qui l'avais tentée. Et si la mort nous envoyait en cet état devant le Juge ! Je pensai à la confession : pour elle, pour moi...

La journée se passa. Malgré mes craintes, le soir, quand on se fut couché, j'attendis quelque chose. Si Varia remuait les allumettes. Si Varia m'appelait... Si... Au réveil, je ne m'en sentis que plus coupable. Je repensai à la confession. Sans avoir l'air, je parlai de l'oncle, des boyards, des isbas, puis tout naturellement de mon âme, de la première communion.

– À propos, je voudrais bien me confesser un de ces jours. Et vous, Varia ?

Elle eut, me parut-il, un regard irrité :

– Te confesser ? Pourquoi ?

Elle ne voulait pas. Cela me suffit. Je m'efforçai de sourire :

– Oh ! dis-je, après tout...

Cela n'a l'air de rien. J'en eus la conviction totale : pour elle, je sacrifiai mon âme. Je l'acceptai de tout mon cœur.

L'oncle revint. Tante me parut inquiète. Elle ne me laissa pas seul avec lui. Quand je voulais parler, elle regardait ma bouche, comme pour arrêter certains mots qui auraient pu sortir. Du moins, je le compris ainsi. À un moment, les yeux m'enfoncèrent leurs pointes noires, elle mit un doigt sur les lèvres. Cela devint pour moi un signe, *le* signe, un pacte : savoir et se taire. Des paupières, je répondis que oui. Les yeux alors devinrent bleus.

Des semaines s'écoulèrent. Mes remords, le sacrifice, le pacte : je dus paraître un enfant singulier. Je voulais être seul. Je me couchais sous l'arbre, « notre arbre », y restais des heures sans bouger, ne sachant si je dormais ou veillais, comme si j'avais encore sur mon cœur la main de ma tante. Je pensais à elle, à notre péché, à ses bras, son parfum, son signe. Cela me semblait loin, et tout, peut-être, ne s'était pas produit. L'idée du péché s'effaça très vite. Il y avait autre chose et mieux : par exemple la Vierge, reine et fée, qui s'était montrée dans le soleil couchant ; la Varia, cherchant sans doute la mort, imprudente, au-dessus du gouffre. Comment expliquer des idées d'enfant avec des mots d'homme ? Un sentiment poussait en moi dont je ne me rendais pas compte. Heureux ? Il m'arrivait de chanter. Brusquement je pleurais, je boudais, une rage me prenait qui me faisait mal jusqu'au bout des doigts. Avaient-ils de nouveau faim, ces doigts, comme après la fillette ? Devant elle et les autres,

je n'osais plus prononcer Varia. Je redevenais le sauvage trébuchant sur « elle » et « vous ». J'avais inventé un nom pour moi, Varetchka. Je le prononçais au fond de moi, avec des intonations à moi, afin qu'il fût à moi seul. Seul avec elle, trop près, j'avais peur. Je guettais le bleu de ses yeux, je notais le moindre de ses gestes et le reprenais la nuit en murmurant Varetchka. S'éloignait-elle, je la relançais ; quand je ne la découvrais pas, je pensais mourir.

Les soirées s'allongèrent. De voisin à voisin, on s'assembla pour la veillée en décortiquant les amandes, ce qui s'appelait, je crois, le décalage. Les doigts occupés par l'écorce de ses fruits, l'oncle racontait des histoires. Des jeunes filles venaient. Tante plaçait ma chaise près de la leur. Ostensiblement, je ne voulais pas, afin qu'elle sût : « C'est à cause de moi. » Je le devais. D'ailleurs aucune n'était une Varia. Cela m'était aussi évident qu'autrefois quand les petits garçons du parc étaient des Marcel, les petites filles des Jeanne.

Et l'oncle ? Je ne pensais pas avoir mal agi envers lui. Je l'aimais. Pourtant, certaines nuits, quand il entraît dans le lit de ma tante, cela pinçait. Lui mettait-elle la main sur la poitrine où bat le cœur ? Je me refusais d'y penser. Un jour, je les suivis dans le jardin. Un peu las, l'oncle marchait courbé à petits pas. Tante lui donnait le bras. Comme il semblait vieux ! Et près de lui, bien droite, comme Varia était jeune ! Je pensai à mon image : la reine au bras de son vieux roi, et moi tristement derrière eux, comme son page. Oui, c'était bien cela. Son page, porter sa traîne, ne rien dire, partout la suivre et un beau jour expirer car « leur amour était surhumain ». Je détestai mon oncle, ce jour-là.

Un soir, tante me surprit en train de farfouiller dans ma valise. Papa avait écrit : j'aurais à revenir bientôt. Moi qui pensais que cela durerait toujours !

– Que fais-tu là, petit ?

– Rien.

– Tiens ! tiens ! un mouchoir à moi, un peigne à moi, un ruban : tu es un méchant petit voleur.

J'avais rassemblé avec dévotion ces souvenirs. Je me dressai très rouge :

– Je n'ai pas volé. Ce sont des...

Elle mit un doigt devant la bouche.

– Il ne faut pas. Rends cela. Que penserait-on chez toi ?

Je me sentis un grand courage :

– Oui, c'est notre secret.

– Notre secret ?

Y mit-elle le point d'interrogation que je trace à présent ? Je ne le compris pas ainsi. Il me vint une grande joie. Elle acceptait. Elle acceptait « notre secret ». Je nous revis dans le jardin : le roi, la reine et derrière eux, voué à sa reine, le page. Je pensai : « Ce sera à jamais. » Il me parut beau de n'en rien dire.

Je dus partir. J'avais demandé un sursis, ce qui me valut une sermonce de papa : il était temps que je reprenne mes études pour devenir quelqu'un ; au surplus je ne montrais guère de cœur et l'on s'étonnait que je ne misse pas plus de hâte à revoir ma mère. Il avait raison ; mais cela s'annonçait bien mal.

Tante m'accompagna à la gare. J'avais eu le temps de rassembler quelques « souvenirs » moins personnels : de la lavande, une pierre du château Sarrasin, une écorce de notre

arbre, un bout de chiffon qui avait été peut-être un mouchoir. Tante porta la valise qui renfermait ces souvenirs.

L'oncle marchait entre nous. Je restai un instant en arrière puis me plaçai franchement à côté d'elle. Je surveillai tous ses gestes. Je vis avec horreur accourir la locomotive. Varia me regarda et lentement, lentement leva un doigt qu'elle posa sur sa bouche. Des yeux, je fis signe que oui. J'ajoutai :

– Aux vacances prochaines.

Dans mon idée, ces mots signifiaient l'éternité du pacte. Elle répondit :

– Oui, aux vacances prochaines.

Elle m'embrassa. L'oncle aussi. Sa barbe n'était plus en stigmates de maïs : la barbe d'un vieux roi.

## VII

Les temps qui suivirent furent stupides. Ils ont empoisonné la vie de mes parents, la mienne. Chacun porte en soi la graine que le plus ou moins de soleil développe ou pourrit. D'où vient la graine ; d'où, le plus ou moins de soleil ? De plus, j'étais égoïste : moi, moi, moi. Il m'a fallu réfléchir, n'être ici qu'un parmi des milliers, pour comprendre qu'il y a aussi, qu'il y a surtout, les autres. Ah ! sortir de soi ! Je ne dirai pas ce que je regrette le plus. Le sais-je moi-même ? Mon père, c'est certain, je ne l'aimerai plus. Il s'est montré trop dur. Pourtant, moins dur, m'eût-il aimé davantage ? Quant à maman, elle a pleuré. Ces pauvres larmes !

Les premiers jours, tout alla bien. Papa avait lâché son travail pour m'attendre à la gare, avec maman. En les

embrassant, je pensai, peut-être plus qu'il ne convenait, au coin de ma chambre où je leur cacherais mes souvenirs. Je fus néanmoins très heureux. Maman était guérie. Sa bouche dansait encore un peu comme le jour où elle s'acharnait sur le dessous de ses assiettes. J'appris à petits coups, qu'elle avait été en traitement à la Salpêtrière. Je connus ainsi le nom de l'hôpital où j'écris à présent. À la maison, rien de changé : le goinfre et son ventre, la cour, papa et sa mallette : « Ah ! mon Dieu, oui », maman : « Ah ! mon Dieu, non ». Après le soleil de là-bas, cela me parut triste. Mais ce soleil brillait en moi.

Mon oncle, ses ours, le plateau, les ruines, j'eus beaucoup à raconter. Maman m'écoutait volontiers et même m'interrogeait. Bien entendu, tante tenait un rôle très effacé. Mais parler du pays, c'était parler d'elle. Un rien m'y ramenait :

– Tu emploies du beurre, maman : là-bas c'est de l'huile. Tu as froid, papa : si tu savais là-bas, le mistral.

Ces histoires m'intéressaient tant ! J'aurais dû me méfier. Une fois ou deux comme je lui coupais la parole, papa prit son air de pur Lou... Un soir, il éclata. Nous avions un invité. On prononça : Provence. J'attrapai le mot, les autres durent se taire. Boum ! un poing sur la table :

– Suffit, Marcel ! Nous en avons assez de ta Provence.

Le poing de papa ne s'abattit pas que sur la table. Je me claquemurai dans moi.

C'est alors que je commençai ma vie stupide. Comme elle me semblait belle ! Que l'on pense à mes rêves, mes scrupules, mon besoin que les choses durent. Tout cela fut ramené sur ma Varetchka. On m'avait placé dans une école « pour devenir quelqu'un ». Des cubes, des roues,

des sphères. Je me souviens d'une leçon de géométrie : « Par un point pris sur une ligne droite, on peut élever une perpendiculaire ; on ne peut en élever qu'une seule. »

— Et vous, demanda le professeur, que remarquez-vous dans ce texte ?

— On peut, répondis-je en appuyant sur « peut », élever une perpendiculaire. Mais on ne le fera pas.

Ma réponse fit le tour des classes comme autrefois mon « Y nazent ». Mais je ne plaisantais pas. Qu'est-ce que cela me faisait, une perpendiculaire ? J'avais de gros cahiers. Ceux-là, oui, me servaient. Je les montrais le soir à mes parents : « Je vais étudier. » Vite, je me bouclais dans ma chambre. Pauvres cahiers ! J'étais dessus le mouchoir, l'écorce, la pierre. J'allumais de la lavande. Cela sentait le brûlé. L'odeur passait sous la porte. J'entendais papa : « Il va nous asphyxier », et dame, s'il me fallait recommencer... Mais en ce temps ! Ô Varia, Varetchka ! comme cette herbe, un être se consumait pour toi. Cette pierre je l'avais prise toute chaude parce que ta main s'y posait. Cette écorce... Je filais loin dans mon rêve.

Je ne me rappelle plus au juste comment cela se passa. Le travail de la pensée est sournois. On s'imagine des faits, on se les raconte, un peu de vrai, beaucoup de faux. Un beau jour, je me trouvai devant une histoire où tout fut vrai.

Il y eut ceci :

Varia, si belle en silhouette sur le soleil, Varia s'exposant à la mort, oui, à la mort au bord du gouffre, Varia m'aimait. Elle ne voulait pas le dire ; elle ne pouvait le cacher et moi, dès le début, oh ! comme je l'aimais ! Et son doigt sur les lèvres ! Peut-être bien que, les premiers jours, j'avais douté. Je ne doutais plus. Certainement elle

l'avait posé sur les lèvres, ostensiblement, à plusieurs reprises. Il signifiait sa volonté. Mon silence qu'elle exigeait, son cœur qu'elle me donnait, un serment de l'un à l'autre : qu'elle resterait ma reine, que je resterais son page, lié par cet engagement sacré qu'est un vœu : à jamais, à jamais, à jamais.

L'aventure du lit me gênait quelquefois. « Le diable, mes enfants. L'œuvre de la chair... » Non, non. Cette main sur ma poitrine interrogeait : « À qui ce cœur qui bat si fort ? » Varetchka n'était pas de ces femmes de chambre, pas de ces fillettes avec qui l'on pense au péché de la chair. Elle était la reine, oui une reine, deux tresses blondes sur le dos, les yeux jamais noirs, éternellement bleus. Et pure ! comme sur l'image. Cette image naturellement était devenue l'emblème sacré. Elle occupait la belle place au mur au-dessus de mon lit. Mes parents ne devinaient certes pas pourquoi, en m'en allant, je la couvrais d'un voile.

Je vous entends, M. le lecteur improbable. Une fessée, une bonne fessée m'eût ramené de plain-pied sur la terre où sont les petits Marcel qui étudient les cubes et les roues. Est-ce bien sûr ? Cette fessée, je l'eusse acceptée avec joie et pas à la façon de Jean-Jacques Rousseau. Souffrir pour ma reine ! Sans le savoir, ne cherchais-je pas avant tout ce qui pouvait me rendre triste ? Au milieu de mes souvenirs, j'ouvrais mon atlas à la carte de France. Varia là, ici Paris, cela tenait entre le pouce et l'index. Je comptais les villes, celles que l'on brûlait en pleine vitesse, celles où l'on s'arrêtait, celles où l'on mangeait, tous ces champs, ces montagnes, un voyage toute la nuit, puis un tacot, une heure de marche, tout cela s'allongeait

bout à bout, kilomètres sur kilomètres pour séparer le page de sa reine. Il y avait le temps. « Aux vacances prochaines. » Un autre se fût réjoui. Je me complaisais à me tourmenter : « Elles n'arriveront jamais, ces vacances. » D'ailleurs *on* nous séparait. Qui *on* ? Cet être terrible qui n'a pas toujours de figure et prend soudain l'air de pur Lou... d'un papa qui vous regarde de travers. Alors voilà ! j'étais un page exilé, persécuté loin de la reine. Il avait mal. Au fond, comme il eût été désolé de n'avoir plus ce mal !

Pendant que l'on me croyait au travail, ces pensées, je tâchais de les écrire. « Vénération, culte, toujours, jamais », ces mots étaient trop faibles. J'en trouvais de plus forts, d'une orthographe plus rare : « Irréfragable, immarcescible ». Je les soulignais : d'un trait, deux traits, trois traits. Je les agrandissais à coups de majuscules. J'essayais avec mon sang.

La nuit passait. Une heure, deux heures. Que faisait la Reine ? Comment se résigner à dormir, quand peut-être comme moi, elle écoutait sonner les heures. Un soir, elle avait levé le doigt vers une étoile : notre étoile, le rendez-vous où nos regards se retrouvaient.

Je la cherchais. Il y avait aussi la lune. Lorsque ma tête n'en pouvait plus, en guise d'oreiller, je glissais en dessous ma pierre. Elle était dure. Tant mieux. Je souffrais pour ma reine.

– Tu es pâle, me disait maman. Si tu as un tourment, dis-le.

Le dire ? À qui ? Certes pas à mon père, cet *on* qui à coups de poing sur la table en avait assez de ma Provence. À maman ? Et le pacte ? Comme l'ours, je portais ma

Pierre. La jeter, j'eusse roulé dans le trou où les hommes attendent. Un moment, je songeai à la confession, car Varia, ma reine était aussi une Madone et son culte me rapprochait de Dieu. Là je me heurtais à un mystère. En vue de je ne sais quelle épreuve, la Madone m'avait interdit la confession. Je tournais autour des églises : aller prier là ! Je n'osais, exilé de ma reine, par amour pour elle exilé de Dieu, encore de la souffrance.

Quelquefois, j'ajoutais à mon rêve. Je me figurais dans mon lit, pâle, épuisé, maigre, intéressant : j'allais mourir. Mes parents m'entouraient : il fallait bien quelques personnages autour d'un page mourant. La reine entrait. Et alors...

La scène était si belle que je voulus la réaliser. J'écrivis un testament. Mon corps serait enterré dans *mon* pays, la Provence. Dans le cercueil, on déposerait le mouchoir, la pierre, l'écorce, la lavande. On brûlerait mes papiers sans les lire. À part les charges, *on* ne recevait rien. Une nuit, je m'étendis presque nu, près de ma fenêtre par où le froid et la pluie entraient. Quel dommage que les nuages me cachassent notre étoile : « Je vais mourir... je vais mourir... » J'eusse mérité un rhume.

À ce régime, mes études n'avançaient guère. Reine déjà et Madone, Varetchka était aussi une savante. Je prenais des résolutions. J'étudierais le latin, le grec, l'astronomie, la médecine. Des bulletins arrivaient : « Marcel ne travaille pas... Marcel néglige ses devoirs... Si Marcel ne s'applique pas davantage... »

Maman pleurait. Papa grondait :

– J'ai obtenu une bourse. Si on te renvoie, que deviendras-tu ? Comprends donc.

Je voyais, j'entendais, mais de loin, comme si on grondait quelque autre Marcel. Mon rêve m'enveloppait. Rien ne le traversait. D'ailleurs, devenir quelqu'un ? J'étais un page !

– Je veux être libre, dis-je un jour. Cultiver la terre.

– Oui, ricana mon père, en Provence, n'est-ce pas ? Chez ton oncle, qui n'est même pas ton oncle... Tu n'iras pas.

Comment devinait-il ? Le soir, je l'entendis :

– Voilà les enfants ! on les élève, on se coupe en quatre ; ils ne sont pas encore grands qu'ils...

De la réprimande, je ne retiens qu'une chose : « Tu n'iras pas. » Quel bourreau de père. En ce temps, plus que jamais : « Ah ! mon Dieu oui ! Ah ! mon Dieu non ! », le pauvre oiseau battit des ailes.

Un soir, j'aperçus sur la table du bourreau, un coin de lettre avec une écriture que je reconnus aussitôt. Les papiers de papa étaient sacrés : défense d'y toucher. En regardant de loin, j'attrapai quelques mots : « ... envoi d'amandes... estagnon d'huile... Marcel... » Déjà je tenais le papier : « Marcel viendra-t-il aux vacances ? » Elle avait écrit ces mots ! Pour moi ! Je les savourai. Un autre, certes, n'y eût rien vu ; moi, je savais. Cet M, elle en avait caressé les traits avec amour. L'A pensait à moi. Et ce T ferme comme elle avec sa belle barre. Autant de signes que m'envoyait ma reine. Elle pensait à moi ; elle aimait son page ; il devait lui rester fidèle. Et le bourreau n'avait rien dit ! J'aurais voulu conserver le papier. J'en arrachai un bout : un trésor de plus dans mes souvenirs.

Un autre jour, papa dit à maman :

– La femme de Maryan m'a écrit.

J'attendis. On se tournerait vers moi : « Tu es attendu aux vacances. » Rien. Le bourreau s'amusa cruellement à se taire. Je ne découvris pas la lettre. Plus tard, j'en trouvai une autre. Je lus, relus : pas un mot pour Marcel. Ah ?... J'avais un an de plus. Je réfléchis. Tout n'était donc pas vrai dans mon rêve ? Oh ! il ne s'agissait pas de moi. J'avais juré : à jamais. Le vœu était sacré. Ce serait à jamais. Mais elle ? Mes souvenirs, ses signes m'affirmaient : « Elle t'aime » ; sa lettre, et peut-être la précédente : « Elle t'oublie ». Elle t'aime, elle t'oublie : je marchais en plein vertige sur ma planche. À quoi m'accrocher ? En étudiant les cubes j'avais pris l'habitude des raisonnements géométriques. J'en composai un : « Varia m'a-t-elle fait signe ? Oui. Ces signes indiquent-ils un pacte ? Oui. Ce pacte sous-entend-il son amour ? Oui. Quelque chose a-t-il pu éteindre cet amour ? Non. Donc, je dois être tranquille : elle m'aime. Ce qu'il faut démontrer »

Quand le doute survenait, je récitais la phrase. Je devais la réciter d'un trait, à la façon d'un théorème, et penser avec force au sens de chaque mot. Si je m'embrouillais, il me fallait recommencer. Si j'arrivais à bonne fin, le doute avait eu le temps de me rattraper, je recommençais encore. Recommencer comme pour mes prières, comme plus tard mes additions, comme ici je m'envoie le pouce dans l'œil et recommence. Autant que mes lèvres, mon cerveau ne cessait de bouger.

- Que marmonnes-tu, petit ?
  - Je répète ma leçon.
  - Comme ces études te fatiguent.
- Pauvre maman !

Un peu plus tard, douter me peinant trop, je préférerais une certitude. Je changeai de thème. Varia, celle qui existait en chair et en os, m'avait oublié. Elle devint : « Celle de là-bas », une morte qu'on regrette, mais qui ne compte plus. Varetchka seule exista, en reine. Le page était lié par un pacte : il ne l'oublierait jamais. Je m'embarquai là-dedans. Avec cette idée de morte en plus, mon amour devint funèbre.

Ah ! je m'y entendis à gâcher mon enfance. Si maintenant je rencontrais un de ces Marcel, ce que je lui en dirais à ce petit imbécile ! Et cela ne servirait à rien. On peut faire le compte. La crise commença à treize ans, j'en eus quatorze, quinze. Rien ne changea. J'avais mes idées toutes faites et bien entendu, j'étais plus malin que les autres. À l'école, je me rencognais. S'il m'arrivait de m'amuser un instant, je me reprochais cette infidélité à ma reine. Je n'aimais qu'un camarade, Charles, à cause de son air sérieux. Les autres, leurs jeux, leurs querelles, les polissonneries de certains avec de sales fillettes, ils n'étaient pas des pages, fi ! Quelquefois des désirs imprécis m'agaçaient, mes doigts avaient faim. Pouah ! comme M. le Curé je me rejetais en arrière. Le pacte m'interdisait la confession, je voulais cependant mon âme nette. J'aimais Dieu, mais de loin. Quant à ma Reine...

Un jour j'entendis maman parler d'un petit Jean.

– Qui cela, Jean ?

– Le fils de Maryan.

– Et de sa femme !

– Bien entendu.

Varia avec un ventre comme le goinfre ! Je ne sais comment, un an plus tôt, j'eusse accueilli cette nouvelle.

Je me revois cette nuit. Je suis sur mon lit. Ma lavande fume. Je contemple ma pierre, le mouchoir, l'écorce. Je grince des dents : « Ma reine est à moi... à moi... à moi... »  
À l'aube : « À moi... à moi... à moi... »

Le lendemain je tournai autour de maman. Ce petit Jean, maman, comment était-il ? Pas possible : il marchait, il babillait ! En aurait-on des nouvelles ? On me les communiquerait, n'est-ce pas ? Je voulais rester calme. Je bafouillais, les mâchoires serrées comme pendant la nuit.

Beaucoup de jours passèrent. Reportai-je sur l'enfant ce que je ne pouvais donner à une Varetchka inexistante ? Quand je pensais à lui, une exaltation singulière me prenait et j'y pensais constamment. J'en parlais à maman. Je l'appelais : mon Jeannot. Il était mon petit frère. Aller en Provence signifiait faire la connaissance de Jeannot. Je le voyais très bien : de bonnes grosses joues, des yeux clairs, une culotte de laine rouge, un béret peut-être bleu, mais dont le pompon était certainement blanc. Ainsi il trottnait sous notre « arbre ». De lui, je pouvais parler librement :

– Tu ne t'imagines pas, maman, ce Jeannot, je voudrais tant, tant, le voir.

Un jour, maman me dit :

– Tu iras bientôt.

## VIII

La fin de l'histoire fut piteuse. Je ne pourrais la raconter qu'en me moquant et malgré tout, le souvenir m'en reste cher. Je préfère la transcrire telle que je la rapportai en un devoir de style, un jour que notre professeur nous

avait demandé « un rapport net et précis sur quelque fait qui vous serait arrivé ». Je ne dissimulai pas mon nom. J'intitulai cela : *Le Cheval de Troie*.

Voici ce devoir.

Marcel était un garçon de quinze ans qui faisait des études pour devenir quelqu'un. Il avait un jeune cousin qui vivait avec ses parents dans un mas en Provence. L'enfant s'appelait Jean, ou plus familièrement Jeannot. Ne l'ayant jamais vu, Marcel l'aimait beaucoup. On lui avait promis qu'il irait le voir bientôt et pour cent mille raisons, il était bien content.

Un jour, il accompagna sa mère dans un grand magasin. Dans le compartiment des jouets, ils passèrent devant le rayon des chevaux. Marcel les trouva beaux. Il les trouva beaux, non parce qu'il les désirait, mais parce qu'il les regardait avec des yeux qui verraient Jeannot, ou peut-être avec les yeux mêmes de Jeannot. Il y avait des chevaux de toutes sortes : en bois, en carton, de grands, cabrés entre des roues, d'autres à bascule, d'autres en vraie peau, si bien empaillés qu'on eût dit des poneys.

Il en distingua un. Ce cheval ne différait guère de ses voisins. Il était petit, en carton. Cloué sur une planche à roulettes, il levait deux pattes, une devant, une derrière, pour avoir l'air de marcher. La planchette était peinte en vert ; le cheval peint en blanc. On avait semé quelques touches de gris çà et là pour pommeler la robe. Du rouge indiquait les naseaux ; du noir, la crinière. Quelques fils de chanvre pendaient à l'endroit où les vrais chevaux portent la queue.

– Oh ! maman, si on achetait ce cheval pour Jeannot !

– C'est qu'il coûte vingt francs, Marcel.

– Jeannot serait si content. On ne voit pas de si beaux jouets là-bas. Je donnerai ma tirelire.

– Elle est presque vide.

– Oh ! maman.

– Soit ! Je suppléerai.

Marcel était souvent triste. Ce jour-là, il fut heureux. Il prit le cheval, le caressa et le serrant dans ses bras, le trouva encore plus beau, puisqu'il était maintenant le cheval de Jeannot. Il ne voulut pas que le vendeur le portât. Il le porta lui-même, dicta l'adresse, la vérifia et là encore, il eut de la joie, parce qu'on emballait le jouet parmi des copeaux dans une caisse qui fut, du coup, une écurie confortable pour le cheval de Jeannot.

À la maison, il écrivit une lettre pour annoncer qu'il envoyait une surprise à Jeannot. Il se rendit à la poste. Il était toujours bien content. Il aimait la rue, il aimait le monde, il aimait sa maman, il aimait son papa. Il lui sauta au cou, lui décrivit son achat :

– Et tu sais, c'est une occasion. Je parie que l'on s'est trompé d'étiquette. Pense ! un cheval haut... tiens, comme cela.

Et il montra une chaise.

Le soir dans son lit, il ne put s'endormir. En culotte rouge, un pompon blanc à son béret, à cheval sur son cheval, Jeannot passait et repassait dans la chambre au galop. À un moment, le cavalier s'enleva si haut que Marcel, pris de peur, entendit de gros coups sur le mur :

– Réveille-toi ! Tu as le cauchemar.

Le lendemain, pensant à son rêve, il regarda la chaise qui lui parut bien basse :

– Papa, mon cheval était bien haut comme cela.

Et il montra la table.

À l'école, il se confia à ses camarades : il irait en Provence, il verrait son Jeannot, il lui avait envoyé un cheval, mais un cheval !... Ces grands garçons ne comprirent pas pourquoi on faisait tant d'histoires pour un jouet qui n'était pas même un jouet mécanique. Ils lui posèrent des colles :

– Ton cheval a-t-il un mors ?

Un mors ? Marcel n'y avait pas pris attention. Mais bien sûr, le cheval de Jeannot avait un mors.

– Alors, s'il a un mors, il a des brides ?

– Oui, des brides.

– Et, par conséquent, une selle ?

– Oui, une selle.

– Et donc des étriers ?

– Parfaitement, des étriers.

Ainsi le cheval de Jeannot, haut comme la table, devint un cheval tout harnaché.

Au bout de quinze jours on aurait pu lui répondre de Provence. On ne répondit rien. Son envoi sans doute n'était pas arrivé. Il écrivit trois lettres : une aux parents de Jeannot, une aux Magasins, une à la compagnie des Chemins de fer. Dans chacune, il était question d'un cheval, fait comme ceci, harnaché comme cela, si beau, si grand, qu'il s'étonnait qu'on eût pu l'égarer.

Quand Marcel se mit en route, les réponses n'étaient pas arrivées.

Là-bas, ce qu'il constata d'abord, c'est que la culotte rouge de son Jeannot était verte et son béret à pompon, un chapeau de paille. Il constata aussi que sa tante, qu'il s'imaginait jeune et belle, montrait autant de rides que

son vieil homme de mari. Quand elle l'eut embrassé, elle roula des yeux noirs :

– Tu as bien peiné Jeannot.

– Moi ?

– Oui. Tu annonces une surprise et rien ne vient : une vilaine plaisanterie.

– Ce n'est pas une plaisanterie : c'est un cheval, un très beau cheval. On verra bien.

Quand il sut qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, Jeannot se reprit à espérer et Marcel avec lui. Ils en parlaient le long du jour. Le cheval avait-il des pattes ? Oui, des pattes. Avait-il une bouche ? Bien sûr, une bouche. Était-il grand ? Très grand. Grand comme ce chien ? Oh ! bien plus grand ! Grand comme cette chèvre ? Plus grand. Grand comme Nemo ? Nemo était la grosse jument du voisin.

– Pas tout à fait si grand.

– Oh !

– Presque.

Au bout d'une semaine, la gare envoya un avis. Le colis était arrivé ; on devait venir le prendre. Pour traîner un si grand cheval, on emprunta la Nemo du voisin ; on prit une charrette, on alla tous ensemble.

À la gare, l'employé les fit attendre longtemps. Il parut à la fin avec une petite caisse qu'il balançait par la corde au bout d'un seul doigt. Le cheval qu'on déballa n'était pas plus grand que la caisse, et de plus, il n'était plus entier. Une patte s'était cassée en route. On ne la retrouva pas et c'était la plus belle.

En voyant cela, Jeannot se mit à pleurer. On craignit un instant qu'il ne retrouverait plus jamais son haleine. Sa

mère le consola en le berçant sur ses genoux. Marcel pleura aussi. Personne ne le consola. De rage, il courut se cacher dans une grange. Comme il se roulait dans la paille, quelque chose de dur lui tomba sous la dent. Il mordit un bon coup. Quand il sortit de là, il avait le bras rouge de sang. Sa tante lui dit :

– Qu’as-tu fait, petit imbécile ?

Mon devoir s’arrêtait là. En dessous, le professeur nota : « Ce récit est ridicule. Il n’a aucun rapport avec le Cheval de Troie. »

Le tout, à l’encre rouge, comme mon sang.



## DEUXIÈME PARTIE

### I

Le temps de tourner ce feuillet, cinq ans ont passé. Me voici presque majeur. Jeannot est mort, le goinfre est mort, M. le curé de Saint-Louis est mort. Pauvre homme ! un autre à sa place fera tonner la chaire. Le page, la reine, autant dire qu'ils sont morts aussi. Pour le reste, je résume.

Un matin, je me suis trouvé sans plus de vêtements qu'un Zoulou parmi d'autres jeunes gens aussi Zoulous que moi. Un médecin s'est intéressé particulièrement à mes genoux. Il a frappé dessus avec un petit marteau. Quelque chose clochait, paraît-il : je ne valais rien comme soldat. Maman en a été contente et triste, à cause de mon front à la Napoléon.

Dans ma conscience, il y a eu des hauts et des bas. Comme c'est compliqué. Il m'est arrivé de boire un verre de trop et de me coucher un peu gris. Même alors, je n'oublie pas mes Ave et il y en a de plus en plus. Je partage un Ave en dix tronçons que je compte sur les os de mon poing : Je vous salue, Marie : un ; pleine de grâces, deux... Ces Ave terminés, j'en récite dix supplémentaires pour réparer une négligence possible, plus dix pour être sûr du supplément. Au fond, cela ne s'appelle pas prier.

Dieu ? Si je vois le chapeau d'un prêtre, ma main monte d'elle-même vers le mien et salue. Passer près

d'une église me fait mal, surtout quand on chante ou que j'entends les orgues. Ce serait bon de lever les mains vers le ciel, de se laisser couler en pleine eau dans la foi, sans écouter le Diable, sans craindre le péché mortel, en acceptant l'idée de la mort, dût-elle vous surprendre tout à coup. Mais je me connais. Croire en Dieu, ce serait croire en Lui absolument, renoncer au mal, même au plus petit, réparer mes fautes, ne pas avoir menti, ne pas avoir respiré certain parfum dont le souvenir parfois me trouble, mener la vie parfaite, pour cela devenir prêtre ou moine. Si j'en parlais, on se moquerait. Assez lâchement, ne pouvant tout, je ne fais rien. Mais j'en porte le regret.

Il y a d'ailleurs un autre obstacle, insurmontable celui-là. Le vœu qui m'a lié à la reine : ne rien dire, pas même à confesse. Cinq ans ne l'ont pas usé : c'est un ciment. J'ai beau me dire : « Tu es stupide », j'ai promis, je dois tenir. Cette idée je n'en parle à personne, car je ne trouverais pas les mots pour l'expliquer. Elle existe tenace, toujours présente, niaise si l'on veut et, quand on pense à ses conséquences, effrayante. Si quelque chose au genou me rend inapte au service du pays, autre chose dans la tête me rend inapte au service de Dieu. J'en souffre au fond de moi-même. Comme je suis triste naturellement, cela ne se voit pas.

À la maison, rien de changé. « Ah ! mon Dieu ! oui. – Ah ! mon Dieu ! non. » La mallette de papa a pris de la patine. Une auto en passant y a laissé du cambouis : une grosse tache. Chaque fois que papa la regarde, il a l'air de la découvrir et passe la main dessus. Je pense au sang sur les doigts de Lady Macbeth :

– Pas la peine, papa, cela ne s'en ira pas.

Il me regarde alors avec son air de pur Lou... Son : « Ça suffit » est resté entre nous. J'y pense ; il y pense. Comme la tache, cela ne s'en ira pas.

Un jour, j'ai eu un élan vers maman. Je me suis jeté à son cou. J'aurais voulu... j'aurais voulu... Peut-être me décharger de tout. Je n'ai pas pu. Sans doute a-t-elle deviné ?

– Mon pauvre petit.

Quoi encore ? J'ai un ami, Charles, mon ancien camarade d'école. J'en parlerai. Les cubes et les roues m'ont mené moins loin que lui. J'ai lâché tout. Pour être libre, j'ai déchargé les bateaux sur les quais. Un sac sur le dos, une planche sous mes pieds, l'eau dans le bas et dans ma tête la poutre de Montaigne : le plein vertige. Je suis rentré à la maison, peu fier. Papa m'a dit :

– Fini de rire.

Voilà ! C'est avec ces mots comme viatique, que j'entrerai dans la vie réelle.

Je ne sais d'où vint à papa l'idée de me placer en apprentissage chez un mouleur en plâtre. Ce métier n'avait guère de rapport avec mes cubes et mes sphères. Pourtant, ce n'était pas laid, le plâtre. Cette poussière hors d'un sac, de l'eau qu'on y verse, l'homme parce qu'il pense, y met un peu du sien et de cette matière plutôt bête, crée un objet qui aura ses bonheurs, ses malheurs, une vie à soi comme une personne. Je m'intéressais surtout aux statuettes. Le patron était un Italien comme le goinfre. Sans doute mangeait-il moins ; il bavardait davantage :

– Tou rêves, Marcel. Presto, dépétons.

Au bout du mois, je ne m'étais pas assez dépézié.

Papa me trouva alors un emploi plus sérieux dans les bureaux d'un Percepteur. Là ce fut vraiment « fini de

rire ». Chiffres de haut en bas, chiffres de gauche à droite, ce sacré total qui n'acceptait pas toujours de tomber juste, plus moyen de rêver. Je vis pourtant beaucoup de choses dans les bureaux de M. le Percepteur.

Et d'abord, j'y vis M. le Percepteur lui-même. Il est bien sûr qu'il était pourvu de la quantité nécessaire de cheveux, de dents, de doigts, dont il se servait dans le privé à la façon de tout le monde. Une fois derrière son pupitre, il devenait une machine. Sa femme elle-même se fût présentée, qu'elle eût été, je crois, comme les autres : un contribuable. Ces contribuables se partageaient en deux classes : les uns qui réglait leur compte et c'était bien ; les autres qui se faisaient tirer l'oreille et c'était mal. Il connaissait pourtant quelques êtres d'exception, non contribuables, qu'il dénommait : les Contrôleurs. Vis-à-vis des contrôleurs, il était un peu pleutre. Il nous répétait :

– Ils m'en veulent et cherchent à me casser. Je compte sur vous, mes amis, évitons les erreurs : nous marchons la main dans la main.

Cela me faisait sourire. Je ne me voyais pas du tout marcher la main dans la main de ce bonhomme.

Après le Percepteur, il y avait son premier commis, M. Poncin.

De semaine en semaine, à cause de ses dents, M. Poncin était très gros d'une joue, tantôt la droite, tantôt la gauche, jamais les deux joues à la fois. À respirer son haleine, « camphre, créosote, iodoforme » prenaient un sens précis. La main dans la main de son patron, il l'aidait à faire payer les gens. Il disait aussi : les contribuables. Mais là commençait une différence. Ceux qui plaisaient à M. le Percepteur, parce qu'ils payaient vite, ne plaisaient

pas à M. Poncin. Pour peu, il eût trouvé que c'était mal. Il préférait ceux qui ne payaient pas, à qui l'on envoie des premiers avis, des derniers avis, des sommations avec frais, toutes sortes de papiers profitables à qui les envoie et c'était lui qui les envoyait : alors c'était bien.

Ainsi le bien de M. Poncin différait du bien de son patron. Entre les deux, je restais neutre. Cependant ce désaccord me tracassait. Voilà de mes niaiseries, c'est entendu. Mon ami Charles le disait aussi :

– Le Bien, le Mal, tu prononces cela comme s'il y avait des majuscules ; il n'y en a pas.

Quand même si entre deux hommes, sur un vague coin de la terre, le bien de l'un n'est pas le bien de l'autre, qu'en est-il entre tous les hommes, sur toute la terre ?

Un jour, j'eus ma petite aventure. Pensant à ses avis, M. Poncin vérifiait ses registres, quand il donna du doigt dans un petit carré vide. Oh ! ce doigt ! Il me parut voir la queue d'un chien frétiller devant un trou de lapin. Ce carré était destiné à mentionner la somme qu'un contribuable aurait dû verser depuis longtemps. Le contribuable s'appelait Mme veuve Lapierre. La somme était cinq francs. Il s'agissait précisément d'un chien.

– Voilà qui est bien, dit M. Poncin. Nous allons envoyer un premier avis.

Le lendemain, une petite vieille parut au guichet.

– J'ai reçu ce billet. Je suis...

– Oui : Mme veuve Lapierre.

Elle n'était pas en pierre du tout. On eût dit du bois, tailladé, crevassé, une épaule vers en haut, une épaule vers en bas, une pauvre mantille qui s'accrochait de son mieux pour ne pas glisser par terre. « Il est stupide,

pensai-je, d'ennuyer cette vieille pour cinq francs. » Mais j'étais au service de mon Percepteur :

– Ces cinq francs, expliquai-je, sont dus pour votre chien.

– Je n'ai plus de chien, Monsieur.

– Vous en avez eu.

– Il est mort.

– N'importe. Vous devez cinq francs.

– C'est une somme.

Parbleu ! je le savais bien.

– C'est la loi, Madame.

Tout compte fait, elle n'avait pas les cinq francs.

– Alors, au suivant.

Je lançai cet appel avec une certaine joie. Un mois plus tard, M. Poncin reprit ses registres, tomba dans le carré vide de Mme veuve Lapierre :

– De mieux en mieux. Ce contribuable s'obstine.

Nous allons taper dur.

Un avis partit : avec frais. Le lendemain, en bois plus que jamais :

– Je suis...

– Je sais : Mme veuve Lapierre.

Décidément, il me parut impossible d'extorquer à cette femme cinq francs plus les frais. Comment faire ? Dire carrément : « Ne payez pas... On vous oubliera », le Receveur et Poncin se trouvaient dans mon dos. Je pris un moyen terme. Très haut, pour qu'ils l'entendent :

– Votre chien, Madame, ne me regarde pas, vous devez cinq francs et les frais : payez.

Et en même temps, je clignais de l'œil, je remuais la tête : « Non, non, ne payez pas », tandis que mon doigt lui renvoyait son papier : « Reprenez cela. Allez-vous en. »

Oui de la bouche, non de la tête, d'abord la dame n'y comprit rien. Puis elle me dévisagea en plein, sourit un peu et très vite au bord de la paupière, un petit, un tout petit clin d'œil, répondit au mien.

– Ah ! bien, fit-elle. Bien, bien, je repasserai.

C'était réglé. Elle ne repasserait plus.

Après je ne fus pas tout à fait tranquille, j'eus même quelque remords. J'avais secouru de mon mieux cette veuve Lapierre : c'était bien. Mais j'avais desservi mon Percepteur et c'était mal. Je m'en ouvris à Charles :

– Tu as, me dit-il, agi suivant ton cœur. Seulement, primo (il leva le pouce), ton premier patron t'a congédié. Secundo (il leva l'index), si tu continues, cela ne traînera pas chez le second. Tertio (le pouce et l'index fouillèrent dans une poche), voici de quoi mettre un peu de noir dans le carré de ta veuve.

Et il me glissa cinq francs.

Encore un Bien. Et le meilleur.

## II

Ce brave Charles ! Primo, secundo : de la méthode et de la bonté au bout. C'était tout lui. Une dent lui manquait à gauche en haut. Cela formait un petit trou, juste de quoi pousser un bout malicieux de langue qui corrigeait ce qu'elle disait parfois d'un peu sévère. Ah ! si j'avais travaillé comme lui ! Je n'eusse pas été en peine de cent sous pour calmer, avec du noir sur du blanc, ma conscience. Il était en passe de devenir quelqu'un. Que je ne fusse personne ne l'offusquait pas. Au temps du plâtre, nous sortions

ensemble, lui correct en noir, moi en blouse pleine de poussière. Le plus gêné, ce n'était pas lui. Il habitait avec sa mère à Bagneux. Un gentil pavillon, deux cerisiers devant la porte, quelques mètres de jardin. Il m'avait dit :

– Quand tu voudras, je suis libre le dimanche. Ton couvert t'attend.

J'allais, je n'allais pas, en égoïste, suivant ma convenance, non à la sienne. Je laissais passer des mois :

– Ah ! revoilà notre Marcel.

Jamais d'autres reproches.

Pendant tout un temps, ses traits m'ont échappé. Je les retrouve maintenant : long, maigre, un beau front, le cheveu rare, le visage singulièrement rouge, entre deux dents la petite fenêtré pour le gentil bout de langue. En promenade, il m'arrivait de marcher très vite. Il s'essouffait, le front en sueur.

– Pardon, Charles. Je t'ai fatigué.

– Mais non ! Tu sais que je transpire toujours.

C'était presque vrai. Même chez lui, quand il ne bougeait pas, des perles de sueur lui venaient tout à coup. Cela nous faisait rire.

J'arrivais de grand matin. Après déjeuner, sa brave maman nous servait un café solide qui m'excitait un peu.

– Je vous laisse bavarder.

C'était le bon moment. Tandis que nous causions, on entendait : boum... boum... les coups de pied que lançaient des joueurs de football sur un terrain tout près. Puis un hurlement sauvage quand la balle touchait le but. Ce vacarme agaçait Charles. Il lui gâtait ses dimanches. Il m'agaçait aussi. Pourtant il se mêlait si bien à nos entretiens qu'après des années, penser à

Charles, c'est entendre un boum, et entendre un boum, penser à Charles.

Je lui disais tout. Moi ! moi ! moi ! Je jouissais en égoïste du bonheur de me confier à un ami, sans me demander si ces histoires ne l'ennuyaient pas. Je lui disais des choses que je n'eusse pas confié à maman. Sans doute si elle l'avait su, elle en eût pris du chagrin. Mais on a besoin de se répandre en dehors des siens : les parents ne comprennent pas cela. Charles connaissait mon aventure de page, sauf les points essentiels dont le pacte m'interdisait de parler.

– Primo...

Ce qu'un Charles si méthodique pensait de ces lubies, on le devine. De la part de papa, des réprimandes m'eussent choqué. De lui, j'acceptais tout – même avec un certain plaisir, quand il se montrait sévère. Nous parlions aussi de religion. Il n'avait pas eu, dans sa vie, un curé de l'île Saint-Louis. Dieu, le péché qui pue, le diable qui rôde, il ne s'en souciait guère. Quand je lui racontais mes Ave, le bec de gaz, le perce-oreille, je voyais sur son front ses efforts pour comprendre. Je lui donnais un certain vertige. Il m'écoutait avec son éternelle patience.

– Oui... Oui... Tes scrupules d'absolu.

Il me venait quelquefois des idées baroques. Elles m'appartenaient, certainement, et je m'énervais à les défendre. Mais de quel arrière-fond montaient-elles ? Je me souviens qu'un jour je me pris à palper les os de son visage.

– Il faut que les choses durent, Charles. Penser que notre chair disparaîtra me rend malade. Maigres, secs, la peau sur les os, voilà comment j'aime les gens. Si j'embrasse quelqu'un, je cherche les pommettes, le front, où

c'est dur, où l'on sent les os. Les rêves, même, disparaissent, Charles... Seul le squelette ne fuit pas.

Avec frénésie, je hachai ces phrases. Après son front, je lui cherchai les os des genoux, les côtes. Je finis par les chercher sur moi-même. Mes mains tremblaient. Qu'est-ce qui me prenait ? Cette fois, Charles me parla sans montrer son bout de langue :

– Toujours tes scrupules d'absolu. Moi je construirai des ponts. Ils dureront plus que tes squelettes.

Il laissa tomber ces mots et je me tus. Ce n'est pas lui qui eût vacillé en vertige sur une planche, à ras du sol.

Un dimanche, il me parut préoccupé, triste. Je l'avais négligé pendant quelques semaines. Nous déjeunions :

– Cela ne va pas, Charles ? Tu es...

Du coin de l'œil, il me montra sa mère.

– Alors, dit-il, avec un sourire forcé, sers-toi...

Lui-même ne mangea guère. Le café servi, la mère partie, il quitta la table, piétina dans la pièce, alla jusqu'à la fenêtre, en revint, y retourna, se planta derrière les rideaux. Je le rejoignis ; il ne parut pas s'en apercevoir. Nous étions au rez-de-chaussée. Dans la rue, presque personne : deux ou trois passants, quelques joueurs de football, une auto en pleine vitesse. Soudain, il poussa un petit gémissement. Je levai les yeux. Lui toujours si rouge, il était blanc. En suivant son regard, je vis qu'il observait une jeune fille. Elle marchait vite, ne se doutant de rien, tirée en avant par un gros chien en laisse. « Voilà, pensai-je, mon Charles amoureux. Mais pourquoi être si pâle ? Et ses yeux ! »

Ses yeux, en effet, si paisibles d'habitude s'ouvraient tout grands, avec une certaine angoisse. Les paupières sautaient tout le temps. Je l'appelai :

– Charles !

Il ne répondit pas. J'appelai plus fort :

– Charles.

Il regardait toujours. Je m'éloignai. Il resta quelques instants encore et quand la jeune fille fut sans doute hors de vue, revint à table. Ses yeux tombèrent sur moi. Son front était plus mouillé que jamais. Je voulus l'interroger. Je devinai à son air qu'il ne le désirait pas.

Charles amoureux et probablement malheureux, l'idée me tourmenta les six jours de la semaine. Pour rien au monde, je n'eusse manqué le dimanche. À déjeuner, il me sembla calme. Il plaisanta sa maman qui avait salé trop la viande. Le café versé, il but une gorgée et reprit son poste à la fenêtre. La demoiselle passa. Charles pâlit comme l'autre fois. Quand elle eut disparu, il se retourna en haussant les épaules. Je le regardai avec compassion :

– Voyons, Charles.

– Oui, fit-il. J'en suis là.

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien ! tu l'as vue : c'est Jeanne.

Je tâchai de plaisanter.

– Ton amie ? je te félicite.

– Une amie ! Autant dire que nous étions fiancés.

« Étions », quelle détresse ! Je compris que mon tour venait de recevoir des confidences. Je lui pris la main :

– Allons, Charles. Raconte-moi.

– Elle habite dans notre rue, un peu plus haut. Je l'aimais beaucoup. Elle aussi. Du moins je...

Il s'embrouilla alors dans une histoire d'une simplicité stupide. Elle venait à sa rencontre. Tout en marchant, elle s'arracha une bague, la glissa dans son sac, croyant

qu'il ne s'en apercevrait pas. Il n'avait rien dit, mais durant toute la promenade, avait ruminé une seule idée. Si elle cachait cette bague, elle avait ses raisons. Et quelles raisons, sinon qu'elle l'avait reçue ? Et de qui ?

– J'ai rompu.

Je le regardai avec stupeur. Que j'eusse raisonné de la sorte, soit. Mais lui, qui enchaînait ses primo, secundo, avec tant de logique.

– Pour si peu, Charles ! Et si vite, sans être sûr.

– Du jour au lendemain.

– Tu lui as dit pourquoi.

– Elle doit le savoir.

Vraiment, le moins raisonnable des deux, ce n'était pas moi. C'eût été comique. Mais il souffrait.

– Tu as eu tort. En tout cas, puisque tu as rompu, pourquoi la guetter encore. Tu te fais mal.

– Plus que tu ne crois. Elle travaille à Paris. Nous prenons quelquefois le même tramway. Elle ouvre un journal. Si je lève les yeux, les siens sont sur moi.

– Elle cherche peut-être une explication.

– Jamais.

Un « jamais » aussi formel, aussi stupide que les miens.

En ce moment, Charles remit son front contre la fenêtre. La jeune fille revenait. On l'entendit :

– Ici, Kira, ici.

– C'est son chien, dit Charles.

Il grinçait des dents.

Cette scène se répéta d'autres dimanches. Il arrivait qu'en versant le café, la mère bût une tasse avec nous. J'admirais la volonté de Charles qui pensait à la fenêtre et se contraignait sur sa chaise. La jeune fille passait à heure fixe.

– Sait-elle ? Veux-tu que je lui parle ?

– Jamais.

À tant la revoir, sentant Charles si malheureux, je me passionnais avec lui. Je me disais : « Charles est là, avec sa souffrance. Comment ne le devine-t-elle pas. Si rien qu'une fois, elle se tournait un peu... » Ma volonté se tendait. Sans Charles, j'eusse frappé sur la vitre. « Mais regardez donc... Regardez donc... » Elle passait, les yeux devant elle sur son chien.

Une fois presque en face de la fenêtre, elle dut arranger la laisse et lui caressa le museau. Charles frappa du pied.

– Si seulement j'étais son chien.

C'était aussi poignant qu'illogique. Passe encore si ç'avait été moi. Mais lui ! Et pour qui ? J'avais eu le temps d'examiner cette demoiselle Jeanne. Mince, fluette, le nez fait n'importe comment, on en voit par cent mille.

Voilà ce que je pensais.

### III

Moi aussi, j'avais eu mes petites aventures et avant Charles. C'est même à cause d'elles, que je le négligeais quelquefois.

Rêver, être page, à vingt ans, j'étais en somme encore chaste et même un peu niais. Oh ! ce que l'on demande aux femmes, je le savais et que ce n'est pas uniquement d'être des reines. Quand même, ces créatures si différentes de ce que j'étais, si élégantes, qui se haussaient sur leurs talons avec de petits airs si distants, quel mystérieux trésor ne détenaient-elles pas ? Quelles prouesses il eût fallu pour le

conquérir ! Mais alors quelle extase. EXTASE, dans mon idée, montait comme une cathédrale. Ou comme mon cheval de Troie. Je ne suis pas laid. Dans la rue, j'attrapais par-ci par-là un sourire. Pourtant, elles m'effrayaient. J'avais trop souffert avec ma reine. Je m'en souvenais et en avais assez. Et puis le diable qui rôde, l'âme qui doit rester nette, l'œuvre de la chair, un des plus graves parmi les péchés mortels. M. le Curé avait couché ces idées si bien ensemble qu'en remuer une réveillait les autres.

Et voilà que tout à coup, quelque chose s'enflamma. Tout à coup ? Cela n'existe pas, mais j'en eus conscience brusquement. Cela me survint chez mon receveur certain jour que je vérifiais très innocemment l'argent que me versait un contribuable, une jeune dame très parfumée. Hum ! Je me trouvais derrière mon guichet et en même temps je me sentis la tête serrée entre deux bras, sur une poitrine d'où montait ce même parfum. Le parfum du péché, soit ! Mais aussi le parfum de la femme. Il n'y eut plus de scrupule qui tînt. La main du larbin sur la femme de chambre, ma main sur la fillette, l'étoffe d'un corsage comme le bois entre le miel et le museau de l'ours, j'y pensais, j'y pensais ! Et dire que certaines nuits, si j'avais été moins bête...

Quand ces idées me prenaient, plus moyen de dormir. Je sautais bas de mon lit et parmi la foule des boulevards, devant les grands cafés, dans certaines rues où je savais les mystères de l'amour à bon marché, je rôdais :

– Je veux une femme, une femme, une femme...

– C'est bien simple, m'avait dit un mauvais plaisant.

Regarde-les droit aux seins : pas une ne te résistera.

La chose arriva comme je ne m'y attendais pas. Cela se passa à la foire de Neuilly. Une petite brune, des yeux noirs,

un air simple, pas du tout distante, puisque les chevaux de bois qui nous balançaient étaient voisins. Quelques tours sur ce manège, un Palais du Rire dont le plancher rigolo nous rapprocha puisqu'il nous jeta l'un sur l'autre, un verre pour se rafraîchir, un non qui dit non, un non qui ne dit plus non, une chambre que l'on montre « rien que pour voir » oh ! oui, à vingt ans, fût-il d'un trottin, le corps de la femme qui se révèle, est le sanctuaire des sanctuaires. Que ne pense-t-on pas ? Pense-t-on encore ? Eh bien, non ! Ces baisers sur la bouche, cette singulière attitude, ces balbutiements, cette fatigue tout à coup, ce corps tantôt si doux et maintenant trop chaud, je ne sais si les anges se détournèrent : j'éclatai de rire. Ce n'était pas du tout l'extase. Et tenez ! avec ma tante, pendant que je ne bougeais pas, attendant je ne sais quoi, sa main sur ma poitrine, j'avais été bien plus heureux. J'y pensai d'ailleurs. Quand je sortis de là, j'étais, comme je le suis souvent, triste et content. Plus triste que content. Honteux aussi : ce que j'avais fait n'était pas très propre ni pour elle, ni pour moi. Pourtant, je recommençai et, chaque fois, je fus déçu.

Je ne connaissais pas encore les amours de Charles. Je lui racontai les miennes.

– Toujours tes scrupules d'absolu.

Et passant entre les dents son bout de langue :

– Le page s'était monté le cou. Voilà ce qui arrive.

Cette parole m'étonna. Et pourtant... Par la suite, je revis la petite brune. On se promenait. Qu'espérais-je ? Il m'arriva de la camper sur une butte, dans le couchant comme quelqu'un s'était campé autrefois. Je regardais, je regardais. Elle me croyait un peintre. Je l'examinais à la dérobée. Avec des mots insignifiants, j'amenais son sourire.

Pourquoi ne ressemblait-il pas à certain autre sourire ? Ou bien, je posais sa main sur ma poitrine et restais sans bouger. Elle appelait cela du vice. Comme on se comprend ! Avec la petite brune, cela ne dura pas longtemps.

Un peu plus tard, j'eus une autre aventure, plus sérieuse et avec de l'amour, car on avait dans le regard quelque chose de certains yeux tantôt noirs, tantôt bleus. Je vécus en pleine attente. À quoi bon raconter ? Un jour, il y eut la chambre, les baisers, le reste. Comme avec la première, cela finit bêtement et autrement que je ne l'eusse voulu : ce n'était que cela. Les fois suivantes, ce ne fut que cela.

Peut-être bien que oui, je me montais le cou. En ce temps, je ratai chez mon receveur beaucoup d'additions. Ma déception m'enrageait. Une malédiction, me semblait-il, pesait sur moi, me refusait ce qui est donné aux autres. Extase, idéal, ces mots, on les trouvait dans les livres. Quand je voyais des amoureux, n'avaient-ils pas dans les yeux cette extase ? Moi-même autrefois... Donc elle existait... J'allais moins chez Charles. Je me raisonnais comme il l'eût fait : « L'amour, ce n'est que cela. Résigne-toi. » J'avais même trouvé une idée assez baroque : « Si vraiment le Bon Dieu a créé l'homme, en faisant pour certaines fonctions des économies d'organes, il l'a mis en garde contre les illusions. » Non ! il n'y avait pas d'illusions. Ce que je voulais existait. Si cette femme-ci ne me le donnait pas, une autre me le donnerait. Je cherchais, je cherchais.

Un jour, dans une petite rue, on m'accosta : « Tu viens, chéri ? » Après tout, pourquoi pas ? Cela se passait au temps où je guettais avec Charles les passages de sa demoiselle Jeanne. Je ne sais ce qui me prit. Il est certain qu'en suivant cette femme, je pensais à mon pauvre

Charles. Peut-être aussi devinais-je trop qu'avec cette créature, ce ne serait que cela. Je n'en vins pas jusque-là. Elle me rejeta brusquement :

– Pas la peine. Tu n'es qu'une bourrique.

Le mot me parut laid. Bah ! ces accidents arrivent, je ne m'en tracassai pas autrement. Mais voilà ! La fois suivante, j'y pensai et de nouveau je fus une « bourrique ». Et quand à deux reprises, on a été une bourrique... Logiquement, puisque ce n'était que cela, j'aurais pu m'en moquer. Et non ! Maintenant que je ne pouvais plus, je voulais davantage. Je ne dirai pas les noms que je donnai à mon imbécile de corps. Je regardais les autres. Il y avait Poncin. Il montrait sa grosse joue, il puait le camphre, il me dégoûtait à tourmenter pour cinq francs de pauvres vieilles femmes, mais il n'était pas une bourrique. Il y avait le patron : une machine à soutirer l'argent soit : quand même pas une bourrique. Moi j'étais une bourrique. Bourrique, bourrique, je détestais tout le monde qui n'était pas bourrique. Tourmenté de la sorte, je retombai dans mes petites histoires : mes becs de gaz, mon sel sur la viande, mes Ave, mes scrupules : Dieu me punissait. Je fus bien malheureux.

Des mois passèrent. De semaine en semaine, je me proposais : « Tu iras chez Charles. » Je n'allais pas. Une bourrique n'a pas de courage. Et puis j'avais beau chasser cette idée : malgré son chagrin, lui non plus n'était pas une bourrique.

Un samedi, comme je rentrais, la concierge me remit une lettre mortuaire. Je crus qu'elle était pour papa. Elle était pour moi. Je l'ouvris dans l'escalier... Il me parut qu'en arrachant mon faux-col, j'étoufferais moins :

– Maman ! Maman ! Charles...

Charles fut enterré le lendemain. Si jamais j'eus le vertige sur ma planche à ras du sol, ce fut bien ce jour-là. Je revois une à une les moindres scènes. Elles se juxtaposent pour recomposer un tout qui me remplit de confusion et de remords. Pourtant, il n'y eut pas de ma faute.

J'en reviens au moment de la lettre. Maman accourut à mon cri et me ramassa dans l'escalier. Je ne sais pas au juste ce qui suivit. Un verre qu'on me présenta fila hors de mes mains par terre. Je regardai longtemps les morceaux. Dans la soirée, j'entendis vaguement une discussion entre maman qui trouvait préférable que je n'aille pas « là-bas » et papa qui ripostait :

– S'il ne va pas, il se mettra un tas de choses en tête. Ce sera pire.

Je me trouvais entre eux, je pensais : « Il est mort. Il est mort » sans pouvoir pleurer, aussi absent que si j'eusse été, moi-même, mort. On avait escamoté la lettre. Elle était tout entière dans mes yeux. CHARLES CORBIER... *longue et pénible maladie*. J'y pensai toute la nuit. Longue et pénible. Pendant ce temps, je rôdais comme un chien. Pas une seule fois, je n'avais été le voir. Aussi pourquoi ne m'avait-on pas écrit ? Jamais je n'avais ressenti aussi fort mon affection pour Charles. Cependant je lui en voulais presque d'être mort sans m'avoir averti. Je ne parvins pas à surmonter cette idée stupide.

À sept heures, je fus debout. Maman me beurra des tartines :

– Je ne mangerai pas, maman. Je pars tout de suite.

- Tu ne partiras pas à jeun. Déjà hier, tu n'as pas mangé.
- Je n'ai pas faim.
- L'enterrement n'a lieu qu'à trois heures.
- Je veux partir, maman.

Quand je m'entêtais, il n'y avait rien à faire. Au moment de partir, maman me glissa sous le bras quelque chose. J'acceptai sans y penser.

Comme toujours, mon tramway venait de partir. Je fis les cent pas en attendant le suivant. Machinalement je développai le paquet de maman. C'était une couronne. Pas très grande, des feuilles en métal, des perles, une inscription : *À mon Ami*. D'avoir voulu pleurer, de ne l'avoir pas pu, mon chagrin s'était durci. Un autre, semblait-il, s'était installé sous mon crâne. Moi, Marcel, j'étais triste. Celui que j'appellerai l'Autre ne l'était pas et n'acceptait pas que je le fusse.

C'est ainsi que dans le tramway, il se mit à dévisager une dame, son vis-à-vis. Pour moi personnellement, cette dame était quelconque. Elle avait la bouche petite, le nez rouge un peu fort : une fraise au-dessus d'une cerise. À peine l'Autre eût-il formulé cette image, qu'il se mit à chercher ce que cette bouche et ce nez avaient de trop et de trop peu pour ressembler totalement à ces fruits. Par exemple, la bouche eût dû être un tantinet plus ronde, la peau des lèvres plus brillante. Le nez par contre avait quelque chose de la forme, de la couleur et même des pores d'une fraise. Mais on aurait dû y semer quelques-uns de ces grains qui craquent sous la dent quand on mâche une fraise. De ces grains, je partis vers ceux à peine plus gros de la figue. La figue me mena en plein dans la Provence et la Provence, à mon état actuel de bourrique.

J'enrageais de me disperser ainsi et malgré moi, il m'en venait un sourire, ce que je jugeai inconvenant, car j'avais jeté le papier de ma couronne, les voyageurs pouvaient voir que je me rendais à un enterrement. Je me grondais : « Pense donc à ton pauvre Charles. Il est mort. Il a voyagé dans ce tramway, peut-être à la place que tu occupes et, devant lui, sa demoiselle Jeanne. Pense... » Oui mais la fraise ! À un moment la dame se moucha. Je faillis pouffer :  
– Si elle serre trop, elle écrasera sa fraise.

J'arrivai. Cela n'alla pas mieux. Maman avait raison, j'étais parti trop tôt. Je ne pouvais déceimment me présenter à dix heures pour un enterrement qui n'aurait lieu qu'à trois. Cinq heures à attendre. Et comment flâner dans ce petit Bagneux, sans passer devant la maison de Charles ? Je remontai une rue, la descendis, la remontai. Impossible de réfléchir à son chagrin quand on erre ainsi. Il me parut qu'un passant se retournait sur moi ; un deuxième me dévisagea. Je me dis, l'Autre me dit : « On voit que tu ne sais où aller en attendant l'enterrement. » Ma couronne aussitôt me parut très lourde. Pourquoi en avais-je jeté le papier ? Dans le tramway, je l'avais tenue sur mes genoux et c'était assez naturel. Maintenant elle pendait au bout de la main, à un doigt. Je m'appliquai à la porter d'une façon moins voyante. D'abord à mon bras ; mais j'avais l'air de porter un panier. Puis devant moi ; mais qu'est-ce que je cachais de mon ventre ? Alors l'envelopper d'un journal ou la cacher dans mon dos ? Mais c'eût été rougir de ma couronne, par conséquent renier Charles. Je me reprochais de l'oublier dans ces stupides occupations. Cependant les gens me regardaient toujours et je n'avais pas gagné une demi-heure.

À la fin, je me décidai à entrer dans un bar. Là, j'attendrais à mon aise, en pensant à Charles, sans avoir à rendre compte à personne de ma couronne. J'eus probablement tort. Sur le comptoir, une bouteille tirait l'œil.

– Un verre de ça.

Je le vidai debout. C'était bon. C'était du Gaillac. Cela pétillait sur la langue. N'ayant pas mangé, le verre me tomba tout cru au fond de l'estomac. J'en demandai un second. Au troisième, la couronne m'embarassa moins. Puisque j'étais tranquille ici, je n'avais qu'à quitter le comptoir, m'asseoir près d'une table et, ma couronne, l'accrocher crânement derrière moi à ma chaise.

En sortant, je pensais si peu à ma couronne, que je dus revenir sur mes pas. Le patron sourit :

– Ah ! vous l'avez oubliée.

– Ma foi oui !

Et je souris aussi. Cette espèce de complicité me dégoûta. D'ailleurs je n'y pensai pas longtemps. Je savais lourdement que Charles était mort et que... Mais des idées plus légères me venaient : des idées de Gaillac. Midi approchait. Après tout, j'avais tort de traîner dans les rues. J'étais un ami de Charles, un intime. Sa maman serait heureuse de me voir avant les autres. Je la consolerais, je lui dirais... Et puis, et puis, je n'aurais plus à porter ma couronne. Je me mis à marcher vite. Je dépassai avec mépris quelques jeunes gens qui portaient aussi un paquet et étaient ces joueurs de football qui gâtaient les dimanches de Charles. J'aperçus le coin de sa rue. Je pensai aux deux cerisiers. Et alors tout à coup, oh !... Certes quand il y a un enterrement, il y a des tentures. Je le savais, mais je ne m'y attendais pas. On avait dressé la chapelle à l'extérieur, sans doute parce que, dans

la maison, les pièces étaient trop petites. Tout en haut, un grand C, émouvant comme si on l'avait dessiné exprès pour lui. Sur un montant, la lettre. Je la lus comme si je ne la connaissais pas : CHARLES CORBIER ... *longue et pénible maladie... trois heures précises...* Une épingle fixait le tout. Mon cœur se serra. J'entrai. D'une main, je tenais ma couronne, de l'autre mon chapeau. C'était la première fois que je me découvrais pour Charles. Je n'aurais pas osé le tutoyer. Je restai un instant stupide. Il était là ! Il était là, mort, seul, presque à l'abandon. Quel silence dans ce noir ! J'avais été ignoble de me laisser distraire tantôt. Boire du Gaillac, tandis que lui... Mais ce n'était pas de ma faute. Il me pardonnait, n'est-ce pas ? Au fond, j'avais de la peine, une grande peine, Charles, grande, grande... J'enrageais de ne pas trouver mieux. J'étais ému ; j'aurais voulu que mon émotion sortît autrement.

Pendant ce temps, l'Autre en moi donnait ses petits coups d'œil : ces candélabres, ce grand crucifix, un chat imprévu qui bâilla et disparut sous les tentures, la petite table à l'entrée qui ne laissait pas d'être un peu ridicule, parce qu'elle faisait penser à un mendiant qui eût tendu un riche plateau d'argent. Et voilà qu'en regardant mieux, je m'aperçus que la chapelle était loin d'être prête. Les cierges ne brûlaient pas ; le Christ était posé de guingois ; ce que j'avais pris pour le cercueil, était simplement les tréteaux sous le drap, pour tout à l'heure. Une idée dont je rougis, me traversa le cerveau. Quelques jours auparavant, j'avais vu un étalage de quincaillerie et une inscription m'avait donné toutes sortes de réflexions bizarres : *Tout n'est pas dehors*. Ici non plus. Je sortis d'un air indifférent, comme un curieux qui est entré pour jeter un coup

d'œil, en sachant bien qu'il ne verrait rien. Il n'y avait d'ailleurs personne.

Quelques instants après, je me trouvai dans le vestibule. Là vraiment, pendant une seconde, je fus ému. La mère était venue m'ouvrir, toute petite, en deuil, les yeux rouges et si pâle. Pauvre femme ! Elle me prit dans ses bras. Ses larmes mouillèrent mes joues :

– Quel malheur, Marcel... Un homme comme lui... Vous étiez son meilleur ami.

Malgré moi, « un homme comme lui » me fit sourire. « Meilleur ami » me flatta. L'idée me vint bien qu'étant ce meilleur ami, on aurait dû m'avertir. Je la chassai très vite. J'allais me trouver en présence de Charles. Et non ! Comme la mère se détachait de moi pour me mener, quelque chose m'entraîna une main. Ma couronne ! Avec ses fils de fer et ses perles, elle s'était accrochée dans un nœud de crêpe de la robe. En un tel moment, ce fut lugubre. L'Autre en moi eut bien du plaisir. Il nous fallut travailler longtemps : moi à genoux : « Excusez-moi, Madame, permettez... », elle se laissant faire, inquiète un peu : « Prenez garde... N'arrachez rien. » Il est certain qu'elle-même en oublia de penser à son fils. Pour en finir, je tirai d'une bonne secousse. La couronne vint. Quelques perles restèrent, que personne ne remarquerait sans doute, mais que je vis tout le temps et qui me tracassèrent.

C'est ainsi que je fus introduit près de Charles. La mère avait dit :

– Venez le voir.

Le voir ! Des planches. Elles le cachaient, s'allongeaient jaunes et nues sur deux chaises : Charles là-dedans... un homme comme lui... Ce que je pensai le plus, c'est que je

ne pensais rien. Je restais sec : tantôt déjà j'avais tout dit. D'ailleurs, j'avais à écouter le récit de la mère. Elle parlait d'un ton égal, à petites phrases, en reniflant à cause de ses larmes, sans baisser la voix ainsi que je croyais qu'on l'eût fait dans la chambre d'un mort. Elle ne disait pas : « Charles. » D'un coup de menton elle désignait le cercueil. « Il... lui... », comme si la mort avait effacé déjà son nom de Charles. La maladie l'avait pris tout à coup. Ce n'était pas la tuberculose : cela n'existait pas dans la famille.

– Le matin, il s'était rasé. Tenez, il était là, dans son fauteuil. Il me dit : « Maman, je mangerais volontiers une pêche. » Je la prépare. Il me dit : « L'eau m'en vient à la bouche. » Je la lui donne sur une petite assiette. Je m'aperçois que j'ai oublié la cuiller. Je me tourne. L'assiette tombe. Il était blanc, les yeux ouverts, la tête sur le côté. Il ne s'est pas vu mourir. L'assiette n'était même pas fendue... »

Pauvre maman ! Raconter cela la soulageait. J'écoutais ; je voulais tout savoir. Cependant mon cerveau, ou l'Autre dans mon cerveau, continuait à travailler pour son compte. Quel tohu-bohu ! Jamais, je n'avais si bien regardé la mère. Malgré ses yeux rouges, elle avait quelques traits de son fils. Mais lesquels ? Peut-être la bouche ? Ou les yeux ? La ressemblance apparaissait rapidement comme un reflet et s'effaçait sans que j'eusse pu la fixer. Elle portait déjà sa robe de deuil. Visiblement je l'avais dérangée à la fin de sa toilette. Deux agrafes du col n'étaient pas fixées. L'étoffe montrait une humble doublure grise qui me tirait l'œil. L'Autre ricanait : « Elle est comme la chapelle : prête, pas tout à fait. » Avec cela, son histoire n'en finissait pas. Je m'étonnais qu'au cours de cette longue et pénible maladie, Charles n'eût pas dit un

mot pour son meilleur ami. Du moins, elle n'en disait rien. J'étais choqué. J'avais beau me défendre contre certaines idées, mais en l'écoutant je songeais qu'elle avait souvent déjà raconté cette histoire, que peut-être elle l'avait arrangée ; qu'elle la connaissait par cœur, et la récitait comme elle la réciterait encore, si d'autres personnes survenaient. Il y avait aussi mon Gaillac. Il me gênait. Ma couronne hérissait vers la robe ses fils inquiétants comme des ronces. Et puis mon coude, il me fallait le surveiller, parce que deux fois déjà je l'avais surpris qui cherchait un appui à même les planches du cercueil. D'ailleurs ce cercueil, Charles avait beau s'y trouver, ne donnait pas l'impression d'un cercueil. Dans la pièce, les rideaux étaient large ouverts. Sauf les chaises, on n'avait dérangé aucun meuble : là le buffet, là une bibliothèque, un cendrier. Le cercueil, on eût dit un meuble déposé au hasard, par le livreur, en attendant qu'on lui trouvât une place.

Ces réflexions m'entraînaient loin de Charles et j'en souffrais. J'en étais là, quand des pas sortirent de la cuisine. Un monsieur entra, vieux, les yeux rouges, suçant tsst ! tsst ! avec un bruit ignoble, quelque chose qui le gênait entre les dents. Encore un qui allait m'empêcher de penser à Charles ! Il sortait de table, cela se voyait. Qui était-il ? Charles ne m'avait jamais parlé de cet homme. Alors de quel droit ces yeux rouges ?

– Vous étiez, tsst ! tsst ! son meilleur ami.

Ces mots m'arrivèrent dans une bouffée d'haleine qui puait le jambon. Pouah ! Est-ce que je mangeais, moi ? Jamais je n'ai autant détesté un homme.

Après, je lui en voulus moins, parce que, remarquant ma couronne, il la prit, la balança une seconde, la déposa

sur un monceau de gerbes que je n'avais pas vues par terre dans un coin. Enfin ! j'étais débarrassé. Avec quelle simplicité ! Mais, presque aussitôt, je m'avisai que seule parmi ces belles fleurs, ma couronne était artificielle et mesquine. Moi le meilleur ami ! Allait-elle me persécuter jusqu'à la fin ? Je la détestai. Je détestai maman qui me l'avait donnée. Les autres aussi, me semblait-il, me méprisaient. Ils ne disaient plus rien.

– Peut-être, fis-je, que je vous dérange.

Et jouant du menton comme la mère :

– Je lui tiendrai compagnie.

– Vous permettez ?

Ils n'attendaient que cela.

Leur départ eut ce résultat que je me trouvai seul avec Charles. Ce bon Charles ! Je contemplai longuement le cercueil. J'en fis le tour. Je posai la main dessus :

– Charles !

Bien qu'il renfermât un mort, son contact n'était pas différent de celui d'un autre meuble. Je fis encore quelques pas. J'arrivai devant une chaise. Après tout, pas dormi, levé tôt, pas mangé, du Gaillac, Charles ne m'en voudrait pas, si j'usais de cette chaise. Voilà ! j'étais venu, je lui tenais compagnie... Quand même, comme compagnon, il ne parlait pas beaucoup. Je me surpris à balancer mon chapeau, tortiller les jambes, m'ennuyer un peu comme le premier jour, dans le bureau de mon Percepteur, quand j'attendais d'être reçu. Je me remis debout.

Sans le cercueil, la pièce eût été comme toujours. Sur le buffet, je reconnus la touchante petite poule en faïence que l'on secouait au-dessus de son assiette, quand on voulait du sel. Charles me l'avait passée bien souvent. Boum ! sur leur

terrain, les joueurs de ballon lançaient leurs premiers coups de pied. Boum !... Boum ! Qu'il y eût un mort tout près, qu'est-ce que cela pouvait bien leur faire ? Ils s'amusaient, eux ! Pauvre Charles ! on ne lui gâterait plus ses dimanches. Comment était-il dans sa caisse ? Pas rouge, évidemment. Une seconde, je le vis sourire, découvrant le petit trou noir entre ses dents. Oui, c'est par là qu'il passait son bout de langue. Puis il fut pâle comme s'il regardait passer Mlle Jeanne. « Jamais ! » Savait-elle ? Sans doute. C'était à peu près l'heure où elle sortait son chien. Même si elle ne savait pas, en voyant la chapelle elle apprendrait. Quel coup pour elle ! Boum ! Oh ! ces joueurs ! Sur une planche, on avait laissé ses livres, des rouleaux de papier, ses plans. « Un homme comme lui ! » Quand avait-il regardé ces objets pour la dernière fois ? « Mes ponts dureront plus que tes squelettes. » Ah ! ses ponts ! D'une chaise à l'autre, le cercueil était jeté comme un de ces ponts. Un pont et là-dedans, Charles candidat-squelette. Squelette ? Non. Une idée me vint, une image plutôt, certainement proposée par l'Autre. La piste d'un cirque ; deux chaises en bois, carrées, peintes en blanc, avec un filet rouge comme elles sont toutes au cirque ; un clown, la bouche agrandie par du rouge comme une bouche qui pleure ; une pirouette : la nuque sur une chaise, les talons sur l'autre, le corps raidi : « Et voilà ! » Pauvre Charles.

Heureusement un coup de sonnette interrompit ces pensées ridicules. Des gens entrèrent, puis d'autres. Étonnant ce que l'on possède d'oncles, de cousins, de cousines, quand on est mort ! La maman me présentait : « Le meilleur ami de Charles. » Ils s'en f... ! J'attrapais des bouts de phrase : « Un homme comme lui... Pas la tuberculose...

une pêche... » C'était naïf et poignant. Mais l'Autre ne me lâchait pas. Il me proposait des paris : « Elle dira ceci... Maintenant cela. » Il gagnait à tout coup. Et de rire pour me faire mal. Des gens arrivaient encore. Ils déposaient leur gerbe ou leur couronne, comme je l'eusse fait moi-même, si j'avais été moins bête. J'admirais leur aisance. Elles étaient toutes plus belles que la mienne. Il n'y en eut qu'une, en zinc. Le don d'une vieille dame. Quand on me présenta, je lui serrai la main avec une chaleur particulière. L'Autre le vit et ricana. À un moment, il y eut un remue-ménage parce qu'un Monsieur entra et qu'il était M. Schmid. Qui cela M. Schmid ? Bien qu'il ne fût pas en noir, tout le monde voulut savoir comment il allait, M. Schmid. La mère elle-même s'informa de M. Schmid. Et on laissa là le cercueil parce que dans la pièce à côté, on trouverait plus de chaises pour s'asseoir en cercle autour de M. Schmid. L'Autre s'amusait et me forçait de sourire.

C'était la chambre où l'on prenait le café avec Charles. Les tentures d'où il guettait étaient fermées. Je me retirai dans un coin, je voulus penser à lui. Un Monsieur me demanda :

– À quelle heure la cérémonie ?

– À trois.

– J'ai cru arriver trop tard pour la cérémonie.

– Ah !

Malgré les rideaux, on entendait toutes sortes de bruits : des voix dans la rue ; les boums des joueurs ; dans la pièce à côté, des chocs comme d'un déménagement que la maman blanche jusqu'aux lèvres eut l'air de ne pas entendre ; encore des boums ; un long hurlement sauvage parce que le ballon là-bas entra sans doute au but ; un

autre bruit comme certain grincement de roues qui s'arrêtèrent net, parce qu'elles aussi arrivaient au but.

Tout le monde sortit. Je traînai un peu. Dans la pièce à côté, les deux chaises sans rien occupaient à elles seules toute la place. Je dus courir pour rejoindre le cortège.

Je marchai seul. Maintenant qu'il s'en allait, pourrais-je enfin penser à Charles ? À chaque tour de roue, il parcourait une distance qu'il ne referait jamais plus.  $2\pi R$ . Quel était le rayon  $R$  de la roue ? Nous avait-on assez ennuyés à l'école avec cette formule. Charles s'en tirait bien. « Un homme comme lui ! » À quoi bon ? Des gens regardaient. Les hommes soulevaient leur chapeau ; les femmes se signaient. Parmi elles, ne verrait-on pas Mlle Jeanne ? Peut-être derrière une de ces fenêtres ? Où était-elle ? Boum ! on entendait moins le football. Derrière le corbillard le vieux Monsieur au jambon menait le deuil. Avait-il trouvé enfin ce qui le gênait entre ses dents ? Je n'avais pas mangé, moi ! Qui pouvait-il bien être ? Et la pauvre maman ! « On a beau être triste, Madame, il faut bien se garer des flaques d'eau n'est-ce pas ? » Pan ! en plein dans une flaque. Pan ! moi aussi. Tiens, les cloches. Quand on serait à l'église, aurais-je le courage d'entrer ? « Il y a des gens qui restent dehors par attitude. Sont-ils bêtes ! Et moi avec mes pensées, je suis tout aussi bête. »

On arriva. Une petite église de rien, tendue de noir, une table à l'entrée avec des papiers pour que l'on y mît son nom. Quelle prétention ! Pauvre Charles. Je voulus prier. Mais ce prêtre qui chantait faux. Cet enfant de chœur qui m'agaçait à tourner tout le temps la tête. Il avait de la boue sur les godasses ! D'ailleurs prier, moi le sacrilège ! Et puis pourquoi ces « cérémonies » ? Charles

n'eût pas aimé cela. Il me semblait que cet enterrement ne se faisait pas pour lui, mais par considération pour un autre, par exemple pour l'important M. Schmid. Qui ça M. Schmid ?

On sortit. Je n'avais pas prié. Encore des coups de chapeaux. Encore des signes de croix. Encore des tours de roues.  $2\pi R$ ,  $2\pi R$ . « La dernière étape, Charles. Je n'en ai pas l'air. Je pense à toi, tu sais. Mais il y a l'Autre. Celui de mes scrupules d'absolu. Que c'est loin. Voilà le soir qui tombe... Ce que j'ai faim. »

On longea un vieux mur avec des croix qui dépassaient. Il n'était pas laid ce mur. Quel silence tout à coup quand les roues cessèrent de tourner ! Un petit oiseau poussait un petit cri, on eût dit pas plus grand que lui. Quelque chose claqua, puis roula. Je vis le jaune du cercueil, le gris du mur et voilà que l'Autre me planta en plein cerveau une phrase stupide : *Les vieux cimetières font les beaux murs*. Eh ! non ! je ne voulais pas penser à cette sottise. Je fis un effort. Je suivis le cercueil qu'on portait à bras d'hommes et :

– Les vieux cimetières font les beaux murs.

On le descendit dans la fosse et :

– Les vieux cimetières font les beaux murs.

La mère hurla : « Charles » et :

– Les vieux cimetières...

On l'entraîna, je la suivis, je passai devant elle, je l'embrassai : elle était molle comme son voile, et :

– Les vieux cimetières...

Jamais, sans la sortir, je n'ai ressenti tant de peine.

La mort de Charles m'avait porté un coup dur. Cette impuissance à souffrir n'était-elle pas, sur un autre plan, une façon d'être bourrique ? Bourrique devant la femme, bourrique devant le chagrin : je me rongerais. Du temps passa. La douleur vint. Une semaine de travail et plus de Charles au bout, c'était long. Parce que je ne le verrais plus, j'aurais voulu le voir tous les jours. « Son meilleur ami ». Moi-même, je ne me doutais pas que je l'aimais tant. Il m'avait fallu le perdre. Mes scrupules avaient beau jeu. Une visite à un malade, sait-on jamais le bien qu'elle peut faire. Quel remords de l'avoir négligé ! Dans nos conversations, avec quel odieux égoïsme je lui parlais toujours de moi, si rarement de lui ! Et pour combler le tout, l'attitude scandaleuse de ma pensée pendant l'enterrement. Que de péchés contre mon pauvre Charles ! Quand je me trouvais seul, je pleurais maintenant. Je m'y excitais, comme autrefois pendant ma vie de page. Comme de juste, Charles avait trouvé sa place dans mes Ave du soir. De ce chagrin, je ne montrais rien à mes parents. À quoi bon ? J'entendais d'avance le « Ça suffit » de mon père. Quant à maman, elle m'eût servi des consolations à côté : « Tu exagères... N'y pense plus ». Je voulais y penser. Au bureau, j'étais distrait. La main dans la main ; cinq, plus sept, plus... de haut en bas, neuf, plus un, plus... vraiment qu'est-ce que cela pouvait me faire ?

– Qu'avez-vous ? me demandait Poncin.

Mon mal ne se voyait pas à pleine joue comme le sien. Et puis comment dire ? À certaines heures, ma tête était vide, je ne pensais à rien et brusquement ce coup :

Charles est mort. Mort ? À cela, pas de doute. J'avais porté la couronne, embrassé la maman, touché le cercueil : c'étaient des preuves. Pour ma raison du moins. Autre chose en moi ne les admettait pas. Mort ? Pourquoi mort ? Comment mort ? Ces mots roulaient sur ma langue sans le moindre sens.

Encore, si j'avais pu reproduire ce que j'avais ressenti de réel, d'irréparable, quand, lisant la lettre de faire-part, j'arrachais ce qui m'étouffait autour de la gorge ! J'essayais. Je reprenais la lettre : CHARLES CORBIER... *longue et pénible maladie...* J'épelais ces mots, à en crier, à me rouler par terre :

– Une crise, disait papa.

– Ah ! mon Dieu non !

Maman avait raison.

Et son visage, comment était-il ? Je ne possédais pas son portrait. « Rouge... de la sueur sur le front... il pousse entre les dents un bout de langue. » C'étaient des mots cela. Ils ne représentaient rien de Charles. Oh ! le voir ne fût-ce qu'une fois ! Je fermais les yeux ou me contraignais à regarder un coin du mur. Une espèce de tache surgissait, tourbillonnante, couleur de flammes, sans contour comme elles, qui eût pu être aussi bien le reflet du visage de Jeannot. Parfois oui, il s'y dessinait une paupière, un coin de bouche, un détail qui ne m'intéressait guère. Mais l'ensemble : le nez, le front, les yeux ? Moi qui connaissais avec leur brun, leurs paillettes rousses, les yeux de la petite brune de Neuilly, j'avais à peine remarqué les yeux de Charles ? Ils étaient gris, et après ? Plus je voulais, moins je voyais. Ou bien une figure se composait, plus boule que visage, qui se déformait comme un reflet sur l'eau, était une face d'homme, puis une

face de femme, tirait la langue, clignait de l'œil et brusquement devenait un autre visage, mais jamais celui de Charles. La nuit je rêvais. Un homme loin me faisait signe. C'était Charles, un Charles qui ne ressemblait pas à Charles. J'accourais, je voulais courir, car mes jambes étaient en plomb. Jamais je ne l'atteignais. Ainsi je vivais, mangeant sans savoir, étranger aux miens, sans goût, ombre parmi les ombres à la poursuite d'une ombre.

Il me venait des idées stupides. Au cimetière près de la fosse, j'avais vu un pigeon.

Le lendemain, de ma fenêtre je vis sur un toit un pigeon : le même, l'âme de Charles. Je le vis plusieurs jours. Ensuite il disparut. Que signifiait ce départ de l'âme de Charles ? Et puis, le jour de sa mort il s'était rasé. On m'avait dit que les ongles, la barbe continuent à pousser après la mort. Alors la barbe de... Quand j'y pensais, je perdais pied.

Autre chose me tourmentait. Pour l'expliquer je dois ouvrir une parenthèse. Au moment de l'enterrement, sortant le dernier, j'avais vu une clé oubliée sur la porte. Par précaution, je l'avais enlevée et mise en poche. Au milieu de mes autres distractions, cette clé m'avait valu une série d'obsessions que je donne ici dans leur désordre :

– Je ne puis cependant pas conserver cette clé. J'aurais dû la remettre à un membre de la famille. Mais à qui ? Je ne connais personnellement que la maman.

– Précisément ! c'eût été simple. J'aurais dit : « Madame, on a oublié votre clé, la voici... » En plein cortège, derrière ce corbillard, c'est un peu tard.

– Diable ! où ai-je fourré cette clé ?... Bon ! je la sens. Elle est dans ma poche gauche.

– Pourvu que je ne la perde pas...

– C'est que moi aussi j'ai une clé. Il ne s'agira pas de rendre l'une pour l'autre. Séparons-les. Poche droite ma clé ; poche gauche l'autre.

– Sapristi ! Si on a laissé cette clé sur la porte, c'est qu'elle devait y rester. De quoi me suis-je mêlé ?

– Tout compte fait, mon devoir est de la remettre à la mère. Guettons la première occasion.

– Je ne sais plus bien si j'ai fourré ma clé dans la poche droite ou la poche gauche. Vérifions.

– Que doivent penser les gens de ce Monsieur qui examine ses clés pendant un enterrement ?

– Cette dame qui pleure fait certainement partie de la famille. Si je me risquais...

– Une idée ! Je la remettrai au maître de cérémonie. Ils s'occupent de tout ces gens-là. Pssst ! Monsieur. Pssst ! Zut ! Est-il sourd ?

– D'ailleurs cela ne se fait pas.

– Mon pauvre Charles, sois-en sûr, je pense à toi. Mais cette bougresse de clé.

– C'était bien la peine de me débarrasser de ma couronne pour m'empêtrer d'une clé.

– Pauvre Charles ! Quelque chose de toi reste peut-être attaché à cette clé.

– Rappelons-nous : poche droite ma clé, poche gauche l'autre.

– Pas de doute : si on a laissé cette clé sur la porte, c'est à l'intention de quelqu'un. Il sera bien embarrassé.

– Les dimanches, les serruriers sont fermés.

– Si je laissais doucement tomber la clé ? Ni vu, ni connu.

– Comment peut-on avoir des idées si lâches !

– Si je savais qui est M. Schmid, je remettrais la clé à M. Schmid.

– Mais c'est évident ! Après les funérailles, on offre un repas à la famille : on avait laissé la clé pour la cuisinière. J'en ai fait de belles !

– Il me faut à tout prix et tout de suite avertir la maman... Pas maintenant, elle pleure.

– Nous voici à l'église et j'ai toujours la clé.

– La tête du bedeau, si je lançais la clé dans son plateau !

– Mon pauvre Charles, si tu me vois, tu sais que c'est la faute à la clé.

– « Madame, je... » Raté ! Décidément, je la conserverai jusqu'à la sortie du cimetière.

– Ce M. Schmid a la tête d'un brave homme. Un homme à qui confier une clé.

– Poche droite ma clé. Poche gauche l'autre.

– Tiens ! Le gardien du cimetière porte aussi des clés.

– Ah ! Ce serrement de gorge : il s'agit de ne pas oublier la clé.

– Poche droite ma... Quel bruit ferait ma clé si je la jetais dans la fosse sur la bière.

– Attention ! Attention ! C'est que je le ferais.

– Pauvre maman ! Que comprendrait-elle maintenant, à cette histoire de clé.

– Le plus simple sera de prendre les devants et de remettre la clé dans sa serrure.

– Ah ! la voilà, la serrure. Pourvu qu'on ne me prenne pas pour un voleur...

– Tiens ! il y a une autre clé.

– Bon Dieu de bon Dieu que vais-je faire de cette clé ?

Eh bien ! un mois plus tard, au milieu de mon chagrin, je détenais encore la clé. Je savais bien qu'un jour ou l'autre, je la restituerais. Mais revoir sa mère, entrer dans cette maison où Charles avait vécu, d'où il était sorti mort, par-dessus le marché faire le geste de... cela m'effrayait. Et, c'est bête, ce ridicule détail de clé m'épouvantait plus que le reste.

Un dimanche, je me décidai. La mère me parut moins surprise que je ne le fus. Ses yeux n'étaient plus rouges. Elle portait une robe de deuil, avec un tablier à fleurs passé par-dessus. La clé ? Elle ignorait tout de cette clé. Elle avait la tête si perdue le jour de... Ses paupières battirent un peu. Elle ne dit pas quel jour. Sur son fourneau quelque chose mitonnait :

– C'est mon fricot, dit-elle. J'ai fait un bon achat.

Était-ce la même femme qui sanglotait se tenant à peine debout, pendant le défilé du cimetière ? Il me semblait que son tablier à fleurs, elle ne le portait pas uniquement au-dessus de sa robe. Elle ne parla presque pas de Charles. Elle ne prononça pas une seule fois son nom. Au moment de partir, je lui proposai de revenir le dimanche suivant :

– C'est cela, dit-elle. Je suis si seule... Au revoir.

Mais sa façon un peu molle de me serrer la main remettait cet au revoir à beaucoup plus tard. Du moins, je l'interprétais ainsi. Cependant je revins et avec je ne sais quelle impatience. On me retint à déjeuner. Je ne reconnus plus la salle à manger. On avait glissé le buffet à la place de la commode, un divan à la place du buffet. Il y avait d'autres chaises. Plus de livres, plus de plans, plus un coin où loger l'image de Charles. De même qu'elle évitait de prononcer son nom, on eût dit que la mère avait fait la chasse au

moindre rien qui eût évoqué son souvenir. Je me trompais, j'en suis sûr. Mais cela me choquait, moi qui me battais pour n'oublier rien. Après le déjeuner, on passa dans la pièce voisine pour le café. Là du moins les rideaux étaient restés les mêmes. Machinalement – est-ce machinalement ? – je m'y plaçai et regardai la rue. À un moment, j'entendis :

– Ici, Kira, ici !

C'était Mlle Jeanne avec son chien. Je la regardai de tous mes yeux. Elle devait certainement connaître la mort de son ancien ami. Aurait-elle un coup d'œil pour sa maison ? Elle ne leva pas la tête. À sa place, j'eusse agi autrement. Quand la maman me proposa de revenir le dimanche suivant, j'acceptai avec un empressement qui me surprit. « C'est pour la consoler » pensai-je. Non ! ce ne devait pas être « pour la consoler », puisque je lui gardais rancune de son tablier à fleurs sur le crêpe de sa robe.

Le dimanche, je revins. Je ne savais toujours pas ce qui me faisait agir. Pendant le café, je me postai devant la fenêtre. J'eus de l'impatience, parce que certain fait tardait à se produire.

– Vous aimez bien ce coin, me dit la mère.

– Oui, Madame.

– Oh ! ce n'est pas comme à Paris. Il n'y a guère de passants.

Un seul suffisait. Ou plutôt une passante. Quand Mlle Jeanne arriva, je remuai les rideaux. Ce fut en vain. Elle ne tourna pas la tête. Cela m'agaça aussi fort, même plus qu'autrefois quand je remuais ces rideaux pour qu'elle remarquât Charles.

Le dimanche suivant, je craignis d'importuner la maman. Je restai chez moi à lire. Quand ce fut à peu près

le moment où Mlle Jeanne là-bas marcherait devant la maison, je ne sus plus ce qui se passait dans mon livre.

Je retournai le dimanche suivant et ensuite, d'autres dimanches. Aller à Bagneux, attendre le regard de cette demoiselle, enrager de ne pas l'obtenir, devint une habitude. Pendant la semaine, je me sermonnais : « Qu'est-ce que cela peut te faire qu'elle te regarde ? » Je voulais. Je retournais et toujours pour rien. À la longue, j'eus honte de déranger si souvent la mère de Charles. Je déjeunais dans le bar au Gaillac. Pour me donner du courage, je buvais ce Gaillac, puis je me campais sur un trottoir. Régulière comme une horloge, Mlle Jeanne passait. Jamais elle ne me regardait. Une fois, elle ne vint pas. Je fus dérouté pendant toute la semaine. Une autre fois, je vis arriver la mère de Charles. Je me détournai de crainte qu'elle ne m'aperçût. Je me reprochai cette lâcheté. Que voulais-je donc de cette demoiselle Jeanne ? Qu'elle me donnât un coup d'œil ? Qu'elle devinât un ami de Charles ? Elle restait cependant insignifiante comme au temps de Charles. Seulement, elle avait quelque chose en plus : celui qu'elle ne regardait pas, ce n'était plus lui, c'était moi.

Je n'explique rien. Il est sûr que le chagrin m'avait déprimé. Il ne faut pas oublier qu'au milieu de tout cela, je pataugeais dans mes idées de bourrique, ce qui amoindrisait le contrôle de ma volonté. Peut-être aussi y avait-il là un souvenir de mes anciens « vœux ». Un jour, comme elle passait en appelant son chien, je me surpris à murmurer :

– Ah ! être son chien.

Et je pâlis comme si j'étais Charles.

## TROISIÈME PARTIE

### I

J'en arrive aux événements qui m'amènèrent en conclusion dans ce réduit où tant bien que mal j'écris ces lignes. Ces événements, à première vue, n'ont rien d'extraordinaire. Un autre eût franchi sans trébucher cette planche à ras de terre. Charles était mort en octobre. Du dimanche où je pâlis comme lui, il me reste le souvenir d'un arbre à bourgeons déjà verts : mars, avril. Quelques jours après je revenais de mon bureau. L'avant-veille la « bourrique » avait risqué une nouvelle tentative. Ratée ! Avec mes idées de « toujours », de « jamais », mon impuissance serait irrémédiable. Je n'en doutais pas. Cela ne me rendait pas fier. Un homme bien mis, un peu gras, me dépassa, fit demi-tour, piqua droit sur moi, la main tendue :

— Eh bien ! Marcel, on ne me reconnaît pas ! Ton vieux copain, voyons : Dupéché.

J'ai l'impression qu'en voyant son dos, je le détestais déjà. Son nom me remplit de dégoût. Mon premier regard fut pour ses pieds, à présent bien chaussés, qui avaient écrasé mon perce-oreille. Puis j'eus dans les yeux une série de Dupéché : Dupéché au catéchisme, Dupéché ne connaissant pas sa leçon, Dupéché me poussant du coude, Dupéché et ses clins d'œil, Dupéché levant la main et me narguant d'un pied de nez. Aucun ne

correspondait au Dupéché que j'avais devant moi. Puis cette ribambelle disparut et je compris que le vrai Dupéché désormais, ce serait celui-ci. Tout cela ne dura qu'une seconde, le temps de mettre la main dans la sienne. Je serrai mollement. Il affecta de n'en rien voir :

– Je suis content, dit-il. Viens boire un verre.

Je refusai. Mais déjà, il m'avait repris et me dominait. Je le suivis. Je vidai mon verre à contrecœur. Je fis mine de partir. Il me rattrapa par le veston :

– Reste donc... Encore un.

– Mais non.

– Mais si.

Il était devenu du genre costaud : un genre que je ne supporte guère. Épaules carrées, joues pleines, gestes en avant du Monsieur qui sait ce qu'il veut et ne s'arrête pas à des histoires de perce-oreille. Il ne cessait de parler.

– Et les affaires, cela marche ?

– Oui, fis-je dans le vague.

– Les miennes...

Cela se voyait : les siennes marchaient. Trois grosses bagues, une pochette de soie, des chaussures vernies qui craquaient, agaçantes. Il était loin le temps des ongles sales.

Tout en parlant, il me lançait de petits coups d'œil. Ils signifiaient nettement : « Toi, tu n'arriveras jamais à ma mesure ». Je ne le désirais pas. Pourtant, je rageais, les jarrets contractés comme le jour où j'avais failli le battre pour venger mon perce-oreille. Je ne cessais de penser à cette histoire. Je la voyais se dérouler et, chose qui m'étonnait, ce n'était pas un gamin, c'était ce costaud qui levait un talon vernis sur ce pauvre insecte. Et puis à m'examiner

ainsi, ne devinait-il pas que j'étais une bourrique ? J'eusse accepté n'importe quoi pour me débarrasser de lui.

– Et tu habites toujours le quai ? Moi, j'y reviens. Nous serons voisins mon vieux. Je m'installe.

Il put voir à mon air que je ne me réjouissais pas autant que lui. Avec une gaîté convenue, il se frotta les mains :

– Oui, vieux. Et l'on se reverra... Patron, deux chopines.

La tête me tournait un peu :

– Mais non, je ne bois plus.

– Si... si... Et tu t'intéresses encore au perce-oreille ?

– Ah ! ah ! dis-je, tu y penses aussi.

– Et le gros ventre de l'Italien ?

– Tais-toi ! grondai-je entre les dents.

– Des bêtises ! trancha-t-il. Et les petites femmes ?

Je pris un air très vague :

– Oh ! tu sais !

– Je comprends, et ses chaussures craquèrent. Moi...

C'était comme pour ses affaires : cela marchait. En apparence, le page et la bourrique à part, ses histoires ne différaient pas des miennes. Mais quand on allait au fond !... Évidemment, je ne m'en suis pas rendu compte au premier coup d'œil et, dans ce bar... Jamais je n'ai connu un être plus sale. Penser à lui m'affole. Recette : prenez une parcelle de vérité dénaturée, enveloppez-la dans un tissu de mensonges raffinés, mettez tremper ce produit dans cinq litres de bave jalouse, versez là-dessus cent grammes de haine diabolique, cent grammes de machiavélisme concentré, cent grammes d'extrait vindicatif, cent grammes d'ambition dévorante, n'omettez pas cinq cents grammes de pensées à tournure

pornographique, malaxez, brassez le tout *à l'ombre* en y ajoutant quelques matières impalpables mais très efficaces, soit cent grammes d'extrait d'influence sur autrui, cent grammes de vanité, cent grammes de vantardise, plus quelques clins d'œil pervers et quelques autres choses dont je parlerai plus tard, et vous obtiendrez un venin inoffensif en comparaison de celui qui remplissait l'âme de Dupéché. Maman qui le vit par la suite, prétend que c'est un brave garçon ayant ses qualités et ses défauts comme chacun. Mais d'abord elle ignorait tout du perce-oreille, tout de ma confession ratée, tout des manigances qui suivirent.

D'ailleurs, je vais trop vite. Dans ce bar, je le répète, je ne faisais que pressentir. Je l'écoutais avec dégoût :

– On court, disait-il, on jette sa gourme, puis un beau jour, on se...

« Quelle différence, pensai-je, avec la noblesse de Charles. D'ailleurs, il en raconte trop. Il se vante. S'il croit m'humilier comme un vulgaire perce-oreille. On verra bien. » Je le laissai finir. La tête me tournait de plus en plus. Je vidai mon verre d'un trait :

– Tout cela est très amusant, dis-je. Mais sans doute, tu me traites en bourrique.

Il ouvrit de grands yeux :

– Moi ? Je te traite en... Pourquoi ?

En réponse à ses anciens clins d'œil, je jouai d'une paupière. Longuement, afin qu'il eût le temps de comprendre ce signe :

– On sait ce que l'on sait. Quand même, si tu es un type du genre costaud, je suis d'un autre genre. Tu n'as jamais été un page, toi.

– Un page ?

Je jouai de l'autre paupière :

– Est-ce ainsi, demanda-t-il, que tu leur fais de l'œil ?

Il essayait de plaisanter. Son rire sonnait faux.

– D'abord, je ne leur fais pas de l'œil. Et « leur » ? Tu

as beau écraser des perce-oreilles, moi quand j'aime une femme...

Cette conversation ne dépasse pas les niaiseries qu'on échange quand on a vidé trop de chopines. Je dirai pour celle-ci et, une fois pour toutes celles qui suivront : que les mots ne sont rien, que le sens caché à l'intérieur est tout, que l'on peut se braver, lutter, ou même s'empoisonner, en ayant l'air de débiter des bêtises.

– Eh bien ? interrogeait Dupéché, quand tu aimes une femme ?

En réalité, bourrique comme j'étais, je n'aimais aucune femme. Quelque chose de mauvais, venu de lui, m'obligea à mentir.

– Quand j'aime une femme, que je lui découvre par exemple au doigt une bague (je regardai ses trois bagues à lui) ; que cette bague ne lui vient pas de moi (comme Charles je poussai la langue entre les dents), je sais ce qui me reste à faire.

Il me regarda de côté :

– Cela t'est-il arrivé ?

Il traîna ses mots. J'imitai sa façon.

– Bien sûr, cela m'est arrivé.

– Ah !... Et comment s'appelle-t-elle ta poule ?

Je me dressai :

– Je te défends de l'appeler « ma poule ».

– Bien quoi ? fit-il l'air mauvais.

« Attention, pensai-je, ne prononce pas son nom. »

Malgré moi, il sortit :

– Elle s'appelle Mlle Jeanne.

– Oh ! oh ! Mlle Jeanne.

Ce nom, à peine sorti de sa bouche, me parut sale comme s'il avait roulé cinq ans dans un égout. Pour la première fois depuis sa mort, je revis le visage de Charles, un visage blanc, les yeux fermés, la barbe un peu poussée, avec une expression de souffrance et de reproche. Devant un autre que Dupéché, je me fusse arrêté. Mais son venin !

– Oui, elle s'était fiancée à un autre et s'en cachait. Je l'ai... plaquée.

Je lançai triomphalement le mot ignoble.

– Que me racontes-tu là ?

– Ça t'étonne, hein ? Elle habite à... Cela ne te regarde pas. Nous nous rencontrons dans... euh ! dans l'autobus. Ses genoux frôlent les miens. Jamais, tu entends, jamais je ne lui dis un mot.

– Bah !

– Quelquefois je la rencontre dans la rue. Elle mène son chien en laisse. Eh bien, mon cher ami, je voudrais être son chien.

Je clignai des deux yeux à la fois. En prononçant « être son chien » j'avais eu un véritable sanglot. Pourtant je me rendais compte de ma stupidité. J'étais infâme. Je profanais la douleur de mon meilleur ami. Je m'emparais d'un nom qui ne m'appartenait pas. Voilà où me menait le contact de Dupéché. De plus, je bâtissais avec deux morceaux de vérité une histoire qui ne tenait pas debout. Si l'autre s'en apercevait ! Je ne sais si je rougis de chagrin ou de honte. Mais ces costauds n'y regardent pas de si près.

– Bien vrai ! s'étonna-t-il. Bien vrai !

– Tu n'en reviens pas ? dis-je avec orgueil.

– Pour sûr.

Vaincu ! Je l'avais aplati comme un vulgaire perce-oreille. Il réfléchit quelques secondes et se redressant tout à coup me regarda avec un drôle d'air :

– Eh bien ! moi, à ta place, je sais ce que je ferais.

Je sentis un grand froid : « Comment peut-il savoir déjà ?... Dans une histoire qui ne tient pas debout... Non, c'est impossible. Et pourtant si... Il faut à tout prix qu'il s'explique. » Je pris un ton indifférent :

– Tu sais ? Que ferais-tu ?

– Moi...

J'étais certes un peu gris. Mais il se passa quelque chose que l'influence seule du vin ne justifie pas. Nous étions assis face à face, séparés par le marbre rond d'une petite table. Cette table resta ce qu'elle était. Par je ne sais quel sortilège, le visage de Dupéché fila loin, loin, se rétrécissant à mesure, tandis que sa main, plus grande qu'il ne fallait, ouvrait autour de son verre des doigts trop gros, avec des bagues énormes.

– Moi...

Le mot m'arriva rapetissé par la distance. Bien que les lèvres bougeassent, le reste ne me parvint pas.

Rageusement, je frappai sur la table.

– Pas de blague, Dupéché. Tu sais ce que tu ferais à ma place : tu dois me le dire.

– Moi...

De nouveau, les lèvres remuèrent, minuscules au loin. Des mots en sortirent, petits, petits, trop petits pour les entendre.

Cette dérobade me mit hors de moi. Mes jarrets trop longtemps contractés se détendirent. Je sautai debout. La table se renversa. Entendant rouler les verres, je poussai une sorte de hurlement.

– À la fin, me diras-tu...

À ces mots, je me sentis frappé dans le dos, secoué, poussé un peu vite hors du bar. Où était Dupéché ? Il faisait tout noir. Qu'eût-il fait à ma place ? Je me sentis une grande détresse. Je voulus l'appeler. Le nom qui sortit, fut :

– Charles !

Telle fut ma reprise de contact avec ce Dupéché venimeux.

## II

Si l'ange qui me garde ne se détourna pas de moi, il dira comment je retrouvai mon lit. Pendant la nuit, je pris une leçon de catéchisme. M. le Curé prêchait. Grand comme je l'avais vu, Dupéché poussait par dérision, hors de la bouche, une pochette molle et rouge, qui était sa langue. Ses chaussures craquaient avec un bruit de coups sur le mur. J'entendis :

– Réveille-toi, Marcel.

M. le Curé était en train de dire : « Le péché, mes enfants » tandis que mon voisin, un œil fermé, l'autre ouvert, murmurait :

– Ne crains rien : tu sais bien que je n'existe pas.

Les paroles mêmes du diable. Un cauchemar, évidemment. Du moins cette fois-là. Voilà un avertissement

dont j'aurais dû tenir compte. Malheureusement non. Je me levai les idées embrouillées, furieux. J'avais été ivre, c'est certain. Bêta ! dès ma première rencontre, je m'étais laissé reprendre, écraser comme un gosse de catéchisme, comme un perce-oreille, comme une bourrique. Dans quels hideux mensonges je m'étais engagé ! Prétendre que j'aimais Mlle Jeanne, une inconnue qui m'ignorait ! Prétendre que je l'avais quittée pour une question de bague ! Avoir commis cette infamie : m'emparer, me parer, du chagrin d'un mort ! Il n'en restait pas moins que dans cette histoire « qui ne tenait pas debout », Dupéché, simplement parce qu'il était du genre costaud, savait ce qu'il eût fait à ma place. Et il ne l'avait pas dit ? Alors qu'eût-il fait ? Qu'eût-il fait ? Plus j'y réfléchissais, plus cela prenait d'importance. Maintenant que je connais la suite, avec quel art il avait préparé son piège !

Je ne lui avais rien dit de mon bureau. Du moins, je ne me le rappelle pas. Le soir, il m'attendit. Cela ne me surprit pas. J'en fus même stupidement ravi.

– Et alors ? demanda-t-il.

Un autre jour, j'eusse détesté cette façon d'accrocher une conversation, quand on ne s'est encore rien dit. Ici, elle signifiait nettement : « Allons ! tu es curieux. Hier, je ne t'ai pas répondu, car tu étais ivre. Aujourd'hui, tu es dispos. Vas-y. » Une seconde, je crus couper court et avouer : « J'ai menti. » C'eût été propre. Je n'osai pas. Quitte à me rétracter après, je voulais auparavant savoir ce qu'il eût fait à ma place. Malheureusement, j'entrevois mille petits riens qui rendraient ma question difficile. Dupéché parlait de tout autre chose. Se souvenait-il seulement de la veille ? Comment y revenir sans donner

prise à ses sarcasmes ? Ses chaussures qui craquaient, me troublaient. Et aussi sa pochette qui n'était plus rouge, mais verte. De plus, il parlait sans le moindre arrêt où faufiler ma question. Je me dis : « Comptons jusqu'à cent et alors coûte que coûte... » Arrivé à trente, je dus m'interrompre parce qu'il affirmait quelque chose qui exigeait mon oui. Je repris. J'en étais à soixante-quinze, soixante-seize, soixante-dix-sept, quand il me bourra le dos, d'une tape pareille à celle du bar de la veille, murmura : « Ce sacré Marcel », pressa le pas, et me laissa en plan. Je restai là penaud. Ah ! Dupéché, Dupéché contre le Saint-Esprit, s'il voulait troubler ma pensée, il calculait juste. « À ma place, qu'aurais-tu fait, cher ami. – Mais ceci, cher ami » et c'était tout. L'histoire tombait dans l'oubli. Au lieu de cela : « Ce sacré Marcel » et une bourrade.

Nous étions à jeudi. Le vendredi, il ne se montra pas. Le samedi, non plus. Il n'avait garde. Cela m'exaspéra. Au bureau je m'exaspérai davantage, parce que Poncin avec son haleine de camphre me dit à brûle-pourpoint :

– Vous écrivez mal vos 5. Moi à votre place...

– Comment, criai-je, vous aussi !

Quand ce dimanche, je me rendis à Bagneux, je n'étais pas Marcel ; j'étais Dupéché qui agissait à ma place. J'arrivai en avance. J'eus le temps de penser que j'agissais mal envers Charles. Bast ! j'étais empoisonné. Quand l'heure approcha je me plantai, non comme d'habitude, de l'autre côté de la rue, mais sur le trottoir de Mlle Jeanne. Je fonçai droit sur elle et, comme un Dupéché sans vergogne, me laissai entortiller dans la laisse du chien. « Elle me dira au moins un mot. »

– Ici, Kira, ici !

Elle dépêtra sa bête. Pas un regard pour moi. Et l'autre ! qu'eût-il fait à ma place ?

Le lendemain, je le rencontrai. Je m'y attendais :

– Et alors ?

– J'ai vu Mlle Jeanne.

– Que t'a-t-elle dit ?

– Rien.

– Bien ! bien !

Et de parler d'autre chose. Singulière attitude, n'est-ce pas ? « Voilà, me dis-je. Par ma faute, je me suis embrouillé dans un mensonge, pis que dans une laisse ; j'ignore comment m'en tirer ; lui, il le sait, il pourrait le dire et il s'en moque. D'ailleurs s'intéresse-t-on à une bourrique ? »

J'ai raconté un dimanche, j'en pourrais raconter plusieurs, « Moi à ta place... » Dupéché avait planté l'idée dans mon cerveau et c'est cela sans doute que l'on appelle une idée fixe. Sans lui, sans le mensonge que sa vantardise m'avait imposé, je l'eusse peut-être oubliée. Mais je voulais savoir. De plus puisque je prétendais avoir aimé, puis « plaqué » cette demoiselle Jeanne, il fallait qu'elle soupçonnât, du moins, mon existence. J'en négligeais mon chagrin pour Charles. Je combinais des plans à la Dupéché : « Tu lui souriras... Tu la salueras... Tu... » Cela ne m'avancait en rien.

Le lendemain : Dupéché. À présent qu'il m'avait retrouvé, il me tenait et ne me lâcherait plus. Seulement, il me tenait à sa manière. Il m'arrivait, pour une raison ou l'autre, de désirer le voir : il se cachait. Quand je me disais : « Pourvu que je ne le rencontre pas », il surgissait.

– Et alors ?

Bien entendu, il ne s'agissait pas de révéler ce qu'il eût fait à ma place. Le mot tombait de haut, comme sur quelqu'un dont on sait d'avance qu'il n'y aura pas d'« alors ». Il cachait cette pensée sous des manières gentilles : sourire, effets de pochette, clins d'œil entendus, tapes amicales, grincements de chaussures et tout cela savait ce qu'il eût fait à ma place. Il n'attendait pas ma réponse. D'ailleurs que répondre ? Ce dédain dissimulé m'exaspérait. Au bout de quelques dimanches, j'en vins à oublier le « Qu'eût-il fait ? » Je me tendais jusqu'à l'irritation : « Qu'elle me donne un mot, un sourire, une gifle, que j'aie quelque chose à dire à Dupéché. »

C'est alors que Dupéché poussa plus avant ses manigances. Ne m'en doutant pas, je ne me méfiais pas assez. Un jour il me dit :

– J'ai parlé de toi à mon amie. Elle désire te voir. Je te présenterai. Viens.

Je ne tenais nullement à être présenté à cette amie « qui désirait me voir ».

– Je suis fatigué. Je...

– Tatata. Je t'emmène.

On passa les ponts, nous suivîmes les quais de la rive gauche, on s'engagea dans une de ces rues à boutiques où l'on voit des fauteuils sans fond, des bouquins, toutes sortes de vieilleries et jamais, croirait-on, quelqu'un qui achète. Il s'arrêta devant une vitrine, l'inspecta, bougonna quelques mots, alla jusqu'au bout de la rue, revint sur ses pas, regarda la même vitrine :

– C'est ici. Entre.

Pourquoi avant d'entrer, avait-il regardé deux fois cette vitrine ? Cela me parut louche :

– Décidément, je crains de déranger.

– Sacré Marcel ! Entre donc.

Une bourrade dans le dos m'y aida. La boutique était vide. Il verrouilla la porte (cela aussi me parut louche) et marcha droit vers l'escalier dans le fond.

– Coucou ! On peut monter ?

Une voix d'en haut tomba.

– Bien sûr ! Monte.

– Suis-moi, Marcel. Par ici.

D'autorité, il ouvrit la porte :

– Voilà Louise.

Un miroir pendait trop bas. Cassée par le milieu, Mlle Louise s'y arrangeait – le dos pour nous. À la main une houpe, pas plus grosse qu'un peu d'ouate, qu'elle se passait sur les joues, sous les yeux, comme pour tamponner une seule larme. Sur la toilette une boîte à fards me tira l'œil : *Rouge confusion*. J'eus un sourire que le reflet de Mlle Louise dans la glace attrapa sur le mien. Jolie ? Je ne sais pas. Son rouge confusion, du bleu, du noir, du blond, on pensait à une poupée aimablement bariolée. Les bras étaient nus. Dans leurs bas de soie, les jambes semblaient aussi nues que les bras. Nues comme les jambes de ma tante, mais d'une peau qui me parut plus fine. J'aurais voulu les toucher. Quand elle se retourna, son œil gauche eut un petit air malicieux, parce qu'il louchait un peu. Ce n'était pas laid. Il se remit tout de suite en place.

– Mon ami Marcel, fit Dupéché.

– Ah bien.

De la part d'une personne « qui désirait me voir » c'était court. « Elle ne me pardonne pas mon sourire. »

– Et alors, enchaîna Dupéché, cela a marché ?

– Oui mon gros. Bonne affaire.

Je crus entendre : « Affûres » comme le prononcent les mauvais garçons. « Une affaire à la Dupéché, ce doit être du vilain. » Je regardai du côté de la porte.

– Assieds-toi donc, fit Dupéché... Non, pas là, ajouta-t-il, comme je me dirigeais vers le divan.

Il s'y allongea lui-même, pendant que je prenais une chaise.

– Et toi, ma chère, tu nous feras du thé.

– Oui, mon gros.

Son gros couché à plat, elle commença son petit manège : un plateau qu'elle retira d'un placard, la théière, deux tasses, une troisième qu'elle prit sur une console et nettoya en y soufflant son haleine : pour l'invité évidemment. Dupéché ne s'occupait pas de moi. Une de ses jambes pendait. Le pied en bougeant faisait son bruit de cuir. C'était agaçant. J'affectais de suivre avec le plus vif intérêt les mouvements de sa Louise. Je tenais mon sourire prêt. Plus le sourire de tantôt pour le rouge confusion. Un autre, presque implorant, celui de Bagnaux, quand Mlle Jeanne approchait. Une cuiller tomba. Je la ramassai. On ne me dit pas merci. Le réchaud allumé, elle se tourna vers Dupéché et le rejoignit sur le divan. Ils se prirent aussitôt dans les bras.

Qu'est-ce que je faisais là ? De ma chaise, je ne pouvais pas ne pas les voir. D'ailleurs, ils ne se gênaient pas. Je les regardai avec une certaine curiosité de bourrique. Une main à la ceinture de sa Louise, Dupéché lui soulevait la tête, les doigts écartés parmi les cheveux. Leurs bouches s'avançaient l'une vers l'autre, comme deux choses molles qui se cherchent et s'aplatissent dès

qu'elles se rencontrent. Écrasé contre une joue, le nez de Dupéché pliait par le bout. Tous deux fermaient les yeux. Par moments il ouvrait les siens et s'écartait un peu pour voir où en était sa Louise. Cela lui permettait aussi de reprendre haleine. Puis de nouveau, pan ! les choses molles l'une contre l'autre. « Quelle comédie ! » Depuis longtemps, je n'embrassais plus les femmes. Je savais bien que si cela m'arrivait, que Dupéché à ma place, moi à la sienne, mon nez ne s'écraserait pas sur la joue de sa Louise, mes lèvres ne s'aplatiraient pas de cette façon répugnante, que je n'aurais pas leur expression béate de demi-noyés qu'on sort de l'eau, lorsqu'à la fin se séparant, ils rouvrirent les yeux.

– Et alors, demanda Dupéché, tu l'as vendue un bon prix ?

– Oui, fit la poupée. Si tu en connais d'autres...

– Peut-être. J'ai repéré une armoire normande, du Louis XV. Du pur, tu sais.

Je dus m'avouer que leur « affaire » n'était pas si vilaine. Elle me rappela la vente de notre vieux fauteuil et le « pur Lou... » de papa. Il me parut intéressant de raconter cette histoire. Déjà, ils avaient repris leurs embrassades. Vraiment m'avaient-ils invité pour me montrer cela ? Oubliée comme moi, la bouilloire sifflait en crachant son eau chaude. Elle, du moins, pouvait dégorger sa rage.

À un moment Dupéché, relevant la tête comme pour souffler, me fit, par-dessus l'épaule de sa Louise, un long clin d'œil. Ce signe reproduisait si nettement les miens dans le bar à notre première rencontre, qu'il ne pouvait être qu'une revanche. Il disait clairement : « Tu nous

gênes. Va-t'en... » Sans un mot je me levai et me retirai sur la pointe des pieds. En bas, je dus déverrouiller la porte. De colère, je la laissai grande ouverte. « S'ils croient être chez eux. » Puis cela me parut méchant. Je refermai de mon mieux. Là-haut, ils s'étreignaient sans doute, elle les jambes nues comme celles de ma tante, lui, Dieu sait en quelle ignoble attitude, tandis que la bouilloire, plus heureuse que moi, répandait en pleine colère son eau chauffée pour rien. Je me dis :

– Hue ! bourrique.

Dupéché, le lendemain, me reprocha d'être parti « comme si j'avais le feu quelque part ». J'ai déjà dit qu'entre nous les mots n'avaient pas le sens anodin qu'on pourrait leur découvrir. Je le constatai ce jour-là. Avec un air de plaisanter, je levai les doigts à la façon de Charles :

– Primo, c'est la bouilloire qui avait le feu quelque part...

Il rit.

– Secundo, dis-je en me montant, je ne sais si tu as voulu prendre une revanche, mais tu m'as regardé comme ceci...

J'abaissai une paupière.

– Oui, repris-je avec colère, ainsi...

Et parce qu'il semblait ne pas comprendre, je montrai l'œil, violemment avec le pouce – un peu comme ici pour mes tics.

Il pouffa :

– Sacré Marcel ! Toujours voir des perce-oreilles ! Tu vas te blesser.

– Perce-oreille toi-même, pensai-je, prêt à lui tourner le dos.

– Viens boire un verre.

J'allai. Mon corps tremblait de colère.

Résultat de ce thé manqué : le premier dimanche que je me retrouvai devant Mlle Jeanne, je la considérai d'une façon différente. Eh ! eh ! où avais-je vu que son nez était fait n'importe comment ? Très beau ce nez, très fin, des ailes délicates. Elle marchait avec beaucoup de grâce, les yeux bleus, pas « insignifiante » du tout, et dans la joue, comme la poupée de l'autre, elle montrait un petit creux où... Je me ressaisis. Qu'est-ce que je pensais là ? L'ancienne amie de Charles ! Je ne savais que trop d'où me venaient ces vilaines idées. Mais c'était fini. Je m'étais assez avili à me planter ainsi sur son chemin. À présent que je savais... Honteux de moi, je fis demi-tour, bien décidé à couper net cette histoire. Le soir, je récitai deux Ave de plus, en réparation de mon péché contre Charles. Je les récite encore. Pendant un mois, je m'empêchai de retourner à Bagneux. Je ne succombai qu'une fois. Quand la tentation venait, je fermais les yeux. J'appelais l'image de Charles.

Par malheur, je ne pus éviter Dupéché. Il se faufila de plus en plus dans ma vie. Je le voyais presque journellement. Et toujours avec ses airs de bon garçon d'autant plus faux que je connaissais maintenant ses prétendues extases sur les choses molles de sa Louise. C'est vers cette époque que, me laissant croire qu'il refuserait, il se fit inviter à la maison. Comme je l'ai dit, maman me félicita d'avoir trouvé « un nouvel ami, bien d'aplomb, juste ce qu'il te faut ». Ah ! bien oui ! Le soir, il m'entraînait chez sa poupée. Elle se montrait plus familière. Elle m'appelait Marcel. Ma tasse à thé attendait avec la leur. Quand la représentation commençait sur le divan, je m'efforçais de ne pas la voir, du moins, de ne pas reporter sur Mlle Jeanne les pensées qui m'en venaient. Par le fait, elles y allaient. Cela m'était très pénible. Lorsque je

m'en allais, Dupéché descendait avec moi pour verrouiller la porte. Un soir, il me retint et à brûle-pourpoint :

– Et les amours, ça va ?

Je compris plus tard que j'aurais dû répondre : « Je n'en ai pas. »

– Ça va, dis-je vaguement.

– Petit cachottier ! Toi tu connais mon amie. Il serait temps que tu me présentes à la tienne.

– La mienne ? balbutiai-je. Qui ?

– Mais... ta demoiselle Jeanne.

Il avait retenu jusqu'au nom ! Je le regardai avec terreur :

– Tu sais bien, commençai-je...

Je voulus ajouter : « ... Que j'ai rompu. »

– Tout ce que tu voudras, mon vieux. Chacun son tour. Tiens ! si tu veux, tu me présenteras, voyons ? pas dimanche. Dimanche en huit.

Je ne répondis rien. J'étais dans la rue quand il me rappela :

– Bien entendu : sans cérémonie.

Il faisait noir. Je ne vis pas, j'entendis son horrible sourire.

### III

Je ne sais comment, arrivé au quai, au lieu de tourner à droite je tournai à gauche. Présenter cet homme à une demoiselle que je ne connaissais pas, qui ne voulait même pas me voir ! Ah ! Dupéché ! Dupéché véniel, Dupéché mortel, Dupéché contre le Saint-Esprit ! Mes mensonges

me tenaient bien. Je me les racontai, comme si je m'adressais à un autre. « Voilà, pour Dieu sait quelles raisons, alors que tu te trouvais très mal engagé dans une marotte, tu as pris pour ton compte l'histoire de la bague et de la rupture, ce qui était vrai pour Charles, faux pour toi... Tu as raconté tes stations, ton besoin d'être son chien, ce qui était vrai pour Charles et, pour d'autres motifs, vrai pour toi. De ce faux, de ce vrai, Dupéché a conclu, a feint de conclure, qu'elle est ton amie, une amie familière à qui l'on présente un camarade et sans cérémonie. Comment se tirer de là ? Et pourquoi te jette-t-il dans cet embarras ? Eh ! son jeu est clair. Il t'a présenté à son amie, pour t'obliger à le présenter à la tienne. Mais dans quel but ? Quel besoin a-t-il de connaître Mlle Jeanne ? »

Pour la première fois je pressentis ce qui devait se réaliser plus tard.

Revenir en arrière, avouer mon mensonge, certes j'y pensai. Je fusse mort plutôt que de m'humilier devant cet homme. Je ne voulais pas me dérober non plus. Peut-être dans mon idée intime y avait-il autre chose. Par exemple, un désir de reprendre la promesse que je m'étais faite et de retourner vers Mlle Jeanne.

À un moment, je fus tout surpris de me trouver loin de chez moi, sous la tour Eiffel. Je pris un tramway. Papa me gronda parce que j'arrivais tard.

– Comme tu es pâle, fit maman. Ton dîner t'attend.

Je refusai de manger. Je m'enfermai dans ma chambre : je m'assis sur mon lit ; je regardai longuement un coin de mur. Et voilà que tout à coup j'entendis une voix. Derrière moi. Pas celle de notre curé bien qu'on cherchât à l'imiter. Une voix plus forte, blagueuse un peu.

Celle qui, certaine nuit de cauchemar, avait prononcé la phrase du diable :

– Ne crains rien. Tu sais bien que je n'existe pas.

On la répéta trois fois. À la troisième, Dupéché surgit tel que je l'avais vu tout à l'heure. Il se dandinait sur la pointe des pieds, à la façon de M. le Curé, mais ses chaussures ne craquaient pas. Il traversa la chambre dans toute sa longueur, cligna de l'œil, une fois, deux fois, disparut.

Maman prétend que cette nuit encore elle dut m'éveiller à cause d'un mauvais rêve. Ouais ? Ce qui est sûr, c'est que « le mauvais rêve » passé, je m'endormis avec calme. Je savais comment je devais agir. Dupéché me l'avait signifié.

Je laissai paisiblement s'écouler la semaine. Avec intention, Dupéché m'avait donné un dimanche de répit. Je l'employai bien. Avant midi, je débarquais à Bagneux. Il ne s'agissait pas cette fois d'obtenir un regard de Mlle Jeanne. Pour rien au monde je n'eusse voulu la rencontrer. Je sonnai chez la mère de Charles. Surprise ou non, en deuil ou non, je ne m'en souciai pas. « Pourvu qu'elle me retienne à déjeuner. » Au moment du café, je repris notre poste à la fenêtre. J'étais comme les hypnotisés que l'on manœuvre, paraît-il, à distance.

– Madame Corbier.

– Quoi donc, Marcel ?

– Cette demoiselle, là, sur le trottoir, la connaissez-vous ?

Elle enleva ses lunettes, comme les personnes de son âge pour regarder au loin.

– Cette demoiselle ? C'est Mlle Dupré, Marcel. Jeanne Dupré, je crois.

– Ah ! Dupré.

Je savais ce que je voulais. J'ajoutai pour ne pas couper court.

– Elle habite loin ?

– Non, par là. Au numéro 9. La connais-tu ?

– Oh ! sans la connaître. Il me semble l'avoir rencontrée en ville.

– Possible, petit. Elle y travaille. Une personne active, instruite, très sérieuse. Ses parents sont morts... C'est leur chien...

– Un beau chien, Madame Corbier.

– Un très beau chien, petit. Un très beau chien.

Comme j'étais lâche ! Dupéché tirait les ficelles.

À la maison, je poursuivis mon « plan ». Je couchai l'adresse sur une enveloppe. Puis j'écrivis :

*Mademoiselle. Je suis un ami de Charles Corbier. Je voudrais vous parler de lui. Je vous rencontre souvent le dimanche dans votre rue. Me permettez-vous de vous aborder ?*

Cette lettre, je l'écrivis, c'est-à-dire je ne l'écrivis que mentalement. Je m'en répétai le texte, tant j'étais peu sûr de moi. Puis j'en commençai une autre, une vraie, mais pour un ami qui n'existait pas. Je racontai quelques menus faits, d'où il résultait que j'étais un bon garçon, digne de confiance. Ensuite je passais à Mlle J. D., l'amie de Charles. J'avais à lui parler. Elle me semblait si distante ! Je n'osais l'aborder. Ce fut cette lettre que je glissai sous l'enveloppe de Mlle Dupré. Ainsi, elle serait renseignée d'une façon indirecte, d'autant plus convaincante.

Ma lettre à peine à la poste, la boîte qui l'avait avalée se mit à rigoler avec sa grande bouche. Niais ! J'avais été

niais et, de plus, vil. Mon plan d'ailleurs ne résolvait rien. Le premier pas resterait à franchir, celui précisément où je trébuchais. Que l'on se moque de moi, si l'on veut : toutes mes angoisses me reprirent. Ah ! ce dimanche, s'il pouvait ne pas arriver.

Le lundi, comme de juste, je revis Dupéché. Je me gardai de lui montrer mon inquiétude. Comme il ne parlait de rien, je pris les devants :

- Alors cela tient toujours ?
- Quoi, tient toujours ?
- Notre petit voyage, dimanche.
- Si tu veux, fit-il, avec sa fausse indifférence.

Je me frottai les mains comme pour une bonne partie. Au fond de moi, je pensais au prometteur de la fable : « D'ici là, le roi, l'âne ou moi serons morts. » Je me fusse sacrifié volontiers.

Dupéché me tint à l'œil tous les jours. Le samedi, ni l'âne, ni le roi, ni moi, n'étions morts. On prit le thé chez sa Louise.

- Alors, fis-je, c'est pour demain ?
- Quoi pour demain ?
- Le voyage.
- Si tu veux.

Je pris un air ravi :

- Évidemment, mon vieux, pour demain.

Dans mes jambes, mes muscles se tendaient comme le jour où j'avais voulu le battre. À ce moment, la poupée se planta devant moi, avec ma tasse de thé. Son œil, ainsi qu'il lui arrivait souvent, loucha une seconde. Une idée me vint : « Si elle nous accompagnait, ce serait le comble. » Déjà, je la formulais :

– Et vous, Mademoiselle, me ferez-vous le plaisir ?

Je sentis un froid comme si je promenais au long de mon bras un couteau en m’imaginant le mal que j’aurais.

– Une autre fois, dit-elle. Dimanche, je ne suis pas libre.

J’appuyai davantage le couteau :

– On se libère, Mademoiselle. Une promenade à quatre, ce serait charmant.

– Impossible, vraiment.

– Mais si.

Un rien de plus, la lame entrait. J’eus du moins cette chance : qu’elle refusa.

On parle de la dernière nuit des condamnés à mort. J’eus une nuit de ce genre. Quand je pensais « demain » je sentais comme un coup au bas de l’épine dorsale. En outre, il me venait des idées enrageantes à force d’être stupides. Il me restait quelques heures. Pendant ce temps la queue d’une comète pouvait balayer la surface de la terre, avec tous les gens qui se promenaient dessus et par conséquent Dupéché. Ce Dupéché, en sortant de chez sa poupée, pouvait subitement tomber mort. Cela existe, la mort subite. Ou bien sa Louise. Ou bien moi. À un moment, je perçus le grignotement de ma montre dans ma poche. Tic-tic-tic-tic, ce qu’il y en avait ! Cela me rappela un autre tic-tac que j’avais entendu certaine nuit pendant que dans la chambre à côté montait le cri de maman. Si, brusquement, ces cris recommençaient. Maman serait malade, tant pis ! Dupéché n’aurait plus prise sur moi. Je repoussai cette pensée. Quand même je l’avais eue. Je l’avais encore. Tic-tic-tic, que de place pour un cri entre tous ces tic-tic.

Dupéché vint me chercher et nous partîmes ensemble. Dans le tramway, mon plan me parut encore plus bête. Mlle Jeanne avait lu ma lettre. L'aborder ? Mais elle verrait l'infamie sur mon front. Dupéché sans doute avait combiné le coup à seule fin de compliquer les choses. Oh ! il s'en tirerait, lui ! « Moi à ta place... » Gras, carré, costaud, il fixait sur moi ses yeux qui rigolaient d'avance de me voir près de Mlle Jeanne. Ils rigolaient, mais ils voulaient. Il arborait une pochette neuve, une pochette exécration, couleur abricot. Ah ! si j'osais ! Je l'attraperais par là, je lui donnerais une secousse, il roulerait bas du tramway, sa main s'agripperait à la barre, puis son corps à terre, perdant, avec son sang, son horrible pouvoir sur moi.

Avec son air de bourreau innocent, il tira sa montre :  
– On approche.

Bien sûr, on approchait ! Mes regards tombèrent sur sa cravate. Elle était assortie à la pochette, également couleur abricot. Il y avait piqué une grosse épingle que je ne lui connaissais pas : « Ah ! ah ! tu t'es mis en frais. Eh bien ! on verra. » Cela me donna une sorte de courage.

– C'est entendu, dis-je, tu verras Mlle Jeanne. Mais tu la verras dans la rue, de loin, tandis que je lui parlerai. Quant à te présenter (je louchai vers sa pochette), impossible.

– Impossible ! Et pourquoi ?

– Je ne suis pas assez... Enfin, je crains de la froisser.

– Je ne te comprends pas, dit Dupéché. Je ne te demandais rien, c'est toi qui me proposes...

– Moi !...

– Bien sûr, ce n'est pas moi. Hier, tu as invité Louise. Il jouait si bien la bonne foi qu'avec un autre j'eusse douté.

– Enfin, tranchai-je, ce n'est pas possible.

Je crus qu'il se fâcherait. Il leva une épaule.

– Ce n'était pas la peine de m'entraîner. Bah ! je descendrai au prochain arrêt. C'est simple.

Simple ? Le mot me mit en méfiance. Je m'accrochai à lui :

– Dupéché, tu ne descendras pas. J'ai promis. Tu la verras.

– À la bonne heure.

– Seulement, repris-je avec assurance, tu la verras de loin, pendant que...

« Pour le coup, pensai-je, il va éclater. » Il prit son air de bon garçon :

– Sacré Marcel ! Comme il te plaira. On se retrouvera pour le retour.

Ouf ! J'étais débarrassé. Plutôt je n'étais pas débarrassé ; l'essentiel restait. En descendant du tramway je portais quelque chose. C'était lourd, comme certain jour, une couronne...

Je montrai le bar au Gaillac :

– On se retrouvera là.

J'ajoutais malgré moi :

– Sois tranquille, le patron ne s'inquiète pas si l'on porte une couronne.

– Que dis-tu ?

– Tu m'entends. C'est bien ton tour.

Il ne répondit pas. Il me fallut, comme toujours, dépasser la maison de Charles. « Tu me vois, murmurai-je.

J'agis mal. Ce n'est pas ma faute. Ah ! si tu n'étais pas mort. » J'arrêtai Dupéché.

– Mlle Jeanne ne tardera pas. Va sur l'autre trottoir, je l'attendrai ici.

– Parfait, dit-il. Bonne chance !

Je me mis à faire les cent pas. « Bonne chance ! » Quelle ironie ! Pourquoi acceptait-il de si bonne grâce mes arrangements. Il restait quelques minutes. Il pouvait encore mourir. Ou moi. Ou Mlle Jeanne ne pas paraître. Je perçus nettement là-haut le bruit de sa porte, le cri de son chien, le tapotement des ongles sur les marches, les pas de Jeanne. Elle était comme toujours. C'est-à-dire, elle était comme je la voyais depuis que je l'avais regardée à travers les baisers des deux autres. De plus, elle avait lu ma lettre et Dupéché me surveillait, qui voulait que je l'aborde. Le chien qui tirait sur sa laisse l'obligeait à courir. On eût dit qu'une autre force la poussait en avant. Elle vint droit sur moi. Mon cœur sauta. « Me jeter à l'eau, pensai-je, me jeter à... » Sans savoir, je soulevai mon chapeau :

– Mademoiselle... Mademoiselle, excusez-moi. Je me suis permis de vous écrire.

Elle arrêta son chien. Je pensai ridiculement au chauffeur qui donne un coup de frein. Ses joues étaient roses. Elles devinrent rouges.

– En effet, Monsieur, j'ai reçu *une* lettre. « Mon cher ami », ce n'était pas moi. Je n'ai pas lu plus loin. Je vais vous la rendre.

Elle me parlait ! Elle n'avait pas lu ma lettre ! Dans ma joie, je ne m'assurai pas si Dupéché nous voyait :

– Pas lu, dis-je. Comme je suis content !

Elle me lança un regard où je devinai de la surprise et aussi quelque chose de bon, comme dans l'œil de certaines infirmières ici, quand elles ont compassion. Elle farfouillait dans son sac après ma lettre :

– Laissez cela, Mademoiselle. Je suis... j'ai... Depuis longtemps, je désire vous parler. Je suis un ami de...

Je montrai la maison. La main qui cherchait dans la sacoche, en sortit sans rien. Le visage cessa d'être rouge.

– Oui, j'aurais voulu vous dire... Il me parlait souvent de vous.

Elle ne répondit pas.

– Peut-être ne le saviez-vous pas. Que de fois, il vous a guettée de sa fenêtre ! Quand vous passiez, il souhaitait être votre chien.

– Mon chien, pourquoi ?

– Afin d'être quelque chose pour vous.

Je ne voudrais pas que l'on puisse penser une seconde que Mlle Jeanne fût une indifférente ou une oublieuse. Au vrai, entre Charles et elle, il n'y avait jamais eu de fiançailles, ni de promesses. Simplement quelques rencontres, un bout de chemin que l'on fait ensemble. Bref, mon brave Charles si raisonnable, qui l'aimait certainement, s'était monté le cou comme un simple Marcel. Bien que je l'ignorasse alors, notre entretien s'en trouva à peine faussé.

Mon ton sincère lui avait donné confiance.

– Ce que vous m'apprenez est si bizarre ! S'il vous parlait de moi, il a dû vous dire, il me rencontrait dans le tramway. Rien ne l'empêchait...

– Il ne voulait pas. Il ne voulait plus.

– Oui, dit-elle, à un moment il a changé. Je n'ai jamais su pourquoi.

– À cause de cela, fis-je, avec un signe du menton vers sa main.

Elle regarda sa main. Cette main tenait un gant, un sac : c'est tout.

– Vous aviez une bague. Vous l'avez enlevée. Puisque vous m'interrogez, il a cru que vous la retiriez en cachette. Il en a conclu que vous étiez fiancée et...

Pour une raison que je ne compris pas, elle regarda cette main qui avait porté la bague. Me voyait-elle encore ?

– Une bague ! Quelle bague ?... Oui, peut-être l'opale de maman. L'ai-je enlevée ? Oui, non, comment savoir ?

Elle se tourna vers moi :

– Comme il a dû souffrir, le malheureux !

Je lui sus gré de ce premier cri. Pas une plainte sur elle-même. Je marchais à son côté et l'admirais. Comme tout cela était bête. Et moi, avec mes combinaisons, j'avais tout bonnement réussi à troubler une femme :

– Mademoiselle.

– Le malheureux !

Elle répéta trois fois le mot. Je ne pensais plus à moi. Il y eut alors un malentendu. Ignorant la vérité exacte, j'étais en droit de la croire plus affectée qu'elle ne l'était en effet. J'aurais voulu la soutenir. Je me disais : « Tu l'as peinée. Aussi longtemps qu'elle souffrira, tu ne peux la quitter. » Je l'accompagnai le long d'une rue ; nous prîmes la suivante. À la fin, le rose de ses joues reparut. Elle dut aussi gronder sa Kira qui tirait trop fort sur sa laisse... Elle revenait sur la terre.

– Je crains d'être indiscret, fis-je. Je suis peiné de vous avoir chagrinée. J'ai eu tort.

– Mais non, dit-elle très douce. Vous avez cru bien agir. Je vous remercie.

– Oh ! ne me remerciez pas. Si vous saviez...

J'aurais voulu tout avouer. Je m'inclinai. Elle leva les yeux vers moi. Ces yeux étaient tristes. Ils souriaient un peu.

Comme je marchai ! Bouleversé oui je l'étais ! j'avais troublé une femme. Content oui ! puisque cette femme enfin m'avait parlé. Gêné aussi, car je ne méritais pas son merci. Et heureux, oh ! heureux, parce qu'elle n'avait pas lu ma lettre, que pour elle du moins, ma vilaine action n'existait pas.

Dupéché m'attendait dans le bar. À son aise partout, il avait trouvé des partenaires et jouait aux cartes. Il ne souffla pas un mot à propos de Jeanne. Il me proposa une partie.

– Pas aujourd'hui.

– Mais si.

Je gagnai. Il me bourra le dos :

– Sacré Marcel, tu as une veine de...

J'étais si heureux. Pourquoi dit-il ce vilain mot ? Ah ! si j'avais su...

#### IV

Nous rentrâmes par le même tramway. Après sa plaisanterie, qu'eussé-je dit à cet homme ? N'importe ! s'il avait cru m'empêtrer... Je le regardai avec mépris, lui, sa pochette et son ignoble cravate abricot.

À la maison :

– Comme tes yeux brillent, fit maman. On ne te voit pas souvent si gai.

– Oh ! maman.

J'eus besoin de faire un geste. Je voulais aussi réparer mes vilaines pensées à son propos la veille : je me jetai à son cou. Et voici : j'eus dans les yeux une masse verte, avec des pendeloques jaunes accrochées alentour. Et cette masse était un arbre. Cet arbre était un tilleul. Et sous ce tilleul, Jeanne et moi, nous avons passé tout à l'heure, sans le voir. Dans les bras de maman, j'en aspirai le parfum.

– Tu ne sais pas ! Je reviens de la campagne. Il y avait des tilleuls. Ils embaumaient ! C'est la première fois, maman, que je vois des tilleuls.

Je m'enfermai dans ma chambre, je me mis au lit. Comme autrefois mes souvenirs de Provence, j'étais devant moi ce dimanche ; mon départ si penaud, la cravate de Dupéché, les phrases de Jeanne, le sourire de Jeanne. Ce qu'il y avait de triste, ce qu'il y avait de laid, je ne voulais plus y penser : « Mais non ! Vous avez cru bien faire. Je vous remercie. » Et Charles ? Eh oui ! On n'avait pas prononcé son nom. « Il !... Lui... le malheureux. » Être mort qu'était-ce donc ? Ce n'était pas simplement descendre dans une fosse, être un corps dont la barbe continue de pousser. C'était devenir « il... lui... le malheureux » pendant qu'une Jeanne vivante marche à côté d'un Marcel, s'attriste un peu, sourit et dit merci.

À cet instant, je reconnus la voix de Dupéché.

– Que crains-tu ? Tu sais bien que...

Je ne le vis pas. J'éclatai de rire :

– Cela ne prend pas, vieux. Existe, n'existe pas, je m'en moque.

Je me réfugiai dans Jeanne. Quelle voix douce ! Ce bon regard de compassion ! Pas une compassion qui se moque. « Votre lettre ? Pas pour moi. » Et ma joie, parce qu'elle ne l'avait pas lue. « Laissez cela, Mademoiselle. » Tiens mais ! Elle ne me l'avait pas rendue. La lettre était restée dans sa sacoche. Dimanche prochain quand elle sortirait, ce papier serait encore dans sa sacoche. Alors ?... Alors si j'allais ? Mais non. J'avais obtenu plus que je ne voulais. Pourquoi retourner ? « Je n'irai pas... je n'irai plus... » Je savais bien que j'irais...

La semaine me parut longue. Mais quelle paix ! Une force vivait en moi.

– Tu chantes, mon petit ?

– Oui, maman.

En effet, je chantais ! Je marchais dans les rues et que je fusse une bourrique, Jeanne, vous ne savez pas, Mesdames, Jeanne m'avait parlé. J'étais au bureau et que mes chiffres ne fussent pas de haut en bas ce qu'ils étaient de gauche à droite, je m'en moque, Poncin ; dimanche, je verrai Mlle Jeanne. Je revis Dupéché et si sa réserve me parut suspecte, s'il me dégoûta à vautrer son long nez dans le rouge-confusion de sa Louise, allez-y, tant qu'il vous plaira, moi dimanche...

Il arriva ce dimanche. Je me pomponnai :

– Eh ! Eh ! petit, on va revoir les tilleuls ?

– Oui, maman.

– D'une semaine à l'autre, les tilleuls se fanent, fit papa.

Eh ! non, ils n'étaient pas fanés. Quand Jeanne arriva, ils fleurissaient en plein ; quand elle m'aperçut, ils embaumèrent ; quand elle ne parut pas surprise, il y eut cent mille tilleuls parfumés dans mon cœur.

Je flattai sa Kira : « On se connaît, mon ami. »

– Pardonnez-moi, Mademoiselle. Je me suis aperçu que vous... que j'ai... que je n'ai pas repris ma lettre. Elle vous embarrasse peut-être.

– En effet. Je l'ai là.

Elle me la tendit hors de sa sacoche. Je la déchirai en petits morceaux, pour le vent. L'avait-elle lue ? Elle porta son regard sur moi. Il était doux. Il ne m'en voulait pas. Elle me parut consentir à ce que je l'accompagnasse un peu. « Jusqu'au bout de la rue, disaient ses yeux... Ou jusqu'au bout de la suivante... »

Si l'on pensa à Charles, à quoi bon renouveler une peine ? Je montrai les tilleuls.

– C'est bon, dis-je, de respirer ce parfum après une semaine de Paris !

Cela me permit de parler de mon bureau, de mes chiffres.

– Ah ! dit-elle, vous faites des calculs. Moi, je donne des leçons. J'aime beaucoup mes petites élèves.

Je n'osai lui demander quelles élèves. Nous vîmes ainsi beaucoup de rues. À la fin, je voulus montrer que je n'abusais pas. Je m'arrêtai. J'avançai la main un peu. La sienne m'arriva franchement.

– Mademoiselle.

– Monsieur.

Quand je fus seul, cette rencontre me parut si bonne, si délicate, que je craignis de l'avoir gâtée par quelque mal. Je m'interrogeai. Je pus répondre non. Pourtant, je n'étais pas tout à fait tranquille...

Voilà ! Les tilleuls en effet perdirent leurs fleurs. Je pus m'en rendre compte, de dimanche en dimanche. Kira m'apercevait la première et accourait.

– On est copains, nous deux. Tiens ! ton morceau de sucre.

– Jusqu'au bout de la rue, disait le regard de Mlle Jeanne.

Mais toutes les rues ont un bout. Elles en ont même deux, quand on parvient à l'un, on peut retourner vers l'autre. Elle s'étonnait de moins en moins de me rencontrer. Après quelques fois, ne plus me rencontrer l'eût étonnée davantage. Il m'en venait des suggestions à la Dupéché : « Elle s'attend à te voir, si tu n'allais pas. » Nous parlions de tout, sauf de... Oh ! il était entre nous, mais dans son rôle de « malheureux ». Aucun de nos bouts de rues ne menait devant sa maison. Une fois, j'aperçus le mur du cimetière.

– Comme il y a de la boue dans ce chemin. Si nous allions de l'autre côté.

Une autre fois, ce fut la mère de Charles. J'ignore ce que j'aurais fait, si elle m'avait reconnu.

Jeanne ! Je ne sais quand je commençai à l'aimer, si je l'aimais déjà, si je l'aimai jamais. Aimer ? Qui n'aime-t-on pas ? Je pense au temps où je travaillais chez le mouleur italien. J'avais un compagnon : un Flamand. Il parlait de son amie, il disait dans sa langue : « Je la vois volontiers... » Jeanne, je la voyais volontiers. Comment dire ? Chez mes parents, je m'énervais souvent, j'étais maussade, surtout devant papa. Chez Dupéché et sa Louise, j'étais le chien qu'on oublie dans un coin ou celui qu'on menace du bâton, qui veut mordre. Près de Jeanne, je me sentais calme. Calme et fort. Dupéché se fût montré, je ne l'eusse pas craint. En la quittant, j'emportais un bien si précieux que je me demandais si je n'y avais rien ajouté

de mal. Je pouvais me dire non. Cette assurance différait tellement de mes habitudes, qu'elle m'inquiétait un peu. Pour me tranquilliser, je chargeai mes prières du soir de trois Ave pour Mlle Jeanne. Ils suivaient ceux de Charles. Bientôt, il y en eut dix.

Je la connus mieux. « Jeanne ! » C'était sa main dont les doigts ne portaient pas de bague et se retroussaient par le bout. C'était son nez, un nez très fin, pas du tout « fait n'importe comment ». C'étaient ses yeux que je ne voyais plus jamais tristes. Ce fut un jour, une façon de m'appeler : « Monsieur Marcel », un autre jour : « Marcel » tout court. Ce ne fut pas autre chose.

Les tilleuls perdirent leurs feuilles. Une fois, la pluie tomba. Une pluie que j'appellerai bénite comme on le dit de l'eau sainte qui sert au signe de croix au seuil des églises, car grâce à elle j'entrai chez Jeanne. Des tentures, des cadres, un piano, des livres. Elle possédait beaucoup de livres. Elle me les montra. À sa façon de toucher ces volumes, on voyait qu'ils ne représentaient pas que du papier. C'était de la pensée. Je l'en admirai davantage.

La pluie nous donna d'autres dimanches. On s'installait sur un divan, elle à un bout, moi plus loin. Je refusais le thé, pour que rien ne rappelât mes visites chez la poupée. Je lui parlais comme j'eusse parlé à Charles. Ses réponses étaient plus patientes. Elles ne tranchaient pas, elles débrouillaient les nœuds et sans toujours me donner raison, me devenaient mieux. Nous lisions. Ah ! Dupéché et son nez sur la joue de sa Louise ! Si j'y pensais, c'était pour me dire qu'ici je n'avais pas le désir de ces grossièretés. Je ne m'inquiétais pas que je fusse une bourrique. Quand un passage lui plaisait, elle me le lisait. Il était toujours fort beau. J'en

cherchais aussi. Ils ne valaient pas les siens. Je lui montrai la phrase au sujet de la planche et du précipice dans Pascal. Je lui dis combien certains événements, sans importance pour d'autres, me semblaient singuliers et me donnaient le vertige. Elle me demanda lesquels. Au moment de répondre, j'eus une pudeur et ne répondis rien. Ce jour-là, elle me donna un beau regard comme certaines infirmières ici ou comme elle en donnait sans doute à ses petites élèves « qu'elle aimait tant ».

Un soir, tout à coup, se dressa entre nous le visage de Charles. Je le vis comme on se voit dans un miroir. Il me regardait avec reproche. Sa bouche se fermait tristement. Quand elle s'ouvrit, au lieu d'un vide entre deux dents, elle n'avait plus de dents. Je sentis un grand mal. J'en pourrais indiquer la place : là dans la tête près de la nuque ; là près du cœur où cela pinça. Peut-être certaine idée me pesait-elle depuis longtemps. Jeanne lisait. « Pourquoi en parler, me dis-je. Laissons cela. » Les mots sortirent malgré moi.

– Jeanne ?

– Marcel ?

– Dites-moi, est-il venu ici ?

Pour la première fois, fut prononcé entre nous, le nom de Charles. Elle leva les yeux où j'avais introduit son image. Je crus l'y voir flotter. De la tête, elle fit : non. Elle me dit ce que j'ignorais alors de leurs relations et que j'ai raconté déjà. Je n'avais donc pas pris la place de Charles. J'en fus soulagé. Parvenu dans cette chambre, j'étais plus loin que lui et pas seulement plus loin dans cette chambre, mais dans le cœur de Jeanne. Parce qu'il l'avait aimée, me devait-il le défendre ? Non. Là aussi, je fus

soulagé. Jeanne ne reprit pas tout de suite son livre. Comme moi, elle se racontait des choses de Charles.

– Ah ! soupira-t-elle, ce pauvre Charles.

– Oui, ce pauvre Charles.

Parce que nous prononcions son nom, il me parut mourir de nouveau et cette fois d'une façon définitive... Mais n'était-ce pas moi qui le tuais ? Je me surpris à répéter avec une certaine rage :

– Non... non... non.

À partir de ce jour, il y eut plus d'air entre nous. Nous étions comme au bord de la mer et le vent souffle. Nous causions : son travail, le mien, mon enfance, la sienne.

Ah ! Jeanne ! Écrire sur toi, je n'écrirais que du bonheur et mes cahiers n'y suffiraient pas. Un jour, je préparai une lettre. Nous avions passé la soirée ensemble, seul à seul comme on dit. J'écrivis ces mots comme on les prononce. Eh non ! sur le papier ils vivaient. L'un de ces « seul » représentait Jeanne, l'autre c'était moi, *seule* et *seul* : un féminin blotti près d'un masculin, quelle communion ! Et puis, il me fallut choisir. Écrire « seule à seul » ou « seul à seule » ? Il y avait une nuance. Quelle joie de comparer. Comme les idées allaient loin ! Seul à seule, seule à seul, pendant ces jours, je humai ce bonheur.

Un autre jour, elle me raconta une histoire, presque une histoire de perce-oreille, mais en plus beau. Elle était petite, elle étudiait un soir. Elle avait bien entendu ce bourdonnement dans le verre de sa lampe, mais elle n'y avait pas prêté attention. Et tout à coup ce bourdonnement devint aigu, comme un cri qui demande du secours. Une mouche s'était fourvoyée dans le tube de verre et, ne pouvant en sortir, allait certainement se brûler. Jeanne voulut la sauver. Cela

prit un peu de temps, car le verre lui brûlait les doigts et la mouche, affolée déjà par la flamme, en voyant cette main, s'affolait davantage. Si bien que le verre enlevé, elle n'avait plus d'ailes et le corps avait été entamé. Pauvre petite bête, elle gigotait sur le dos, sa trompe allait et venait. Jeanne se demanda si ce n'était pas par sa faute que cette mouche allait mourir. Puisqu'elle l'avait délivrée, elle n'osa pas l'achever. Elle fit tout ce qu'elle put. Elle la posa sur sa main, mais cette main était chaude et aurait pu augmenter la douleur de la brûlure. Elle la mit sur le froid d'une tablette de marbre ; elle la rafraîchissait doucement avec son haleine. Elle aurait tant voulu adoucir ce mal dont elle était la cause. Cela dura une demi-heure et la petite trompe bougeait toujours. Tant de souffrances dans le corps d'un insecte !

Voilà l'histoire de Jeanne. De quoi rire ? Peut-être. Il existe paraît-il, plusieurs maisons dans la Maison de Dieu. Pour qui ? Je ne sais. Mais ceux que cette histoire fera rire, n'y entreront certainement pas.

## V

Pendant ce temps, Dupéché existait toujours. S'il m'accorda du répit, il savait pourquoi. Je le pressentais. Les autres ne soupçonnaient rien.

— Je ne te comprends pas, disait maman. M. Dupéché n'est pas un mauvais garçon. Il voit les choses telles qu'elles sont. Toi, tu les cherches dans la lune. Un excellent ami pour toi.

Des amis ! Leur âme est une corbeille remplie d'abricots frais. La sienne... J'ai annoncé ma théorie sur les mots.

Il est peut-être un peu tard. N'importe. Voici un objet, un être, une idée, un sentiment, on les veut exprimer. Avec la langue, les lèvres, on lance quelques sons. Ils forment un mot, un mot pur, un mot vierge. L'idée, le sentiment y est enfermé, également pur et vierge. On est un peu comme Adam nommant les créatures dans les jardins de Dieu. Bon ! On répète le mot. L'objet se précise ; on l'étreint ; comme Dupéché à sa Louise, on lui colle les lèvres sur la bouche ; il prend sa couleur, sa place dans l'air, sa place dans votre cerveau. On le répète. Tout à coup, qu'est-ce qui se passe ? Une idée arrive bourdonnante et se pose sur votre mot : une idée, deux idées, un vol d'idées. Là-dessous, vous voyez la vôtre, mais avec cette foule d'idées étrangères attachées à son dos. Et maintenant répétez, répétez tant qu'il vous plaira. Que reste-t-il ? Plus rien de votre mot : un grouillement d'idées qui se multiplie, s'entre-dévorent : les unes qui meurent, les autres qui se développent, une plus forte qui avale tout, commence et vous impose sa nouvelle vie de mot. Et les idées qui naissent de votre propre cerveau, ne sont rien. Mais les autres ! Les mouches charbonneuses qui ont empoisonné leurs pattes, leur trompe, dans la pourriture qu'est le cerveau d'autrui !

À cause de Dupéché, il en fut ainsi pour Jeanne. Ce qu'il dit ? Presque rien et je ne sais pourquoi cela survint ce jour-là plutôt qu'un autre. Je parlais de Jeanne. Je finissais de prononcer :

– Nous avons passé l'après-midi ensemble.

J'entendis :

– Eh ! Eh !

Rien que cela. Mais parce qu'elles étaient dans son cerveau, les mouches arrivèrent : « Eh ! eh ! tu vois des

queues aux perce-oreilles, mais tu n'es qu'une bourrique. Ton Pascal, tes Ave, ta mouche, ton « seul à seule », amusements de bourrique. Moi j'écrase les perce-oreilles. Quand je suis sur le divan de Louise, au diable ton Pascal. Vlan ! son corps dans mes bras. Vlan ! mes lèvres sur ses lèvres ! Vlan ! mon nez de travers, et s'il offusque ta pudeur de bourrique, ce que je m'en f... C'est bon, tu sais. Eh ! non, tu ne sais pas. Tu n'es qu'une bourrique. »

Je compris cela très vite. Ses lèvres qui prononçaient eh ! eh ! n'avaient pas repris leur place. Je fus lâche. Je protestai mollement :

– Oh ! Oh !

Et de nouveau :

– Eh ! Eh ! – avec un autre vol de mouches : « Eh ! Eh ! comment y songerais-tu ? Frère et sœur ? Ta Jeanne possède aussi un corps, un corps pas insignifiant du tout, un corps avec des lèvres, un corps avec des yeux, un corps plus jeune, eh ! eh ! que celui de ta fameuse reine, un corps où tu trouverais ce que tu ne trouves pas ailleurs, bourrique. Cherche ! »

Voilà ce qu'il pensait, ce qu'il me faisait penser. Je le regardai en face et plus lâche que tantôt, parce que les mots que l'on disait à Dupéché ne pouvaient être que sales, je ricanai laissant tout supposer :

– Eh ! Eh !

À l'instant même, j'eus devant les yeux non seulement la bonne Jeanne de là-bas, mais une Jeanne créée par Dupéché, bras nus, bas couleur de chair, son corps près du mien et dans ce corps, comme il l'avait dit, ce que j'aurais trouvé, si...

– Ça va ! ça va, fit Dupéché ayant obtenu ce qu'il voulait.

Je fus certainement coupable. Le piège de Dupéché, j'aurais dû l'éviter. Je puis le dire pourtant : quand je revis la vraie Jeanne, la fausse s'effaça. Je n'y pensai pas. Si j'y pensai, ce fut pour m'en défendre. Et d'ailleurs, une bourrique !

– Lisons, Jeanne.

Mais l'autre veillait. On verra ses manœuvres. Un soir, il tomba à la maison. Jeanne m'avait prêté un livre. Je me souvins plus tard de son geste dédaigneux en me l'arrachant :

– Laisse cela, mon vieux. Que tu le veuilles ou non, je t'emmène. Aujourd'hui, tu es l'invité de Louise.

Il lança son clin d'œil à maman :

– N'est-ce pas, Madame ?

– Bien sûr. Il ira. Il vous aime beaucoup, Monsieur Dupéché.

Pauvre maman ! Je répondis à contrecœur.

– Mais oui, je l'aime beaucoup.

Je le détestais. Sa pochette était mauve, plus irritante que la rouge ou la jaune abricot. Ses chaussures craquaient moins, mais d'une façon qui m'exaspérait davantage. Nous partîmes bras dessus bras dessous.

Il avait un air triomphant et mystérieux. En arrivant devant la vitrine de Louise, je me souvins de son coup d'œil à ma première visite.

– Tu ne la regardes pas ?

– Quoi ? s'étonna-t-il. Qu'est-ce que je ne regarde pas ?

– Tu sais bien : la vitrine.

– Pourquoi regarderais-je la vitrine ?

– Euh ! comme l'autre fois, pour voir. Tout est-il en ordre, oui ? Pas de signal, non ? La voie est bien libre ?

– La voie ! la voie ! Sacré Marcel. Entre ! Tu verras ce que tu verras.

La porte bouclée, il lança, comme d'habitude, son « coucou ». Sa Louise, là-haut, nous attendait, plus bariolée que jamais. Toutes espèces d'odeurs et de crépitements arrivaient de derrière un rideau qui cachait la cuisine. La table était dressée. Un beau service, des fleurs, des fruits. De visite en visite, Louise flambait de plus en plus pour son Jacques. Oui, il s'appelait Jacques et même Jacquot. « Oh ! mon Jacquot... Viens, mon Jacquot... Embrasse-moi mon Jacquot. » Qu'avait-il de si rare, son Jacquot ? Cette fois avant qu'on fût à table, elle prit un raisin et voulut que son Jacquot le picorât sur sa bouche. Le pigeon et sa colombe ! Le repas en fut gâté d'avance.

Ils parlèrent surtout entre eux et de choses quelconques, sans qu'il y parût que je fusse l'invité de Louise. Quand elle disparaissait pour chercher un plat derrière le rideau, Dupéché me lançait un clin d'œil que je ne comprenais pas. Elle aussi avait un air triomphant et mystérieux. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Les raisins avalés pour de bon et non sans un partage répugnant du pigeon à la colombe, Jacquot se leva. On avait bu trois sortes de vin :

– Ne bouge pas. Regarde devant toi sans tourner la tête et attends.

Je fis comme il me l'avait dit. Au fond, cela me déplaisait très fort. Il passa derrière moi sur la pointe des pieds. Je l'entendis farfouiller dans des papiers, murmurer je ne sais quoi. Ses chaussures grinçaient. Pendant ce temps, Louise surveillait si je ne me retournais pas. Puis de nouveau, il fut devant moi. Il tenait par le cou deux

bouteilles de champagne. Il me regarda avec un air de tendresse parfaitement joué. Sa bouche sautait un peu. D'un autre, je me fusse dit : « Voilà un homme ému. »

– Tiens-toi, fit-il. Nous allons t'annoncer quelque chose.

Il prit Louise par le bout des doigts délicatement, et marchant comme on danse, l'amena devant moi.

– Mon vieux (sa voix tremblait vraiment) je te présente ma fiancée. Nous nous marions dans un mois. N'est-ce pas Louise ?

– Oui, mon Jacquot.

Pendant le repas, je n'avais cessé de rager. Je fus tellement heureux que j'oubliai tout. Non ! Dupéché n'était pas ce que je croyais ! Non, il ne me dominait pas. Non ! il ne nourrissait pas contre moi des intentions sournoises. Je sautai debout, je l'embrassai sur les deux joues.

– Et, poursuivit-il, je souhaite, nous souhaitons, que tu nous rendes la pareille...

Il fit un clin d'œil.

– ... avec Mlle Jeanne.

Ma joie tomba. Entre Jeanne et moi était-il question de... ? Une bourrique ! Ah ! comme il s'entendait à me le rappeler en choisissant le moment. Mes joues brûlèrent. Il les tapota.

– Ne fais pas la jeune fille, petit mystérieux. Tu seras de notre noce, nous, de la tienne. En attendant, embrasse ma fiancée. Je te permets.

« Évidemment, pensai-je, on ne craint pas une bourrique. » Avec ses gros poings dans nos dos, il nous envoya l'un sur l'autre. Sauf la main que je serrais en partant, je n'avais jamais touché sa Louise. Son œil gauche loucha.

Sa peau contre ma joue était douce. Elle sentait le sucre, la vanille, avec un parfum en plus, celui sans doute de son rouge-confusion. Sa bouche frôla la mienne dans le coin et bougea : un vrai baiser. J'y retrouvai le goût des raisins de tantôt. Un baiser ne dure qu'une seconde. Je n'aurais jamais cru qu'une seconde pût durer si longtemps. Quand ce fut fini, je sentis à la lourdeur de mes yeux, qu'ils avaient cette expression pâmée qui me dégoûtait chez Dupéché au sortir des bras de sa Louise. Avec elle, je n'eusse pas été bourrique. Ce fut ma première idée.

— À la bonne heure, ricana Dupéché. À charge de revanche.

Ce mot me fit frémir. Je connaissais trop mon Dupéché : il ne disait rien au hasard.

La fête se poursuivit comme si de rien n'était. Dupéché ramena des bouteilles qu'il tenait en éventail par le goulot, pour ressembler au cahier de certaines affiches. Je bus beaucoup pour m'étourdir. Par moments, je me sentais très heureux ; puis tout à coup très malheureux. Avoir embrassé Louise me rappelait que je n'avais jamais embrassé Jeanne. Je ne l'eusse pas osé : cela valait mieux d'ailleurs. Il n'en restait pas moins que Dupéché m'avait traité en bourrique. Volontiers j'eusse brisé verres, plats, ce qui se trouvait à portée de ma main. Et qu'entendait-il par sa « revanche » ?

Dupéché chanta, puis Louise. Quand on la regardait, elle levait les yeux pour ne pas être gênée. Elle avait une voix fine, traînante, sentimentale, qui me donnait chaud comme une main sur un endroit précis de mon corps. Bien que ce fût mal, je m'abandonnai à cette impression. Quand elle eut fini, je la complimentai et voulus chanter à mon tour. J'avais

choisi une chanson que fredonnait ma tante pour endormir son Jeannot. Avant Jeannot, elle l'avait chantée pour moi, un soir que je tremblais à cause des ours :

*Tiapa dodo. Tiapa fais dodo*

*Tiapa dormira tantôt. Tiapa dors... dodo*

*Tiapa fais dodo.*

L'air était très doux. Il me revenait tout à coup. Mi-allongé sur le divan, Dupéché étreignait sa Louise et la berçait : dodo. J'y allais de bon cœur. J'avais de nouveau oublié tous mes griefs : « Voilà ! je suis une bourrique, mais je veux être bon. Ma voix n'est pas vilaine... Tiapa fais dodo. Je chante pour qu'ils soient heureux... » Il m'en venait des larmes : pour eux, pour moi et aussi à cause de certains souvenirs très loin : Tiapa fais dodo.

Et c'est juste à cet instant que Dupéché dégagea la tête et tourna vers moi ses yeux pâmés comme les miens tantôt. Il baissa la paupière, la releva, la rabattit : exactement le clin d'œil qui m'avait congédié à ma première visite. Une telle impertinence me parut intolérable. J'en restai bouche bée, incapable d'en tirer un son de plus. Comme l'autre fois, je cherchai mon chapeau pour partir. Je vois encore ma main qui tremblait de colère.

– Que fais-tu ? dit Dupéché.

– Tu le sais bien, bégayai-je. Tu, tu... tu m'as fait signe, je pars.

– Sacré Marcel ! Nous partirons ensemble. Je te ramènerai.

– Non ! dis-je. Je vous laisse seul à seule ou seule à seul à votre gré. Moi, entendez-vous, je suis seul.

En prononçant seul, je frappai du talon comme pour écraser un perce-oreille. Ils me regardèrent d'un drôle d'air. Louise souffla quelque chose à Dupéché qui fit signe que oui :

– Je t'assure, vieux, il vaudrait mieux.

– Bonsoir.

J'étais déjà dans l'escalier.

Je marchais depuis longtemps quand j'en pris conscience. Là-bas, malgré ma rage, j'avais eu soin de fermer la porte. Imbécile !... C'était la pleine nuit. Plus de tramways, presque plus d'automobiles, eux quelque part seul à seule, moi en détresse. Je me reprochais d'avoir bu trop, mais je ne zigaguais pas. « Seul mais pas saoul, seul mais pas saoul », je scandais ce jeu de mots. Je me mis à courir sans but. J'arrivai dans l'île Saint-Louis et passai outre, comme si mon logis n'était pas là. Un long moment, je m'arrêtai sur un pont. L'eau coulait vite sans parvenir à emporter les reflets de lumière qu'on avait jetés dessus. Quel était ce pont ? Peut-être le pont Marie. Après, je reconnus les grands Boulevards. Derrière des vitrines, des mannequins bien habillés avaient l'air d'être en soirée, pendant une panne d'électricité. On avait chassé le monde hors des cafés. Qu'est-ce que je faisais là ? Des pensées rageuses tourbillonnaient dans ma tête et s'y cognaient. Avec quelle facilité on m'avait laissé partir : un homme saoul. Non pas saoul : seul. Tiapa dodo ! Tiapa fais dodo ! Et ce clin d'œil ! Évidemment, ma chanson qu'est-ce qu'elle pouvait leur faire ? Je chantais bien pourtant, de tout mon cœur. Tiapa, fais dodo... Tiapa. Elle les avait excités à point et bonsoir ! Ils étaient maintenant aux bras l'un de l'autre. Tiapa fais dodo.

– Eh ! tu es jaloux.

Je reconnus certaine petite voix, celle qui m'avait nargué pendant l'enterrement de Charles. Je haussai les épaules. Jaloux moi ? De ces gens ? Des joues à la vanille, des lèvres au sucre de raisin...

– Eh ! eh ! tu les appréciais. Si tu étais amoureux de...

Je me vis dans une glace ; j'avais les yeux pâmés de l'autre. Pouah ! amoureux de cette poupée ! Si j'étais amoureux de quelqu'un, ce serait de... Eh ! non, je n'avais le droit d'être amoureux de personne. J'étais un homme seul qui ne compte pas, qu'on pousse comme cela à la blague dans les bras d'une fiancée, parce qu'on n'a rien à craindre d'une bourrique. Ah ! charogne de chair qui a des exigences et, quand on les écoute, se dérobe. Bourrique ! bourrique !

Des gens passaient. Je me détournais. « Ils voient certainement que tu es une bourrique. Sinon pourquoi ce Monsieur te dévisagerait-il ?... Et cet autre ? Et cet agent ?... » Je me réfugiai dans des rues plus noires. J'aperçus un cadran qui me fit penser à une gare. Peut-être Saint-Lazare ? Je pris des rues encore plus noires. Là, je fus à mon aise. Une pluie fine polissait les trottoirs. Au hasard des réverbères, on passait de l'ombre à la lumière. Cela m'amusait : un carré d'ombre, un rond de lumière, un carré d'ombre, un rond de... Tout à coup, un peu de cette lumière sauta plus haut, glissa au long de quelque chose qui s'éclaira, s'éteignit, se ralluma plus loin. Cela me précédait, n'avançant pas plus vite que moi. Une femme, eh oui ! je le voyais bien. Mais ce que la lumière éclairait d'elle se bombait, lisse, huileux, très tendu. On aurait dit une peau de phoque. Je suivis cela : « Tiapa, fais dodo !... Elle a mis une peau de phoque... Je marche derrière une

femme qui porte une peau de phoque. Tiapa fais dodo ! Je marche derrière un phoque ; un phoque tout mouillé parce qu'il sort de l'eau. Voilà que cela s'éclaire ; voilà que cela s'éteint ; voilà que cela s'éclaire, voilà que... » Je ne pensais pas plus loin.

On s'arrêta :

– Tu viens, chéri ?

Il n'y eut plus de phoque. Il y eut la femme dans un caoutchouc noir qui ruisselait de pluie. Les hanches saillaient rondes et, sous cette peau, tentantes. Cependant la bourrique ne désirait pas « venir ».

– Merci.

– Pourquoi me suivais-tu alors ?

– Je...

« À cause de la peau de phoque. » Je cherchai une excuse plus gentille. Elle n'était pas très jeune. Son sourire semblait bon. Pas de ces mèches que les romanciers collent en détresse au front des prostituées, quand il pleut. Je ne trouvai rien à dire :

– Tu es un timide. Viens te reposer chez moi.

« Reposer » me fit sentir à quel point j'étais fatigué :

– Me reposer, oui.

Je me laissai guider. Je ne pensais toujours à rien. On arriva presque aussitôt. Une baie sans porte avec du noir au bout. À côté dans une vitrine, un bec en veilleuse. Cela me rappela la vitrine de Dupéché :

– Vous ne l'examinez pas ? La voie est libre ?

Peut-être, je ne prononçai ces mots qu'en moi.

– Va tout droit, dit-elle. L'escalier est au fond.

Elle monta devant moi. Dans l'obscurité la peau de phoque froufroutait, invisible. Si j'y portais la main ?

Serait-ce chaud ou bien froid ? Ce fut très doux. Elle interpréta mon geste :

– Petit impatient. Sois sage ici.

Je n'étais nullement impatient.

L'électricité révéla d'un seul coup sa chambre. On eût dit la chambre de maman. Un lit bien fait, une table nette, un crucifix dans un coin pour qu'on ne le vît pas trop. Par le fait, je le remarquai tout de suite. Sur la cheminée la photographie d'un soldat. Je l'examinai à cause de l'uniforme qui datait d'un autre temps :

– C'est Dufau.

– Ah !

Je le regardai mieux, puisque maintenant il était Dufau. Puis je ne sus plus que faire. Le vin de Dupéché m'alourdissait la tête : le champagne surtout. J'étais venu parce qu'on m'y invitait et pour me reposer : « Quand il lui plaira, je m'en irai. » Si j'attendais autre chose, je ne m'en rendais pas compte. Je tâtai dans ma poche après quelque monnaie, pour lui payer son temps perdu. Je crus qu'elle compterait l'argent. Elle n'avança pas la main. Je le glissai sur la cheminée dans le dos de Dufau.

De nouveau, je ne sus que faire. Elle me présenta une chaise :

– Comme tu es ému, petit. Prends ton temps. Moi, je me mets au dodo. Quand tu voudras...

Tiapa, fais dodo ! Je fis une grimace. Je n'étais pas venu pour le dodo. Je pensai très nettement à Jeanne. En ce moment que faisait-elle ? Bien entendu, rien ne nous liait. Quand même, me trouver ici dans un lit, c'eût été mal. Une tasse avec quelque chose m'arriva. On avait écorché le phoque. Ce que l'on voyait de la peau nouvelle,

était blanc, une peau de femme, des bras, des épaules, le haut d'une poitrine, le tout plus frais que le visage. Elle se pencha. La bouche sur la mienne remua, comme tantôt la bouche de Louise. Ah ! oui, la bouche de Louise ! Malgré Jeanne, la femme au dodo, je n'hésitai pas longtemps.

Je n'explique rien, je ne m'excuse pas : tout, dans cette nuit, me semble extraordinaire. Il y eut les instants qu'il faut. Je ne fus plus une bourrique. Après, je sentis comme toujours mes remords de péché mortel, d'anges qui pleurent, mais en plus doux, avec de la reconnaissance, car la joie complète, cet « idéal » que je cherchais, cette inconnue me les avait donnés. Mes premières pensées allèrent vers Dupéché pour le narguer. Puis vers Jeanne pour... Ici me vint une telle espérance qu'il me parut laid de l'approfondir. Surtout dans cette chambre où je n'aurais pas dû entrer. Ce corps près du mien me fit honte. Je me levai. Je n'aurais pourtant pas voulu me retrouver seul dans les rues. Simpletment rester ici jusqu'au matin. Je le proposai :

– C'est convenu, fit-elle. Seulement, si tu te lèves, tu ne te reposeras pas.

– Si nous bavardions un peu.

– Bavardons, mon petit.

Je lui racontai des riens : que j'avais passé la soirée chez un ami, qu'il se marierait bientôt, que grâce à elle, j'avais cessé d'être une bourrique.

– Cela te rendait malheureux ?

– Oui... non.

Je regardai le portrait du soldat :

– C'est Dufau, répéta-t-elle. Il s'est tué.

– Pour vous ?

Son visage se voila de tristesse :

– C'est ce que l'on dit toujours... Mais non : il s'en-  
nuyait à la caserne.

– Il y a longtemps.

– Vingt ans.

Elle baissa les paupières, une larme en sortit, vieille de  
vingt ans.

Il semble qu'à certaines heures on vive dans une atmo-  
sphère où le moindre fait, le moindre mot prennent de  
l'importance, parce qu'autre chose se prépare et déjà vous  
enveloppe. Nous ne dîmes pourtant rien que de banal. Et  
tout cela est confus, tant le vin de Dupéché, ma course  
dans Paris, mon aventure avec cette femme m'avaient  
embrouillé. Il est probable qu'à certain moment je me mis  
à la fenêtre. Peut-être même je sortis, car il me reste dans  
les yeux des morceaux de souvenirs : un coin de rue, des  
choux sur une charrette, une main de pauvre dans  
laquelle je dépose quelques sous... Dans la chambre, la  
femme s'était enveloppée d'un châle. Je savais son nom :  
Nelly. Plus rien en elle ne rappelait la peau de phoque et ce  
qui avait suivi. À cause d'une douceur sur ses lèvres, après  
avoir fait pleurer les anges, il me semblait maintenant les  
voir sourire. Comme je m'arrêtais devant le crucifix :

– Cela t'étonne ? demanda-t-elle. Oui, j'ai voulu deve-  
nir religieuse. Aimer la Vierge, soigner les vieillards,  
élever des orphelins. Le couvent ne m'a pas voulue.

– Pourquoi ?

– Les bourgeois non plus ne me voulaient pas. C'était  
dans une petite ville. Je me présentais comme servante.  
Alors, je me suis dit : « Comme le mal quand on est  
mauvaise, on peut, quand on est bonne, faire le bien  
partout. » Je me suis mise à faire ça.

– Dans la petite ville ?

– Une ville à casernes. Les premiers jours, les recrues sont tristes. On leur disait : « Allez donc chez Nelly. » Ils étaient mes orphelines. Toi sans doute tu seras appelé bientôt ?

– Réformé.

Elle me jugea d'un clin d'œil :

– Oui... je devine. Les civils me méprisaient. Le matin, je balayais les ordures qu'ils déversaient devant ma porte. Un soir, il en est venu un. Treize, quatorze ans ; de l'argent plein les poches. Je lui ai dit : « Tu es trop jeune, petit, va plutôt à confesse. »

« Va à confesse. » Loin, loin, une autre voix avait dit : « Tu n'iras pas à confesse. » J'eus très mal. Je voulus douter encore. Je la tutoyai sans savoir :

– Tu as dit cela, toi ?

– Bien sûr.

– Répète. Qu'as-tu dit ?

– J'ai dit : « Tu es trop jeune. Va plutôt à confesse. » Je ne voulais pas être une mauvaise femme.

« Mauvaise femme ». Mais l'autre alors ! Et ma pauvre enfance pourrie par cela. Quel écroulement ! J'examinai Nelly. Les yeux sur Dufau, elle lui donnait son sourire qui n'était pas d'une mauvaise femme. Je me mis à genoux :

– Je ne crois pas que tu mentes. Pour ce que tu viens de me dire, je te bénis, Nelly.

– Je ne te comprends pas. Si je t'ai fait quelque bien, tantôt tu diras une prière pour Dufau.

Elle passa sur mon front une main très froide :

– Tu n'es pas comme lui. Quand même, méfie-toi. Tu vis trop de la tête.

Ici mes souvenirs ont un trou. La suite de la phrase me vint d'une autre voix :

- Couche-la sur l'oreiller.
- Elle fait si mal, maman.

## VI

On le devine : je m'éveillai chez moi dans mon lit. À la soirée, malgré maman, je me levai. « Si je t'ai fait quelque bien, tu prieras pour Dufau. » Je me rendis en notre église de Saint-Louis-en-l'Île. Depuis bien des années, je n'y étais plus entré. Je reconnus notre banc, ma place, celle de l'autre, saint Louis roi et sa couronne, saint Joseph sur son autel, les têtes d'anges et leur sourire, la petite flamme dans son verre rouge, et dans mon cœur, une autre petite flamme brûlait en son verre rouge. « Hier mon Dieu ! j'ai fait le mal. Aujourd'hui, tu existes de nouveau. Tu existes avec plénitude, avec certitude, tel que tu dois exister quand pour un pauvre Marcel tu existes de nouveau. »

Je priai pour Dufau, humble soldat mort il y a vingt ans, qui n'était plus qu'une image sur la cheminée d'une Nelly. Je priai pour Nelly, je priai pour maman, je priai pour papa, je priai pour les hommes. Une bizarre exaltation me restait de la nuit. Mes prières ne furent certes pas de simples Ave Maria. Ensuite, parce que j'avais prié, je voulus me confesser. Je dus attendre un prêtre, j'eusse attendu jusqu'à la mort. Examiner ma conscience. Oh ! je la connaissais. Je racontai tout, avec minutie, comme on passe et repasse un chiffon quand on veut son isba propre. Je dis d'abord le plus gros : le secret de ma tante.

– C'est bien, mon enfant.

Je dis la petite brune de la foire de Neuilly ; je dis les autres, Nelly, la bourrique, mes pensées, la première communion, le perce-oreille.

– C'est bien, mon enfant.

J'eusse préféré que tout ne fut pas bien. À la fin, un grand signe de croix m'envoya l'absolution.

– Ne recommencez plus. Allez en paix.

J'étais heureux ou je m'efforçais de le croire, parce que, au fond, je ne l'étais pas tant que cela. « Nettoyé, réconcilié, libéré. » Je me répétais ces mots. Je pensais aux histoires de l'oncle. L'ours, pour voler le miel, repoussait le bloc de bois et ce bloc lui retombait sur le museau. Moi j'avais repoussé le bloc, j'avais tendu mon âme et rien ne m'avait dérobé le miel qu'est le pardon de Dieu. L'ours quand il jetait sa pierre, roulait jusqu'au bas dans le trou où l'attendent les hommes. Moi, j'avais jeté ma pierre et je restais debout : debout en sortant du confessionnal, debout dans l'église, debout devant Dieu.

Je récitai ma pénitence. Autrefois cette prière me replongeait dans mes scrupules : je n'en ressentis aucun. Je remontai la rue de Saint-Louis. « Qu'elle est belle, la rue, quand on a sur les lèvres le goût du miel qu'est le pardon de Dieu ! Salut, boulanger ! Salut, mercière ! Salut, boucher ! Sal... »

Un doigt me toucha l'épaule.

– Eh bien ! On a peur ?

« On a peur. » Une autre façon de dire : « Ne crains rien. » Je n'eus pas besoin de me retourner. Sa pochette était rouge, sa bouche comme sa pochette et son sourire aussi était rouge.

– Dupéché, fis-je, laisse-moi.

– Comme tu es parti hier ! Je viens de chez toi. As-tu passé une bonne nuit ?

– Bonne, mauvaise, tu sais ce qu'elle a été. Mais c'est fini.

– Quoi fini ?

– Tout cela. Je ne recommencerai plus.

– Sacré Marcel ! Ça va ! ça va !

Comme toujours, nos mots s'élevaient à des cent mètres au-dessus de leur sens ordinaire. L'obscurité tombait. Fort de ma confession, je le regardai en plein visage. À cause de la lumière d'une boutique – ou d'autre chose – ce visage devint clair d'un côté, noir de l'autre. Lentement, lentement, la paupière s'abaissa du côté clair.

– Et Jeanne ?

Je sursautai indigné.

– Jeanne ? Il n'est pas question de Jeanne... Oh ! je te connais ! « Tu sais bien que... » Tu es le... enfin, je veux dire, les scrupules viennent du diable. Contre Jeanne, tu es sans force. Oui, je me suis confessé. Oui, j'ai parlé de ma tante, j'ai parlé des autres, j'ai parlé, mon gros Jacquot (je le regardai en ricanant) de ta Louise, parce que ses lèvres, tu sais ? ont remué sur les miennes. Mais Jeanne, je n'avais rien à dire de Jeanne.

– Eh ! Eh !

– Comment eh ! eh ! Une fois déjà, tu m'as envoyé tes mouches empoisonnées et...

– Et tu les as acceptées, triompha Dupéché. Et cette nuit, dans les bras de Nelly, n'as-tu pas mêlé à ton péché l'idée de Jeanne ?

Je regardai avec effroi son horrible sourire rouge.

– Dupéché, comment sais-tu ? Alors vraiment tu es le... Voyons ! qu'ai-je pensé au juste ? J'ai pensé que... C'est-à-dire, je n'ai rien pensé, j'ai tout repoussé, parce que cette pensée était laide.

– Quand même tu l'as eue. Et si Jeanne n'existait pas, te réjouirais-tu autant de ne plus être une bourr...

– Dupéché, je te défends.

– Bon ! bon ! quand même, tu ne l'as pas dit. Alors, ta confession, peuh !

Je m'aperçus alors qu'avec ses façons de surgir et disparaître, Dupéché n'était plus là ; que depuis un long moment, questions et réponses, je divaguais tout seul. Des gens me regardaient. Je n'en continuai pas moins :

– Oui, peuh ! Ratée et mauvaise. Ta pierre, Marcel, tu ne l'as pas jetée ; ton bloc, il t'est retombé sur le museau ; et le miel de Dieu, pas pour toi, mon bonhomme. Rien à faire... Mais Jeanne ! Tu as péché cette nuit contre Jeanne. Évidemment, vous êtes des amis. Elle est libre, tu es libre. Quand même, pendant que tu étais dans la chambre de Nelly, elle était dans la sienne, seule. Et toi...

Cette idée, je l'avais déjà eue : elle me remplit la tête à la faire sauter. « Ah ! pensai-je, ce que j'ai raté avec Dieu, le recommencer avec Jeanne. Je me jetterai à ses genoux ; je lui avouerai tout. Tout ? Que j'ai menti ? Que j'ai triché avec mes lettres ? Mes pensées ? Le reste ? » Jamais je n'eusse osé.

– Du moins, me dis-je, je pourrai réparer. Réparer... réparer...

Je répétais le mot. Je ne savais trop ce que je voulais dire. En passant, j'aperçus un marchand de fleurs. J'achetai des roses. Je courus jusqu'au tramway.

Pas encore couchée, Jeanne lisait. Elle vit tout de suite mes fleurs :

– Comme vous êtes gentil. Vous n’auriez pas dû.

Je sursautai :

– Pas dû !... Qu’est-ce que je n’aurais pas dû ?

– Vous êtes drôle ! Pas dû m’offrir ces fleurs.

– J’ai tellement pensé à vous : hier, cette nuit, aujourd’hui.

Et à part moi :

– menteur. Tu es venu pour avouer et tu joues ta comédie.

– Vous avez pensé à moi ? demandait Jeanne.

– Oui. Il me semblait que vous étiez malade, ou triste, à cause de moi... Je voudrais tant que vous n’ayez pas été triste.

Ce cri du moins était sincère. Elle eut son regard d’infirmière compatissante.

– Comme vous êtes nerveux. Je n’ai pas été triste. J’ai découpé ce livre. J’étais lasse. Je me suis couchée. J’ai bien dormi.

– Enfin, insistai-je bêtement, je ne vous ai pas fait de la peine ? Il n’y a rien eu ? Vous ne cachez rien ? Vous ne mentez pas ?

Ces derniers mots m’échappèrent, parce que moi-même, j’avais menti.

– Mentir ? s’étonna Jeanne. Pourquoi ? Vous, Marcel, mentiriez-vous ?

Je crus ployer les genoux, avouer oui :

– Oh ! non.

Et tout à coup, une idée me frappa. Je disais : oh ! non et ne faisais que mentir. Mais elle, alors ? Je vis à son

regard qu'elle remarquait mes mains. Ces mains tremblaient. Par contenance, je lui tendis les fleurs. Je dus pousser un cri.

– Qu'avez-vous ?

– Rien, une épine.

Un peu de sang perlait. À mon doigt ? dans ma tête ?

## VII

Presque aussitôt, je voulus partir :

– Déjà ! Vous arrivez à peine.

– Vous voulez sans doute dormir, insinuai-je.

Et méchamment :

– Comme hier.

Elle ne parut pas atteinte. Elle m'accompagna jusqu'à sa porte. Elle tenait toujours mes roses. « Si elle ment, comme elle joue bien son rôle ! »

La nuit était noire, plus noire que la veille et, dans ce noir, sous mes pieds, de la boue. Je pataugeais là-dedans, comme dans mes mensonges tantôt. Mes idées pataugeaient aussi. Quand le tramway arriva, elles montèrent avec moi. Ah ! la vie, ce poids que l'on traîne derrière soi vers en haut et qui vous tire en arrière vers en bas. Prier, se confesser, jeter là ses inquiétudes. Dupéché était venu et d'un mot, avec son horrible clin d'œil... Je regardai mon doigt.

– Voilà ! Tu as voulu réparer. Réparer avec des fleurs ! Tu t'es piqué à tes épines. « J'ai découpé ce livre, j'étais lasse, j'ai bien dormi. » Quelle insistance ! Son livre, si tu l'avais feuilleté, les pages en étaient-elles découpées ?

Bien dormi. Quand on a bien dormi, on n'a pas dormi du tout. Toi aussi, tu eusses « bien dormi ». Je mens, tu mens, elle ment, je ne suis pas seul, tu n'es pas seul, elle n'est pas seule, cela se conjugue et c'est vrai à toutes les personnes.

On s'arrêta. Des gens montèrent, puis un couple. La femme semblait endormie ; l'homme lui mit un bras aux épaules. Je les considérai.

– Pouah ! ces façons de s'enlacer en plein tramway. Mais non ! Ils sont gentils. Voilà qu'ils s'embrassent. Les nez ne filent pas de travers, leurs bouches ne sont pas des choses molles qui s'écrasent. Un baiser peut être délicat. Dire pouah ! c'est penser en bourrique. Tu ne l'es plus. Grâce à Nelly, grâce à... Oui, oui, tu n'en conviendras pas, mais tu pensais à Jeanne, tu pensais surtout à Jeanne. Oh ! c'est entendu. Tu ne l'aimes pas : tu la « vois volontiers ». De quelle façon la verrais-tu le plus volontiers ? La bouche de Louise a remué sur la tienne, la bouche de Nelly a remué sur la tienne ; si la bouche de Jeanne... Mais là, en plein !

Je me fis signe que je me refusais à cette pensée. Elle s'imposait :

– Ne fais pas l'hypocrite. Tu as beau secouer la tête : tu y penses, tu y as pensé : il y a déjà eu *l'autre* Jeanne, celle dont tu t'es vanté devant Dupéché, que tu as oubliée à confesse. Elle est belle, ta confession. Frotte, passe et repasse ton torchon. Ton isba garde la tache de l'autre Jeanne. Cela ne partira pas plus que la tache sur la valise de ton papa, pas plus que la tache sur la main de Lady Macbeth. Va, va, ta confession, ton bon Dieu, qu'est-ce tout cela quand tu penses à l'autre Jeanne.

Le couple s'embrassa de nouveau. J'entrevis quelque part une chambre, un divan :

– La femme à un bout, l'homme à l'autre ? On te l'a déjà dit : bon pour les bourriques. Quoi ! tu te rebiffes ? Ce serait laid avec Jeanne. Dis ce que tu voudras. Il y aura toujours ceci entre vous, qu'elle est une femme, toi un homme. Et tu le sais, quand une femme s'est donnée, tu tiens un gage, elle est à toi, tu ne crois plus qu'elle mente, tu ne t'inquiètes plus qu'elle soit seule, toi-même tu ne mens plus : vous avez échangé le sceau, le sceau, le sceau.

Au fond, je le sentis, ce raisonnement ressemblait trop à la manière de Dupéché. Il ne venait pas de moi. L'autre était dans cette voiture aussi présent que s'il voyageait avec moi. Je l'aperçus d'ailleurs nettement, avec sa pochette rouge et son clin d'œil qui signifiait : « À la bonne heure ! Tu as raison. »

– Il est tranquille, lui. Un homme qui écrase les perce-oreilles, appose tout de suite son sceau. Et vois sa Louise : « Oh ! mon Jacquot ! oh ! mon Jacquot. » Jeanne comment l'appellerait-elle après le sceau ?

Je ressentis un grand frisson, comme hier quand la poupée chantait. Une petite voix de confessionnal murmura : « Ne recommencez plus. » Mais le sceau ! le sceau !

En rentrant à Paris, j'étais tout à fait égaré. L'idée me vint de rechercher Nelly : « Nous parlerons de Dufau. Nous... » Mais où la trouver ? J'étais si las. Je regagnai l'île Saint-Louis. Je passai près de l'église. Un peu de lumière veillait derrière un vitrail. Sans doute, la petite flamme dans son verre rouge. Ma petite flamme à moi, qu'était-elle devenue ? Une allumette qui s'éteint ; un reflet qui s'allume et s'éteint sur une peau de phoque.

Quelques jours passèrent. Le sceau ! Il semble qu'à certains moments la pensée se loge en nous à différents étages. À l'étage le plus haut, où tout est beau, où tout est clair, je me rendais compte d'avoir raisonné à faux et n'eusse pas accepté de souiller Jeanne avec cette idée de sceau. À l'étage en dessous, sans être une poupée comme la Louise, Jeanne après tout était une femme, moi un homme et quand on s'aime il est naturel de... Un peu plus bas, ma pensée plus vile acceptait que Jeanne pouvait mentir, que dès lors il fallait lui imposer le sceau. Plus bas encore, c'était ma chair qui pensait. Elle se tendait vers un plaisir, maintenant qu'elle avait repris confiance et n'était plus une bourrique. Et tout à fait en bas, dans la cave où grouillent les idées obscures qui sont peut-être les plus vraies, que restait-il de l'idée du sceau ?

Ayant semé ce qu'il voulait, Dupéché ne se montra plus. Cela m'inquiéta :

– Ne te fourre pas des sottises en tête, disait maman. Ton ami est occupé : il prépare son mariage.

Son mariage ! On verra s'il ne préparait pas autre chose.

Je me rendis presque tous les jours chez Jeanne, avec mes idées de sceau. La première fois, elle avait disposé mes roses dans un vase sur la cheminée :

– Je les conserve précieusement, vous voyez. Et le doigt ?

Je partis tard. Je ne parlai pas du sceau.

La seconde fois, mes roses presque flétries s'étaient changées en vieil ivoire :

– Je ne veux pas les jeter. Elles viennent de vous.

Comme ces paroles eussent été bonnes – après le sceau ! Je n'osai parler du sceau.

Avant la troisième visite, Dupéché vint :

– La noce aura lieu dans quinze jours. Tu viendras, tu amèneras Mlle Jeanne.

Il lança son clin d'œil à maman. Bien que son invitation me parût louche, j'eus la bêtise de promettre. Je dus en parler à Jeanne. Elle accepta. Les roses n'étaient plus dans le vase. À même la cheminée, elles ressemblaient à quelque chose de mort qui attend la poussière pour mourir davantage. Jeanne en voulait conserver deux. Elle me les montra entre les feuillets d'un livre.

– Oh ! Jeanne.

N'en trouvant pas de meilleur, j'employai le mot idiot :

– Vous m'aimez donc un peu ?

– Vous le savez bien.

On causa longtemps. À un moment, je dis : « Tu » et l'on resta à « tu ». Ce fut si doux, que ma pensée remonta au plus haut étage où il ne s'agissait pas de sceau. Quand je fus seul, j'eus une crispation. Jeanne avait montré les roses entre les feuillets du livre qu'elle prétendait avoir découpé le soir de Nelly. Ne voulait-elle pas les conserver en souvenir de mon mensonge ou du sien ? Je retombai à l'étage d'en dessous. Pour sa paix, pour la mienne, il fallait en venir au sceau. Sachant que je n'oserais en parler, je m'expliquai dans une lettre. Je cherchai des mots tendres. Une petite voix les répétait au niveau de mon oreille, avec des intonations exagérées qui me dégoûtaient et m'en montraient la vilénie ! Je déchirai cette lettre.

Le lendemain Dupéché arriva :

– Plus que huit jours, mon vieux !

Pour maman, même pour moi, cela signifiait : « Plus que huit jours avant le mariage. » Mais il y avait dans son

attitude comme une mise en demeure : que j'eusse à me dépêcher pour le sceau. En se retirant, il me fit un clin d'œil plus long que d'habitude.

J'arrivai chez Jeanne très agité. Sous le fouet de Dupéché, mes idées bondissaient d'un étage à l'autre. Elles grouillaient surtout dans l'obscurité de la cave. Jeanne n'avait pas eu le courage de jeter mes roses : elles se trouvaient sur la cheminée, et les deux élues dans le livre.

– Jeanne !

Elle se tenait sur le divan. Je me mis à genoux, pris ses mains et, je me souviens, un objet tomba qu'elle ne songea pas à ramasser. Avec ce que Dupéché m'avait inspiré de mauvais, je la voulais. Mais Jeanne portait en elle une grande force : sa pureté. Pendant que ma chair s'enhardissait, mon esprit se rebiffait : « Ne la prends pas... » Puis il céda un peu : « Du moins, ne la prends pas sans son oui. » Oh ! pour ce oui ! Les mots, les gestes sont des passe-partout à l'usage de tout le monde. Pourquoi rappeler les miens ? Jeanne écartait mes mains. Ses yeux n'étaient pas furieux. Ils semblaient me comprendre et me plaindre beaucoup :

– Sage, Marcel, sage.

Sa bouche, en se déroband, m'effleura. Il est certain que, la durée d'une seconde, elle répondit à la mienne. Dupéché, qu'eût-il fait à ma place ? Je n'étais pas Dupéché. Elle, elle était Jeanne. J'entendis :

– Pourquoi veux-tu cela, toi ?

Ce « toi » établissait une telle différence entre le Marcel un peu vil qui s'agitait là et le vrai qu'elle portait dans son cœur ! Je compris. Je me reculai « sage ». Sa main

fut sur mon front comme une récompense. Quelle douceur ! Je tremblais encore. Sans prononcer un mot, je lui dis bien des choses.

## VIII

Cette victoire sur Dupéché aurait dû m'avertir. Avez-vous constaté ce qui se passe lorsque vous enfermez un produit à odeur faible avec un produit à émanation très forte ? Celui-ci imprègne, sature complètement l'autre, dont le parfum originaire tend à disparaître. Entre hommes, c'est à peu près ce phénomène qui se produit. Le fort, le puissant, le costaud, le Dupéché, imprègne, domine le faible. Il peut faire le bien, mais aussi le mal, selon que son esprit est celui d'un sage ou d'un... démon. Contre de telles gens, il n'y a qu'un remède : fuir. Comment le sachant, eus-je la bêtise de me laisser prendre à cette comédie de mariage qui eut pour Jeanne les conséquences terribles que l'on verra ?

La veille, maman m'avait énervé :

– J'espère que bientôt tu feras comme lui.

– Quel souhait ! criai-je. Jamais, je ne ferai rien comme lui.

– Il agit bien.

– Je t'en supplie, maman !

La nuit, il traversa ma chambre, à trois reprises, en multipliant ses clins d'œil et répétant :

– Ne crains rien ! Tu sais bien que je n'existe pas.

Il était alors deux heures. Je le vérifiai sur ma montre en craquant une allumette. Ma mère, encore une fois,

prétend que j'eus le cauchemar. Mais au réveil, je retrouvai l'allumette à la place où je l'avais déposée.

Au moment de partir, maman me bourra de recommandations : d'être calme, de ne pas boire, de... Ainsi, une fois déjà, elle m'avait embarrassé avec une couronne. Cela me troubla : je me trompai de métro. Quand j'arrivai au rendez-vous, Jeanne m'attendait depuis une demi-heure. Elle avait une de ces robes comme on en porte, faite d'une pincée de soie qui, sous le vent, ondulait sur son corps comme une eau bleue. La voir me donna froid. Je m'excusai.

– Mais non, je n'ai pas eu froid.

Qu'elle ne se plaignît pas, me peina davantage. Le dîner avait lieu dans un restaurant près du Bois. Nous prîmes un taxi. Pendant le trajet, je conservai dans ma main la main de Jeanne. De temps en temps, je la pressais. Elle répondait. Cela m'apaisa. La noce était déjà arrivée. Très entouré, sa femme au bras, Dupéché se laissait aduler avec des airs de coq, que son mariage avec une simple Louise justifiait peu. Il avait supprimé sa pochette. Ses chaussures, par exception, ne grinçaient pas. Au doigt, il portait un cercle d'or, d'autant plus provocant qu'il avait enlevé ses autres bagues. Il me serra les mains. À son air affectueux, je n'aurais pu me douter du malheur qu'il me préparait, mais on voyait qu'aujourd'hui était le jour de son triomphe. Il exagéra son respect pour s'incliner devant Jeanne. Il me fallut bien le nommer :

– Mon ami Dupéché.

Je devins très rouge. Louise ne s'était pas mise en blanc, en quoi elle montrait une certaine pudeur. Je regardai

Jeanne : elle eût été en blanc, elle ! Les deux femmes s'embrassèrent, ce qui m'étonna :

– Tu la connais, Jeanne ?

– Je la vois pour la première fois. Mais puisque c'est la femme de ton ami.

– Oh ! mon ami...

Mon ton dédaigneux la surprit. Je ne lui avais jamais expliqué ce que m'était en réalité cet ami. Je compris mon tort.

Sur une table attendaient, serrés les uns contre les autres, une quantité fabuleuse de verres. On y versa du porto. Il y avait bien quarante personnes. Il en venait encore. Dupéché me tira par la manche, et je me trouvai devant une dame, petite, l'air bon, pas très vieille, en faille noire :

– Maman.

Que Dupéché eût une maman me parut si inattendu que je restai un instant sans rien dire. J'eus un élan d'affection vers son fils. Elle semblait très émue. Ses yeux clignotaient pour retenir ses larmes. Elle avait pris la main de sa belle-fille, et la tapotait avec tendresse, comme pour son propre enfant :

– Vous êtes, me dit-elle, le meilleur ami de mon fils.

Une secousse me rejeta en arrière. Qui donc m'avait déjà dit cela ? Une seconde, j'entrevis une autre maman, les yeux clignotants comme celle-ci, en robe de deuil, ma couronne dans son crêpe, et pas loin un cercueil faisant le pont sur deux chaises. Une confusion se fit dans mon esprit : des gens entraient, je n'eusse pas été surpris d'y reconnaître tout à coup l'important M. Schmid ou l'importun M. de la Cérémounie. J'avais d'ailleurs, comme alors, offert des

fleurs. Des fleurs naturelles, il est vrai. Cela me donna l'idée qu'au lieu du mariage de Dupéché, on aurait pu fêter celui de Charles. De Charles avec sa Jeanne. Quelle joie, puisqu'il eût été vivant. Quelle jalousie puisque j'aimais sa Jeanne ! J'eus mal comme si tout cela se réalisait. Mais non ! il était loin, le pauvre Charles ; sa Jeanne... Je lui serrai les doigts.

– Ma chère Jeanne.

Je frissonnais encore. J'avais bu déjà trois portos.

Bientôt on passa dans la salle voisine où la table était dressée. Sauf les mariés et leurs proches, les autres s'installèrent à leur gré, moi comme de juste près de Jeanne et par malheur en vis-à-vis de Dupéché. Il avait bien fait les choses. Boire, se servir délicatement d'un plat, lire sur le menu quel serait le suivant, chacun pouvait pour son compte se croire un goinfre d'Italien. On ne resta pas longtemps sans parler, bientôt on ne s'entendit plus. Il était difficile de suivre une idée dans ce bruit. Pensant à maman, je voulais boire le moins possible. Machinalement, ma main s'avançait vers mon verre. Jeanne me regardait alors avec une certaine inquiétude. Dupéché regardait aussi et son clin d'œil ordonnait : bois. À peine vidé, on remplissait mon verre. Ou bien un autre à côté se trouvait plein. Entre Jeanne et Dupéché, il y avait là une espèce de lutte. Je ne le compris que plus tard, sans quoi je me serais surveillé davantage.

La tête me tournait un peu. J'avais oublié l'enterrement. Par moment, les convives disparaissaient : je me trouvais avec Jeanne, aussi seuls que si nous jouions à dinette dans sa chambre. Ou bien, nous occupions la place de Dupéché et de Louise. Cela pourrait arriver un jour. Je l'interrogeais des yeux :

– N'est-ce pas, Jeanne ?

– Oui, oui, répondaient les siens.

Brusquement, je revoyais tout ce monde autour de la table. Je m'imaginai quelque monstre à quarante têtes, bruyant, avide, que les servants ne parvenaient pas à rassasier. J'étais une de ces têtes, je ne retrouvais plus mon corps. Je pensais aussi à quelque mise en scène et que cette fête était préparée contre moi. Je n'aurais su dire pourquoi. Je sentais alors une profonde angoisse. Puis de nouveau, cela changea. Voir le bonheur des autres me rendait heureux. Ce cher Dupéché ! Il trônait avec sa Louise, héros aimé de la fête. Tous ces convives étaient réunis pour lui ; tous ces convives étaient heureux à cause de lui. Qu'il eût écrasé un perce-oreille, qu'il m'eût persécuté de ses clins d'œil, qu'il existât ou non, c'était loin et semblait dans la joie d'être tous autour de lui... Dupéché, lui ? Eh non ! il était Jacques, mon cher ami Jacques, le bon Jacquot, un honnête homme qui faisait son devoir et donnait son nom à une brave fille.

– N'est-ce pas, Jeanne ?

– Oui, oui, disaient les yeux heureux de Jeanne.

Au dessert, on applaudit parce qu'un jeune homme entrant, qui allait jouer du piano. Mais d'abord quelques messieurs se levèrent et placèrent leur petit discours. Un coude sur la table, Dupéché écoutait en roulant et déroulant sa serviette. Quelquefois il passait un doigt sur les paupières : on apercevait alors sa bague. Visiblement, il était ému. Les regards vers son assiette, il avait pris un air modeste. Sa femme par moments louchait un peu. Ou bien elle rougissait et cette rougeur naturelle transparaissait sous son rouge-confusion.

À mon tour, je me levai. Cela me parut drôle de dominer ce monstre dont les quatre-vingts yeux se fixaient sur moi. Tout près, Jeanne renversait la tête, comme si elle me regardait d'en bas évoluer au haut d'une tour. Je pensai à la planche de Pascal. Je me sentis en plein vertige. C'est de ce vertige que je parlai. Je ne me souviens plus de ce que je dis. J'oubliais mes paroles au fur et à mesure, si bien que chaque phrase me semblait la première. Il n'y avait pas de raison pour que je cessasse. Ce fut Jeanne qui m'arrêta. Après les autres discours, Dupéché se levait simplement et choquait les verres. En mon honneur, il les fit tous remplir. Nous bûmes à la même seconde. Le pied de son verre masquait d'un rond le milieu de son visage. Mais les yeux apparaissaient au bord. Je vis nettement l'œil gauche me chercher, tandis que le droit jouait de la paupière à deux reprises. Ce procédé me froissa. Je dus me contraindre : je lui eusse envoyé mon vin en pleine figure. Jeanne, je crois, devina tout. Quand je me rassis, elle était très pâle.

Après cela, on se leva de table. Je marchais toujours sur la planche de Pascal. Les choses me semblaient troubles et tournoyaient. Évidemment, je n'avais pas tenu compte des avis de maman. Mais trop d'impressions contradictoires m'avaient bousculé. De nouveau, je voulus oublier tout le mal. Ce bon Jacques ! Comme il nous régalaît ! Quel bien-être autour de lui ! Et voilà qu'il s'empressait pour qu'on ajoutât à ce bien-être, la joie des liqueurs, du café, de la musique ! J'étais heureux, les autres étaient heureux, il fallait que ceux du dehors fussent aussi heureux. J'organisai des collectes : une collecte pour les serveurs, une collecte pour les pauvres, une collecte pour...

– À vos poches, Messieurs. Allons, donnez davantage.  
En passant devant la mère de Jacques, je lui dis :

– Il est charmant votre fils. Et sa femme ! Il a bien choisi.

Grâce au piano, on chanta. Je chantai. Je chantai ma berceuse et comme l'autre soir, j'y mis tout mon cœur :  
Tiapa fais dodo.

– Mais c'est une chanson russe, s'étonna le pianiste.  
La musique est de...

Il me dit un nom.

– Oui russe, répondis-je, russe.

Et je sentis une grande joie et, en même temps, une rage contre ma Reine, la Russe qui avait pourri mon enfance. On dansa. En réalité, je ne sais pas danser. Je ne l'ai jamais appris. Je suis trop timide. J'imitai les pas des autres, en les exagérant, avec l'air de les connaître très bien et de les prendre à la blague. Je dansai avec Jeanne, avec la mère de Jacques, avec sa Louise, avec une jeune fille que je ne connaissais pas. De l'une à l'autre, je sentais la différence. Pour la mère, je dus écarter mes bras très fort. Je serrai Louise plus peut-être qu'il n'eût convenu. Mais l'impression la plus douce me vint de Jeanne, la plus douce mais aussi la plus pénible. Je m'admirais de me tirer si bien d'affaire. Cependant je me voyais et me traitais de pitre. Très excité, je finis par improviser une danse avec des écarts, des balancements comme si je cherchais mon équilibre sur une planche. Je la dansai seul. On faisait le cercle : « Ils ne savent pas ; ils me trouvent amusant : je danse le pas de Pascal. »

– Je ne te connaissais pas sous cet aspect, me dit Jeanne.

Dans l'état où je me trouvais, il m'eût été impossible de distinguer un blâme d'un compliment. Je pensai au soir où, m'agenouillant à ses pieds, j'avais renoncé au sceau. Un horrible besoin me prit d'avilir ce souvenir :

– Oh ! fis-je, et il y en a bien d'autres.

Je regrettai aussitôt cette méchanceté. Malgré cela, j'attirai Jeanne contre moi, grossièrement en lui cherchant les lèvres. Je n'oublierai jamais son regard...

C'est à ce moment que Dupéché intervint. Je raconte les faits tels que je les vis alors, qu'importe si je les vois autrement, à présent. Faire la bête m'avait essoufflé. Je m'étais assis sur une banquette. Croyant honorer les mariés, le pianiste entamait la marche nuptiale de *Lohengrin*. Dupéché en chevalier du cygne, tout de même non ! J'en oubliai Jeanne. Quand je voulus lui parler, je ne l'aperçus plus. Je regardai autour de moi.

On avait fumé beaucoup ; d'autres nuages plus opaques obscurcissaient mon cerveau : j'y voyais mal. De plus, les danseurs au milieu de la salle m'en cachaient, à chaque instant, le fond. Pourtant, je vis. Jeanne se tenait là seule. Dupéché s'avança, s'inclina et, sous prétexte de ce salut, lui glissa quelques mots. Visiblement il parlait de moi, car il me regardait. D'ailleurs, les yeux de Jeanne me cherchaient aussi et, dès qu'ils m'eurent trouvé, ne me quittèrent plus. Elle eut un singulier sourire. Sa tête fit signe que non. Tout à l'heure, je l'avais offensée : qu'osaient-on lui proposer pour qu'elle répondît non ? Cela me parut louche. J'essayai de me lever pour les rejoindre. Mon corps pesait deux cents kilos et ne se détacha pas de la banquette. Dupéché se pencha de nouveau et parla plus longtemps cette fois, avec insistance comme pour obtenir

quelque chose. Son regard ne me lâchait pas. Jeanne regardait aussi. Elle souriait. Sa tête fit signe que oui. Tantôt non, maintenant oui : certainement une conséquence de mon offense. Je fis un nouvel effort pour me lever. Impossible. On eût dit que la volonté de Dupéché me liait à cette maudite banquette. D'ailleurs, les choses en train, autant voir jusqu'à quel point elles iraient. Un groupe de danseurs s'interposa. Quand il se fut éloigné, Louise était arrivée à la rescousse. Elle se pendit au bras de son mari. Ils restèrent sans bouger comme s'ils posaient devant le photographe. Puis tous deux en même temps, interpellèrent Jeanne. Elle rougit.

– Oui... oui... oui... répondit sa tête.

Et leurs six yeux sur moi.

J'eus froid. Pour ma raison, ce qui se passait n'avait guère de sens. Tout au plus, entrevoyait-elle la suite d'une manigance qu'elle avait devinée déjà. Pour mon instinct, tout fut clair : « Ils la circonviennent : ils complotent contre toi. Il faut intervenir à tout prix. »

D'un grand effort, je me dressai, chancelant un peu. Des danseurs se groupèrent, peut-être à dessein de me barrer le passage. Je commençais à haïr ces gens-là. J'eus le temps de récapituler ce que j'avais vu : le regard faux de Dupéché, son air de coq, le non de Jeanne, puis son oui. Un oui à Dupéché ! Je crus que j'allais vomir.

Je me jetai au milieu de la salle en jouant des coudes. J'avais l'impression de lutter contre des vagues. Ce que j'éprouvais est difficile à expliquer. Sans parler du reste, je pensais à ma danse sur la planche de Pascal. Mes sensations en devenaient troubles, irréelles : des sensations de cauchemars. Je voulais avancer : on me rejetait en arrière.

Le piano lançait des notes rondes, lourdes : des boulets de plomb. Quelqu'un me frôla : je faillis réagir comme si j'avais reçu un véritable coup de poing. Au milieu de tout cela, le oui de Jeanne prenait une importance sournoise, effrayante. Je n'en comprenais que ceci : qu'il me séparait de mon amie, et je ne savais plus au juste ce qui nous séparait : ce oui, ou ces gens de plus en plus nombreux entre nous.

Je jouai des coudes plus violemment. Je fis un crochet pour éviter la mère de Dupéché que j'appelais maintenant : cette femme. Ce que je ferais, je ne le savais pas. Peut-être sauter sur lui, lui arracher Jeanne, le traiter sous mon talon en simple perce-oreille. Et voilà que je débouchai devant eux plus vite que je ne l'aurais cru. Surpris eux-mêmes, ils forcèrent leur sourire. De la tête, Dupéché me fit signe de venir, mais en même temps, il me lança un clin d'œil dont je compris aussitôt le sens : Va-t-en ! Mes idées en furent retournées : « Non, me dis-je, ce n'est pas là ce que tu dois faire, Jeanne s'est avilie. Cela ne vaut pas un scandale. Plante tout là. » Je pensai cela très vite et aussi qu'abandonner Jeanne serait lâche. Une vague de danseurs arriva. Son remous m'entraîna. De loin, puis de plus loin, j'entrevois Jeanne.

Maman prétend que rien ne serait arrivé si je n'avais pas bu. Elle n'admet pas l'influence de Dupéché. Elle ne peut donc pas me comprendre. J'avais bu certes, mais parce que, visant son but, Dupéché m'y poussait, et je n'avais pas bu au point de... Je me souviens de tout. En quittant la salle, j'eus la présence d'esprit de passer au vestiaire. Parmi ces vêtements sans corps, je reconnus le manteau de Jeanne. Je pressentis sa déception tantôt quand elle ne me trouverait

pas. J'en eus mal. Mais quelque chose de plus fort me poussait : partir, m'éloigner de là. Pourtant, je l'aimais comme jamais je ne l'avais aimée.

J'allai sans but. Une rue, deux rues, trois rues ; dans une rue de la lune je n'eusse pas marché autrement. Des bouts d'idées remuaient dans ma tête. Plus exactement, des visages surgissaient, chacun avec son bout d'idée : le pianiste (comme il avait été bête de jouer *Lohengrin*) ; Jeanne (et ses yeux sur moi) ; Dupéché (et son clin d'œil) ; *Tiapa fais dodo*, ma danse, ma réponse stupide. Je m'appuyai contre un mur pour mieux réfléchir, rassembler tout cela. Et brusquement, ce qui était déjà clair pour mon instinct, le fut pour ma raison. Un guet-apens ! Depuis longtemps Dupéché avait combiné son coup. « Moi, à ta place... Chacun son tour... À charge de revanche... » Sa Louise poussée dans mes bras, son désir de voir Jeanne, la comédie de cette noce, son insistance pour qu'elle y vînt, eh oui ! pas à pas, il en était arrivé à ce qu'il voulait : s'isoler avec elle, lui proposer Dieu sait quoi, qu'elle avait refusé d'abord, puis accepté. Et un Dupéché que pouvait-il proposer, sinon une infamie ? Mais moi alors, j'avais été bête ! Je n'aurais pas dû partir. Mon devoir ? Défendre Jeanne... Eh bien non, je n'étais pas un lâche, je retournerais là-bas, je...

Je ne bougeai pas. Deux i sifflaient dans mes oreilles : hiii... Et puis comment cela se faisait-il ? Tantôt je m'étais appuyé contre un mur, maintenant je sentais dans mon dos un tronc d'arbre. Il y avait des arbres par centaines. Devant moi, derrière moi, à gauche, à droite. Ils semblaient s'être groupés en silence, pendant que je réfléchissais. Quelque chose dans leur attitude me rappelait les danseurs au repos

quand le pianiste s'arrêtait. Et plus de maisons, plus de rues, plus de gens : une vraie forêt. « Mon pauvre Marcel, te voilà bien : tu t'es égaré. » Au fond, je me rendais compte. En si peu de temps, je ne pouvais m'être égaré. Mais l'idée m'amusait : presque un jeu. Pendant quelques minutes, je courus d'un arbre à l'autre, avec des soupirs et des plaintes, me donnant la comédie du Monsieur qui s'effare, qui perd la tête, parce qu'il ne sait plus où il est. Cependant, comme les arbres n'en finissaient pas, l'aventure me parut plus sérieuse. Est-ce que je savais, moi, comment je m'étais engagé dans cette forêt ? Des coups de froid m'annonçaient le soir. Certains fourrés étaient bien noirs. Et si j'avais à passer la nuit dans ce froid et ce noir ? Je n'eus plus besoin de me donner la comédie. Je perdis la tête pour de bon ; je me jetai dans un sentier, puis revins sur mes pas, car la forêt m'y paraissait plus dense. Un autre sentier : la forêt y était tout aussi dense. Je finis par tourner sur place ; ne sachant plus. Je m'assis sur une pierre, je me raisonnai :

– Cela ne sert à rien de t'affoler. Tu t'es égaré, c'est entendu. Quand même, tu n'es pas au bout du monde. D'ailleurs, tu le sais, il y a là le toit d'une maison. Les gens te renseigneront. Va.

Rassuré par ce « va », je tournai le dos à la maison... Des arbres, des arbres. Fourvoyé, oui, je l'étais. Cela n'avait aucune importance. Tout allait bien : « Eh ! eh ! tu as un peu bu ; mais tu es fort, Marcel, en pleine sécurité. » Dupéché ? Jeanne ? Ah ! Ah ! Ces gens n'avaient qu'à me laisser tranquille. Elle avait dit non, ensuite oui ? Et après ? Je prenais l'air, moi, les mains en poche, les pans de mon manteau ramenés devant moi. J'avais rudement bien dansé tantôt ! Bien dansé, bien chanté. « Tiapa fais

dodo. » Curieux que ce pianiste eût reconnu tout de suite une chanson russe. « Tiapa fais dodo... l'enfant s'endormira tantôt. » Non, ce n'était pas cela. « Tiapa, fais... » Mais pourquoi le sol filait-il si vite sous mes yeux ? Et puis je haletais. Et puis... Quelle était donc cette affaire qu'il me fallait débrouiller ? Une affaire importante. Une affaire de... et pas moyen de me la rappeler. Si seulement ce pianiste consentait à se taire. Et ce monstre à quarante têtes qui hurlait de faim. Et ce bonhomme qui jacassait : « Messieurs, je lève mon verre, Messieurs je lève mon verre, Messieurs je... » Lève ton verre, mon bonhomme et tais-toi. Comment réfléchir dans ce vacarme ?

Et voilà qu'au-dessus de ce bruit une voix s'imposa.

– Traître ! Tu as abandonné Jeanne ! Traître !

Oh ! cette voix ! La noce, ma fuite, Jeanne, je me souviens de tout. Je me jetai à genoux :

– Non, Charles ! Je ne suis pas un traître. Je devais partir, tu le sais bien, je le devais.

– Traître ! traître !

La voix tombait de tous les arbres, la voix montait de la terre, la voix était en moi. Et le pianiste se mit à taper plus fort, le monstre demandait à manger, le Monsieur levait son verre, levait son verre, levait son verre. Je vis Charles tel qu'il était, le visage rouge, la sueur au front, le petit trou entre les dents pour passer un bout de langue. Il ne marchait pas : il flottait dans l'air comme un chat au fil de l'eau. Un instant, il fut à ma droite ; puis il fut à ma gauche, donna contre un arbre, le contourna, s'arrêta accroché. Je me traînai vers lui. Sa main bougeait.

Je la saisis. Elle craqua sous mes doigts : une feuille morte.

Alors, je connus la vraie peur. Je me jetai à travers tout, en plein galop. Je ne fuyais pas Charles, je fuyais la voix, et à quoi bon ? Elle criait en moi. Je trébuchais dans des choses : des trous, des ornières, des ronces. Je ne m'en apercevais qu'après. Malgré ma frayeur ces trous me rappelaient la mère de Charles qui pataugeait derrière un corbillard. J'en riais comme alors.

J'arrivai dans un espace libre. Au milieu, s'arrondissait un étang. Est-ce vers cela que j'avais couru ? Charles se tut. Ou plutôt je ne me souviens plus de l'avoir entendu. Quel calme ! Les arbres formaient une barrière loin. Je m'avançai jusqu'à l'extrême bord de l'étang. Il semblait profond. L'eau était belle, un peu rose, comme le ciel là-haut car le soleil se couchait. « Louise y a vidé sa boîte de rouge-confusion. » Je souris à cette idée et aussitôt une autre me vint : me jeter là-dedans. Personne au monde ne m'en pourrait empêcher. Je m'amusai à le penser en sachant bien que je n'en ferais rien. Je trempai un doigt dans l'eau. Je l'aurais crue plus froide. On y serait bien. J'avais eu assez d'ennuis. Plus de Dupéché, plus de Charles, plus de Jeanne. Voyez-vous Marcel là-dedans, la tête en bas, comme un de ces chats noyés ? « Je ne te connaissais pas sous cet aspect. – Celui-ci, Mademoiselle, le connaissiez-vous ? » Décidément oui, j'avais tout cassé, tout gâché : il ne me restait que l'eau. Les bords descendaient en pente douce. On aurait d'abord de l'eau aux semelles, puis aux pieds, puis aux mollets, puis... Je m'avançai un peu. Je savais que bientôt je m'avancerais davantage, puis me laisserais choir d'un seul coup. De petites bulles nageaient, d'autres montaient : « Voilà, on t'envoie des baisers du fond de l'eau. » Je ne sais pourquoi je pensai à la Louise de l'autre,

non à Jeanne. Je me penchai encore. Un long nuage s'effilait bien rose, rouge, rouge-confusion. La mousse écrasée m'envoyait d'autres baisers de Louise. « Va Marcel. »

En ce moment, des pas sonnèrent. Avec quelle vitesse je me rejetai en arrière ! Je voulais bien me noyer, non pas qu'un autre me poussât dans l'eau. Je m'écartai de l'étang à bonne distance. Un petit soldat passa inoffensif, marchant très vite et sifflotant. Je pensai à Dufau : « Si je t'ai fait quelque bien, tu prieras pour Dufau... » J'avais prié pour Dufau...

Ici il y a un trou. Je ne sais ce qui se passa la nuit, ni comment, le lendemain, je me retrouvai dans les bureaux de mon Percepteur. Je ne me souvenais de rien. J'avais l'impression de reprendre mon travail au point où je l'avais laissé la veille. Je m'étonnais de me sentir la tête si vide. Mon collègue, M. Poncin, souffrait des dents, du côté droit. Il me considéra avec une insistance qui me surprit. Je suivis son regard. Mes vêtements étaient couverts de boue. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il me dit avec sa grosse joue :

– Cela se voit, vous venez de la noce.

Je restai ahuri un instant et brusquement, comme si l'on tirait un rideau, je vis la salle d'hier, les danseurs au milieu, Dupéché avec Jeanne dans le fond, moi nageant parmi ce monde et cloué sur place d'un clin d'œil. Cela me mit hors de moi. J'en voulais aussi à Poncin d'avoir persécuté la Veuve Lapierre.

– Vous, dis-je, je vous défends de parler de la noce. Et d'abord savez-vous ce que c'est qu'une noce ?

– Mais, bredouilla-t-il, une noce, c'est... c'est un mariage.

– Imbécile, hurlai-je, une noce c'est...

Je m'arrêtai car je bredouillais autant que lui. Je le regardai en face, je lui lançai le clin d'œil de Dupéché :

– Voilà, dis-je, ce que c'est qu'une noce. Voyant qu'il ne comprenait pas, d'un coup de pouce, je lui montrai mon clin d'œil. Ma paupière fut meurtrie.

– Ça va ! ça va, fit Poncin.

– Qu'est-ce qui va ? grondai-je.

Frémissant encore, je m'attaquai à mes chiffres. Il y avait, comme toujours, des mille et des cents. Je commençai une addition de haut en bas : 0.95. Ce ne pouvait être cela. Je recommençai : 0.75. J'essayai de haut en bas : 137555,55. Alors si les chiffres s'en mêlaient ! J'entendis la voix de mon Percepteur. J'eus cent mille raisons de détester cet homme. J'allai me camper devant sa table :

– C'est entendu, dis-je, nous marchons la main dans la main. Mais votre Bien, Monsieur, n'est pas le mien. Et vos vilains chiffres...

J'entendis nettement claquer mes dents. Je n'achevai pas. Je me ruai vers la porte, bousculant un Monsieur qui attendait les mains pleines de ce sale argent à chiffres.

Au tournant de la rue, je tombai sur maman.

– Enfin te voilà, petit. Pourquoi n'es-tu pas rentré ? Comme te voilà mis ! Et ton œil, il est tout rouge !

– Rouge maman ? Mais non : j'ai fait ceci.

Je lançai un clin d'œil ; je le montrai avec le pouce.

– Ou plutôt, dis-je, ce n'est pas exactement ainsi. Regarde : comme cela.

J'appuyai fortement du pouce, ce qui m'écorcha la paupière. On me dit, de très loin :

– Tu vas te blesser. Rentre avec moi. Tu te reposeras un peu.

Je pris le bras de maman. C'était doux. Je trouvais drôle de suivre une maman « pour se reposer un peu » comme on suit une Nelly. Pourquoi pleurait-elle ? Des idées me traversaient la tête. Elles passaient vite : des flèches dont on ne voit que le vol. J'aurais voulu l'expliquer à maman. Je ne trouvais pas mes mots. Je m'étonnai de m'entendre dire :

– C'est fini, maman. Je suis avec toi. C'est fini...

Ici, les faits s'embrouillent. Je ne sais s'ils se déroulèrent dans l'ordre où je les raconte. On arriva à la maison. Un journal traînait à moitié déplié sur la table. Si vite que maman l'enlevât, j'eus le temps de lire : *Le Crime de...* En dessous, un portrait de femme : *la victime*, une autre femme : *la complice*, un homme : *l'assassin*. Je ne reconnus pas les visages. Mais c'était clair. Jeanne !... C'était donc cela la fin du guet-apens ! Je fus à peine surpris. Comme pour la mort de Charles, je ne trouvai pas une larme :

– J'en étais sûr, maman. Ils l'ont attirée. Regarde ce qu'il a fait.

– Qui, mon petit ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

– Lui, maman, là, là, dans ta main. *Le Crime de...*

Même si j'avais douté, je vis trop bien son geste pour cacher le journal.

– Que racontes-tu là, petit ?

Et comme si vraiment elle parlait d'autre chose :

– M. Dupéché est venu ce matin. Tu as quitté la noce si brusquement. Il était inquiet. Il reviendra tantôt.

– Tantôt ? Mais regarde donc ! Là, là, devant toi.

Je ne l'avais pas vu entrer. Il avait abandonné ses habits de fête. Sa pochette était rouge de sang. Je compris

au regard de maman qu'elle ne le voyait pas, qu'elle feignait de ne pas le voir. Il ne la regardait pas non plus. Il traversa la chambre, l'air modeste, comme hier pendant qu'on prononçait son éloge. Arrivé devant moi, il me lança son clin d'œil :

– Ne crains rien, tu sais bien que je n'existe pas.

Je savais déjà ce qui arriverait. La paupière toujours baissée, il la visa du pouce, l'enfonça :

– Fais comme moi.

Il dit ces mots avec une douceur qui m'épouvanta.

– Non, je ne veux pas.

– Si, dit-il avec la même douceur. Fais comme moi.

Il répéta son geste. Je l'imitai de mon mieux.

– Ce n'est pas bien. Tu ne t'es pas fait mal.

Recommence.

Je recommençai ; je réussis à me faire mal.

– Recommence encore.

Je recommençai encore. Puis de nouveau. Puis de nouveau. Loin, à peine perceptibles, des voix chuchotaient :

– Ah ! mon Dieu, oui.

– Ah ! mon Dieu, non.

Tout en m'envoyant le pouce, je m'inquiétais de savoir à qui appartenaienent ces voix.

Et voilà ! Je suis ici. Depuis quand ? Jusqu'à quand ? Dupéché vient quand il veut. Il commande, j'obéis. Quand l'œil droit sera crevé, j'entamerai l'œil gauche. En attendant, j'écris ces lignes pour faire plaisir à mon voisin. Il est gentil. Les médecins sont gentils. Les infirmières sont gentilles. Ce sont des femmes. Mais Jeanne ? Jeanne, Jeanne...

## Table des matières

Repères chronologiques .....	3
Repères bibliographiques .....	7
<i>Le Perce-oreille du Luxembourg</i> .....	10

## Chez le même éditeur

Charles Asselineau, *L'Enfer du bibliophile*

Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*

Ambrose Bierce, *Le Club des parenticides*

Vicente Blasco Ibáñez, *Arènes sanglantes*

Camillo Boito, *Senso*

Jacques Cazotte, *Les Mille et Une Fadaïses*

Joseph Conrad, *Des souvenirs*

Joseph Conrad, *Le Miroir de la mer*

Paul-Louis Courier, *Lettre à Messieurs de l'Académie des  
Inscriptions et des Belles-Lettres*

Stephen Crane, *Le Bateau ouvert*

Stephen Crane, *La Conquête du courage*

Eugène Dabit, *Un mort tout neuf*

Joseph von Eichendorff, *La Statue de marbre*

Hanns Heinz Ewers, *Tannhäuser crucifié*

Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*

Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge*

Nathaniel Hawthorne, *L'Expérience du docteur Heidegger*

E. T. A. Hoffmann, *Le Choix d'une fiancée*  
Joris-Karl Huysmans, *En ménage*  
Henry James, *L'Élève*  
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*  
Rudyard Kipling, *Le Perturbateur du trafic*  
Rudyard Kipling, *Simple contes des collines*  
Valery Larbaud, *Allen*  
Pierre Mac Orlan, *Le Rire jaune et autres textes*  
Herman Melville, *Le Grand Escroc*  
Veijo Meri, *Une histoire de corde*  
Gérard de Nerval, *Le Roi de Bicêtre*  
Francisco de Quevedo, *El Buscón*  
Jules Renard, *L'Écornifleur*  
M. E. Saltykov-Chtchédrine, *Les Golovlev*  
Lucien de Samosate, *L'Ignorant Bibliomane*  
Scarron, *Le Châtiment de l'avarice*  
Victor Segalen, *Un grand fleuve*  
Robert Louis Stevenson, *Aes Triplex*  
Robert Louis Stevenson, *Mendiants*  
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*  
Ivan Tourguéniev, *Dimitri Roudine*  
Ivan Tourguéniev, *Fumée*  
B. Traven, *Le Trésor de la Sierra Madre*  
Ramón del Valle-Inclán, *La Guerre carliste*